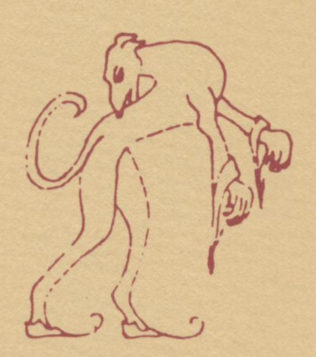


TOUTES LES ROUTES MÈNENT A BYZANCE



Revue publiée avec le concours du C.N.R.S.



MÉDIÉVALES

Revue semestrielle publiée par les Presses Universitaires de Vincennes Paris-8 avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique



Les manuscrits, dactylographiés aux normes habituelles, ainsi que les ouvrages, pour comptes rendus, doivent être envoyés à :

MÉDIÉVALES
Presses Universitaires de Vincennes
Université Paris VIII
2, rue de la Liberté 93526 Saint-Denis Cedex 02

SOMMAIRE **Nº 12 PRINTEMPS 1987**



Antikvarisk topografiska arkivet, Stockhom

INTRODUCTION

On n'a plus à dire l'intérêt des vieux récits de voyage, la complexité de leurs genres, la richesse difficile de leurs informations. Si leur plus grande production se place, logiquement, aux XVIᵉ-XIXᵉ siècles, le monde médiéval est loin d'en manquer (1). Il leur imprime évidemment son orientation propre. Et si, à toute époque, l'Occident chrétien gagne la Terre Sainte par différentes routes, le mouvement occidental vers l'Orient tout entier, ses directions, ses parcours, ses motifs, ses témoignages, clairement marqués au Xᵉ siècle (2), se multiplient au XIᵉ, plus encore à partir du XIIᵉ, on le sait. Voyageurs et auteurs se déplacent aussi dans la réminiscence de textes antérieurs ou classiques, et dans l'intériorité de l'imaginaire. D'un autre côté, les parcours et les curiosités de l'Islam, pressées autour de l'an Mil (3), se retrouvent encore dans les siècles suivants.

Sur certains de ces chemins se dresse Constantinople, la grande, la surprenante, la ville hors de toute mesure familière, monumentale, chargée d'histoire et de reliques, proie superbe en 1204, et point de mire encore des projets de croisade contre les Turcs. Autour d'elle un Empire romain d'Orient, entamé sans cesse plus avant par les Occidentaux, les Turcs, et les indépendances internes ou périphériques. Le tableau est connu, exact au demeurant, du moins sous l'éclairage latéral que lui dispense l'histoire victorieuse de l'Occident. Nous avons voulu faire bouger la lumière, placer au centre, et non plus à une extrémité, Constantinople entre le XIᵉ et le

1. Première orientation dans J. Richard, *Les récits de voyage et de pèlerinage,* Turnhout 1981 (Typologie des sources du Moyen Age occidental, fasc. 38).

2. Cf. Occident et Orient au Xᵉ siècle, Paris 1979, notamment L. Musset, « La Scandinavie intermédiaire entre l'Occident et l'Orient au Xᵉ siècle » (p. 57-75), et surtout F. Micheau, « Les itinéraires maritimes et continentaux des pèlerinages vers Jérusalem » (p. 79-104), qui souligne la première mention d'une route terrestre en 1026-1027, au départ de Verdun, par le Danube, Constantinople, et l'Asie Mineure.

3. Cf. A. Miquel, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XIᵉ siècle,* 3 vol., Paris-La Haye 1967-1980.

XVe siècle. Une ample et multiple convergence d'itinéraires se dessine alors. Et nous avons voulu aussi exclure les auteurs trop attendus : Villehardouin, Robert de Clari, Benjamin de Tudèle ont été fermement écartés. Peut-être les études qui suivent aideront-elles cependant à mieux les situer, donc à mieux les comprendre (4).

Notre sommaire fait d'abord place aux hommes du nord de l'Europe, qui affluent vers Constantinople dès le Xe, et surtout au cours du XIe siècle, pour l'échange et pour le mercenariat. Élisabeth Piltz présente l'éventail des sources écrites qui disent les allées et venues des Scandinaves, des Suédois notamment, à travers le territoire de la Rus' le plus souvent, où ils sont alors chez eux. Krijnie Ciggaar évoque les destinées de quelques-uns, qui se fixèrent dans l'Empire. Daniel Rocher montre le reflet de ces antipodes chrétiennes et constantiniennes dans une œuvre de fiction du XIIe siècle allemand où Byzance fascine et repousse à la fois. Le lecteur rencontrera ensuite l'un de ces pèlerins russes qui gagnaient la Palestine et le Sinaï par Thessalonique et Constantinople. Ce n'était pas de leur part simple logique du meilleur itinéraire. Les deux villes, la capitale impériale surtout, étaient des étapes du pèlerinage lui-même, et Byzance de son côté l'entendait bien ainsi. Jean-Pierre Arrignon retrouve ce message dans le texte et la tradition textuelle d'un ***Livre du pèlerin*** *rédigé à la veille de 1204 par le futur Antoine archevêque de Novgorod. Constantinople se pense, aussi, comme la Nouvelle Jérusalem, depuis le VIIe siècle, et le proclame (5). Les Occidentaux ont accueilli l'idée, que Michel Zink lit dans une strophe de Rutebœuf. Avec le XIIIe siècle, Constantinople devient encore un point de départ de routes qui mènent les Occidentaux dans le monde turc et mongol. L'ambassade anglaise dont Jacques Paviot commente les comptes se dirigeait, en 1292, vers la Perse, par Trébizonde. La visite d'Ibn Battuta au début des années 1330, choisie par Françoise Micheau, met à profit un voyage officiel dans l'autre sens. Viennent enfin les parcours des humanistes des XIVe-XVe siècles. Francesca Luzzati Laganà passe en revue quelques-uns des problèmes soulevés par l'œuvre du prêtre florentin Cristoforo Buondelmonti,*

4. Le répertoire de S.H. Weber, *Voyages and travels in Greece, the Near East, and adjacent regions made previous to the year 1801,* Princeton 1953, se fonde sur la Bibliothèque (spécialisée) Gennadios, à Athènes. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les voyageurs au Levant,* Paris 1918, demeure utile. J. P. A. Van der Vin, *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient monuments and old traditions in medieval travellers' tales,* 2 vol. Leiden 1980, procure un inventaire à jour ; mais le projet, exprimé par le titre, n'est pas l'étude historique des voyages médiévaux eux-mêmes. On tirera profit de B. Ebels-Hoving, *Byzanz in Westerse ogen,* 1096-1204, Assen 1971 (néerl., rés. angl.), où le sujet est traité pour beaucoup dans l'optique des Croisades.

5. Cf. G. Dagron, *Constantinople imaginaire. Études sur le recueil des « Patria »,* Paris 1984, p. 298 et s., et A. Frolow, *La relique de la Vraie Croix. Recherches sur le développement d'un culte,* Paris 1961, p. 73 et s. Le thème atteint un sommet superbe dans les complaintes sur la catastrophe de 1453, cf. A. Pertusi, *La caduta di Costantinopoli.* 2. L'eco nel mondo, Milan 1976, p. 364-377 (textes grecs, trad. ital.).

composée dans le premier tiers du XVe siècle, et trop peu étudiée encore : la multiplicité des versions, à la mesure du succès rencontré, le genre, le contexte politique et personnel, le rapport avec la cartographie, et singulièrement avec les portulans grecs, attestés seulement au XVIe siècle, et avec leur contemporain turc. Enfin, Danielle Régnier-Bohler observe Constantinople et Rome sur un axe particulier de l'imaginaire romanesque en cette même fin d'époque.

D'être lues ensemble, ces études posent des questions communes, qui à leur tour évoquent aussitôt d'autres textes. Je retiendrai ici deux d'entre elles. La première touche le sens et l'usage du mot « Grèce ». Les lettres pontificales motivées par le contentieux des années 860 en usent déjà pour désigner l'Empire romain d'Orient (6). Villehardouin fait dire avant le départ à l'abbé des Vaux-de-Cernai : « par la terre de Babiloine ou par Grèce iert recovrée la Terre d'outre-mer », et mentionne dans la suite « l'empereor de Constantinople » d'une part, « les Grecs » de l'autre » ; Mandeville parle en 1371 de « l'empereur de Grèce » (7). Ainsi glissait dans le discours occidental la désignation de celui qui ne cessa jamais de se désigner lui-même comme « empereur des Romains », et ce serait là une enquête politique et culturelle à poursuivre. En second lieu, la réception précoce de Constantinople comme Nouvelle Jérusalem en Occident aussi, et non seulement dans la chrétienté byzantine, intéresse les antécédents de la Quatrième Croisade, et tout le rapport entre les deux chrétientés jusqu'à 1453. L'Anonyme Mercati, pèlerin anglais qui lisait le grec, et qui visite Constantinople à la veille de 1204, offre un écho évident de cette idée (8).

Personne ne s'est chargé ici de Rabban Çauma, moine nestorien de Chine et ambassadeur du khan mongol, qui passe à Constantinople en 1287 (9), du Bavarois Johannes Schiltberger, prisonnier des Turcs, puis évadé, et fixé à Constantinople durant le premier tiers du XVe siècle (10), ou encore de cet Anonyme latin de 1308, qui décrit l'Europe centrale et

6. MGH Epistolae, t. VI (1925), passim.

7. Villehardouin, *La conquête de Constantinople,* dans *Historiens et chroniqueurs du Moyen Age,* éd. A. Pauphilet-E. Pognon, Paris 1963, ch. XX (p. 105), et passim. Exemples dans Ebels-Hoving, *Byzanz in Westerse ogen,* cit., notamment p. 270-271. J'emprunte la citation de Mandeville au mémoire de maîtrise d'Élisabeth Dumont, « Récits de voyage et projets de croisade en direction de l'Empire byzantin (textes de langue française, XIVe-XVe siècles) » (1986).

8. Texte publié par S. G. Mercati, « Santuari e reliquie Constantinopolitane secondo il cod. Ottob. lat. 169 prima della conquista latina (1204) », dans Rendic. pont. Accad. romana di archeologia 12, 1936, p. 133-156. K. Ciggaar a fait l'histoire de la tradition textuelle, puis précisé la date de l'œuvre, et retrouvé le texte grec utilisé (« Description anonyme de Constantinople du XIIe siècle », dans Rev. Et. Byz. t. 31, 1973, p. 335-354 ; « Une description de Constantinople traduite par un pèlerin anglais », *ibid.* t. 34, 1976, p. 211-267).

9. Van der Vin, cit., p. 554.

10. Van der Vin, cit., p. 676.

orientale (11). Plutôt que d'étirer une telle liste, je voudrais pour finir poser quelques problèmes. D'abord, Benjamin de Tudèle n'est pas, tant s'en faut, le seul voyageur juif de langue hébraïque (12), mais, au moins dans l'état actuel du corpus, son parcours byzantin semble exceptionnel. Son contemporain Pethahyah par exemple (13), parti de Regengburg vers 1175 pour aller en Terre Sainte, semble avoir littéralement contourné l'Empire par l'est. Il note seulement que les Juifs du « pays de Yavan » (la « Grèce ») pratiquent volontiers la magie, et sont très nombreux, tandis qu'il détaille le véritable pèlerinage qui le mène en Iraq sur les traces des sages du Talmud. En second lieu, il faudrait explorer en ce sens l'activité des ordres mendiants en terre byzantine (14). Aux XIVe-XVe siècles enfin, on voit s'enchevêtrer les motifs diplomatiques, militaires et missionnaires, dans un contexte intellectuel nouveau. Les formes se diversifient et se contaminent en même temps. Les œuvres passent alors du latin au vernaculaire, et d'un vernaculaire à l'autre, objets d'un traitement qui est plus et autre chose que la traduction aujourd'hui : à quand un inventaire de ce mouvement ? (15) Et puis les Byzantins eux-mêmes, eux aussi, ont voyagé. Ainsi, des renseignements rapportés de mission semblent nourrir le chapitre consacré aux « Russes » dans le traité d'ethnographie diplomatique destiné à son fils par Constantin VII, mort en 959 (16). Il est certes incontestable que le voyage a occupé une place réduite dans la conscience de soi et le discours culturel des habitants d'un Empire qui s'est pensé à toute époque comme virtuellement universel (17). Pourtant, l'accélération des XIVe-XVe siècles est sensible même à Byzance. Le parcours nordique d'un Laskaris

11. Ed. O. Górka, *Anonymi descriptio Europae Orientalis, Imperium Constantinopolitanum, Albania (sic), Serbia, Ruthenia, Ungaria, Polonia, Bohemia, anno MCCCVIII exarata,* Cracovie 1916, signalé par A. Gieysztor, « Le Centre et l'Est européens au XIVe siècle vus de la Méditerranée », Mélanges en l'honneur de F. Braudel, Toulouse 1972, t. 1, p. 219-225 (n. 22).

12. Cf. M. Waxman, *A history of Jewish literature,* New York 1938-1947, t. 1, p. 436-443, t. 2, p. 487-495.

13. Texte et traduction française d'E. Carmoly, Paris 1831 (extr. du Nouveau Journal Asiatique). Sur l'état du texte, écrit par un tiers, voir s.n. Encyclopedia Judaica t. 13 (1971), col. 339-340.

14. On peut citer R. Loenertz, OP, *La société des frères pérégrinants. Étude sur l'Orient dominicain,* 1. Rome 1937 ; « La société des frères pérégrinants de 1374 à 1475. Étude sur l'Orient dominicain, 2 » dans Archiv. fratrum praedicator. t. 45, 1975, p. 107-145.

15. E. Dumont, « Récits de voyage et projets de croisade... », cit., signale la question, seulement abordée par G. Doutrepont, *La littérature française à la cour des Ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, Jean Sans Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire,* Paris 1909, p. 236-265 (« La croisade turque »).

16. Constantinus Porphyrogenitus, De administrando imperio, edd. G. Moravcsik, R. J. H. Jenkins, Washington 1967[2], cf. le mémoire de maîtrise de Béatrice Beaud, « Ethnographie et diplomatie à Byzance autour du Xe siècle » (1987).

17. Voir en général H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner,* 2 vol. Münich 1978.

*Kananos en 1438-39 (18), les mémoires d'un Silvestre Syropoulos envoyé au concile de Florence-Ferrare (19), les éloges décernés par Isidoros, métropolite de Kiev en 1437, et plus tard cardinal, aux voyages de l'humaniste Manuel Chrysoloras en 1410-1415, et à ceux d'un empereur qui est sans doute Manuel II Paléologue (20), tout cela échappe à peu près au carcan séculaire de la rhétorique. Il faudrait encore rassembler les textes pratiques, comme cet itinéraire de Chypre à Tabriz, écrit par une main du XV*e *siècle au détour d'un manuscrit historiographique copié au XIV*e *(21). On lira ici une page autographe d'Isidoros, datée par son éditeur de 1429, le journal d'une traversée de Constantinople à Syracuse, tenu sans doute en vue d'un rapport de mission que sauf erreur nous n'avons pas conservé.*

Ce dossier de ***Médiévales*** est offert à Michel Mollat, en hommage de cœur.

Évelyne PATLAGEAN

18. Ed. V. Lundström, *Smärre Byzantinska skrifter,* I. Laskaris Kananos, Reseanteckningar från de nordiska länderna, Uppsala-Leipzig 1902, p. 14-17. Trad. allem. dans F. Grabler, *Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen,* Graz-Vienne-Cologne 1954, p. 103-105.

19. Ed. trad. V. Laurent, *Les « Mémoires » du Grand Ecclésiarque de l'Église de Constantinople Sylvestre Syropoulos sur le concile de Florence (1438-1439),* Paris 1971.

20. Analyse dans G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno, e codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana,* Rome 1926, p. 21-23.

21. Cod. Paris. gr. 1712, fol. 424r, cité en ce sens par H. Antoniadis-Bibicou, « Sources byzantines pour servir à l'histoire maritime », dans *Sources de l'histoire maritime en Europe, du Moyen Age au XVIII*e *siècle,* 4e colloque d'histoire maritime, Paris 1962, p. 126.

Élisabeth PILTZ

DE LA SCANDINAVIE À BYZANCE

Les sagas vieux-nordiques contiennent des éléments d'historiographie anonyme basés sur des itinéraires racontés au retour de Byzance. Poussés par une multitude de causes, le goût pour l'aventure, la possibilité de gagner l'honneur, ou d'amasser une fortune d'or et d'argent, les voyageurs sur la route orientale *(austrveg)* étaient stimulés par la croissance de la population et le manque d'héritage pour les cadets, qui ne bénéficiaient pas de la primogéniture. Les routes de commerce établies facilitaient les expéditions commerciales ainsi que l'échange des hommes de guerre, pour satisfaire une demande grandissante de mercenaires à Byzance pendant l'époque macédonienne.
Quelques sentences du poème *Hávamál* (XIIe siècle) reflètent la philosophie du voyageur : « Celui-là a besoin de bon sens qui voyage loin : à la maison tout est simple », et « Seul a la connaissance celui qui a voyagé au loin et séjourné parmi beaucoup de peuples » (1). L'épithète *viđforla* « voyageur au loin » joue un rôle important. Les sagas sont pleines d'informations sur Constantinople, que l'on appelle *Miklagarđr,* « la grande ville », et sur les conditions de vie des Varègues à Byzance. Ceux-ci ont été profondément impressionnés par la richesse et la splendeur de la ville impériale. La possibilité d'« échanger pour l'or », terme qui désigne le commerce, était une incitation au voyage. Le culte orthodoxe, les grandes icônes aux murs des cathédrales, en or pur, ont laissé leur trace dans la saga. Le Christ Pantokratôr qui trône en or, somptueusement vêtu, dans le narthex de Ste Sophie, est décrit dans une phrase de *Heimskringla* (2) : « Le Dieu de la Grèce trône revêtu de splendeur céleste ».

La majorité des voyageurs sont restés anonymes, mais certains sont connus de nom. Les sagas s'intéressent surtout aux princes varègues de Norvège, Olav Tryggvason et son frère Harald Sigurdson, appelé Hårdråde, qui prenaient la route de l'Orient en automne, par la Rus' (Gårdar), et arrivaient finalement avec leurs navires lourdement chargés d'hommes de

1. *Hávamál,* trad. Å. Ohlmarks, Stockholm 1962, nos 6 et 8.
2. Heimskringla, *Snorres konungasagor,* trad. Å. Ohlmarks, Uddevalla 1961, *la saga de St. Olav,* p. 208.

guerre à la ville impériale, entourée de ses fortes murailles et de ses tours (3). Harald Hårdråde à la tête de son *hird*, sa garde de cinq cents hommes, fut le chef des Varègues à Constantinople. Participant avec ses troupes à des expéditions impériales, il combattit contre les Arabes, en Sicile, et en Bulgarie. La saga souligne l'immense fortune d'or qu'il amassa pour retourner en Norvège (4). Kekaumenos, dans son *Strategikon*, sorte de manuel de tactique et de stratégie militaire qui daterait de 1075-1078, esquisse un portrait idéalisé selon la mode littéraire byzantine, analogue à la description de Bohémond ou de son père Alexis par Anne Comnène (5). Harald Hårdråde atteignit une position dans la hiérarchie byzantine, *manglavitês* et *spatharokandidatos*. Kekaumenos est d'avis qu'il ne faut pas donner d'offices aux barbares, avec de rares exceptions pour des princes. Adam de Brême trace un portrait assez hostile dans son histoire du diocèse de Hambourg, dont fait alors partie la Suède (6). Il témoigne aussi de la grande renommée dont a joui Harald, de sa fortune immense. Retourné en Norvège avec sa jeune princesse de Kiev, Elisif, fille de Jaroslav et de la princesse suédoise Ingigerd, il conserva toujours aux Byzantins son amour et sa confiance (7).

Les historiographes byzantins, arabes et latins de cette époque attestent la présence à Byzance des Scandinaves. Ceux-ci sont nommés comme signataires des traités de paix entre la Rus' et Byzance, le traité du grand prince Oleg avec les empereurs Léon VI et Alexandre en 912, celui du grand prince Igor en 945 avec les empereurs Romain I[er] Lécapène, Constantin et Étienne (8) : l'onomastique ne laisse pas de doute. La pénétration scandinave à Byzance par la Rus' est étayée par des témoignages archéologiques à partir du IX[e] siècle. Pour l'an 839, une source latine, les *Annales Bertiniani* (9), rédigées par un évêque franc, Prudence de Troyes, signale la présence de *Sueones* (Suédois) à la cour de l'empereur Théophile (829-832). Venus en mission diplomatique par

3. Heimskringla, p. 59. Cf. J. Shepard, « A note on Harold Hardrada : the date of his arrival at Byzantium », dans Jahrb. österr. Byzantinistik t. 22, 1973, p. 145-150 : il propose 1034.

4. *Heimskringla*, p. 209.

5. *Cecaumeni Strategicon*, ed. B. Wassiliewsky, V. Jernstedt, St. Pétersbourg 1896, p. 97. Cf. A. Kazhdan, A. Wharton Epstein, *Changes in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries*, Berkeley-Los Angeles-Londres 1985, p. 167-180. Datation de P. Lemerle, « Prolégomènes à une édition critique et commentée des "Conseils et Récits" de Kékauménos » (Mém. Acad. roy. de Belgique, t. 54/1, 1960), p. 6 et 19-20.

6. *Magistri Adami Bremensis Gesta Hammaburgensis Ecclesiae pontificum*[3], Hanovre 1917, ed. Schmeidler. Trad. E. Svenberg, Stockholm 1984, p. 137-138.

7. *Cecaumeni Strategicon*, cit., p. 97.

8. *Russian primary Chronicle (The), Laurentian text*, trad. S. Hazzard Cross, O. P. Sherbowitz-Wetzor, Cambridge, Mass., s.d., p. 65-66 et 73-74.

9. *Annales Bertiniani*, Monumenta Germaniae Historica, Scriptorum I, Hanovre 1826, p. 434.

la Rus', ils ont été forcés de s'en retourner par la cour d'Ingelheim, du roi Louis le Pieux, en raison du danger présenté par les tribus barbares dans la région du Dniepr ; et, à une question du roi, ils se présentent comme *Rhos.* Au X[e] siècle, Constantin VII Porphyrogénète décrit les routes de commerce sur le Dniepr jusqu'à Constantinople, et donne les noms scandinaves des chutes du fleuve (10). A cette époque la nécessité politique de pacifier les Rus' s'affirme dans les traités de paix déjà cités, qui sont en vérité des traités de commerce. A partir du milieu du X[e] siècle, on peut supposer que les contacts commerciaux entre Scandinavie et Byzance commencent à se développer également.

En Scandinavie même, les inscriptions runiques offrent le seul témoignage des fréquents voyages en « Grèce ». Le chef de la garde du corps de l'empereur ou d'expéditions impériales dans les provinces est appelé *liđs forungi.* Le *krikfarn,* voyageur fréquent vers la « Grèce », s'occupait de commerce et de transport. Parmi les 116 noms qui, sur des pierres runiques (11), indiquent des voyages sur la route de l'Orient, 38 mentionnent explicitement la Grèce. La plupart des hommes viennent d'Uppland et Södermanland, une minorité de Gotland, Västergötland, Östergötland, et Småland. Ces inscriptions du XI[e] siècle jouaient un rôle dans l'attestation des héritages. Les voici :

(358) Folkbjörn | fils de Folkmar | mort aussi chez les Grecs | Que Dieu aide son esprit et son âme.
(518) Fröger | fils de Torgärd et Sven | frère d'Ormer et Ormulv (ci-dessous) | mort là-bas en Grèce | Que Dieu aide son esprit et son âme.
(431) Gunnar | fils de Tora et Hämung | mort là-bas chez les Grecs | Que Dieu et la Mère de Dieu aident son esprit (12).
(792) Horse | père de Kår, beau-père de Kabbe | Il voyagea audacieusement et acquit des biens là-bas en Grèce pour son héritier (Kår).
(922) Ingefast | père d'Ingemund, Tord, Jarl et Vigbjörn | fils de Ionha | chef de navire | il voyagea en Grèce *(til k-ika).*
(73) Ingemund | frère d'Ärnmund (ci-dessous) | mort en Grèce.

10. *Constantine VII Prophyrogenitus, De administrando imperio²,* ed. G. Moravcsik-R. Jenkins, Washington 1967, p. 50 et 57-63.

11. *Sveriges Runinskrifter,* ed. Kungliga Vitterhets-historie-och antikvitetsakademin 1 (1900). Cf. E. Melnikova, *Skandinavskije runičeskije nadpisi,* Moscou 1977.

12. Cf. E. Segelberg, *God help his soul,* dans *Ex orbe religionum. Studia G. Widengren oblata,* t. 2, Leiden 1972, p. 161-176. Les termes de cette invocation ressemblent aux formules orthodoxes, « Bog i Bogomatir », « Theos kai Theotokos », peu utilisées dans les invocations occidentales.

(605) Ingerun | fille de Hard | elle a l'intention de voyager en Orient, et à Jérusalem (13).
(270) Kättil | père d'Ingetora et... ok | ***krikfarn*** | voyageur en Grèce.
(374) N... | fils de N... | tué en Grèce | Que Dieu aide son âme.
(446) N... | fils d'Isifara | mort en Grèce.
(140) Jarlabanke... (son fils ?) (14) | mort en Grèce.
(518) Ormulv | fils de Torgärd et Sven | frère d'Ormer et Fröger (ci-dessus) | mort là-bas en Grèce | Que Dieu aide son esprit et son âme.
(1087) Otrygg | fils de Fastve | frère de Gårdar | mort en Grèce.
(112) Ragnvald | fils de Fastvi fille d'Onäm | ***li's forungi*** | il était chef de la garde des Varègues en Grèce.
(104) Sven | père de Torsten et Tore (cf. ci-dessous) | sa femme Ingetora morte | il était en Grèce (avec son fils et compagnon).
(201) Toke | père de Tägn, Götdjärv, Sunvat et Torulv | péri là-bas en Grèce | Que Dieu aide son esprit et son âme.
(104) Tore | fils de Sven et Ingetora | frère de Torsten | Il voyageait en Grèce | (compagnon de Sven ci-dessus).
(956) Vidbjörn | mari de Stenhild | ***uifiurn krikfara*** | voyageur en Grèce | Que Dieu et la Mère de Dieu aident son âme.
(1016) Åke | fils de Liut | chef de navire | il dirigeait son vaisseau aux portes de la Grèce | mort une fois de retour.
(73) Ärmund | fils d'Inga | frère d'Ingemund (ci-dessus) | mort en Grèce.
(136) Östen | mari d'Estrid | voyagea à Jérusalem | mort en Grèce.

2. Södermanland :
(170) Baulv | père de Visten, Agmund et Gudver | homme très fort | il vint chez les Grecs et | puis mourut chez eux.
(345) Ger... | mort là-bas en Grèce.
(80) Gädda | père de N... et N... | mort en Grèce.
(165) Hidin | il était en Grèce, échangeant pour l'or | Que Dieu aide son âme | Il aima toujours le Christ (15).
( ) N... | mort en Orient en Grèce (parent de Björn).
(163) Olev | fils de Tryrik | guerrier courageux | il était en Grèce, échangeant pour l'or.
(85) N... | père d'Ansvar et Ärn | mort là-bas en Grèce.
(82) N... | frère de Visten | mort en Grèce.

13. La pierre est gravée avant le voyage de pèlerinage, comme preuve en matière d'héritage. La femme se rendait sur la route de Palestine par Byzance.

14. Voir l'analyse de Jarlabanke par E. Lönnroth, « Administration och samhälle i 1000-talets Sverige », dans *Bebyggelsehistorisk tidskr.* t. 4, 1982, p. 10-23.

15. Autre expression émotionnelle inconnue en Occident.

3. Gotland :

(216) Ormika | compagnon marchand d'Ulvair | qui fréquentait la Grèce, Jérusalem, Islande, Serklande (*i.e.* le Caliphat) (16).

( ) Ravn | frère de Hegbjörn, Rodvisl | Öjstain et Emund | mort à Aifur (17) | Vifil était le chef.

(216) Ulvair | il fréquentait la Grèce, Jérusalem, Islande et Serklande.

4. Västergötland :

(184) Jule | frère d'Åsbjörn et | de la femme de Gulli | (fils de Kolben) | jeune homme très capable | mort en Grèce dans une expédition militaire.

(178) Äsbjörn | frère de Jule (ci-dessus) | ami d'Agmund | mari d'Åsa | fils de Kolben | mort en Grèce dans une expédition militaire.

(184) Åsbjörn (identique au n° 178) | frère de Jule | frère de la femme de Gulli | homme très capable | mort en Grèce dans une expédition militaire.

5. Östergötland :

(81) Assur | oncle maternel de Torgärd | fils de Gulle, frère d'Asmund | Halvdan, Kare et Boe | mort en Orient, en Grèce.

(94) Oddlög | fils d'Åsgöta et Gudmund | Il était un bon paysan (18) à Haddestad | mort là-bas en Grèce.

6. Småland :

(46) Sven | fils de... nvi | mort en Orient parmi les Grecs.

Au XI[e] siècle, Adam de Brême déjà cité révèle une connaissance assez remarquable de Kiev et de Constantinople, les deux grandes métropoles sur la route orientale, évidemment basée sur les rapports des voyageurs. Il atteste que des gens ont passé par voie de terre du pays des *Sueones* (Suédois) jusqu'à la « Grèce » (19). Mais cette route était rendue impossible par les peuples barbares qui l'entouraient. Pour cette raison, on préférait risquer un voyage par mer. L'œuvre d'Adam de Brême est pleine d'indications sur la présence des Grecs au sud de la Baltique. Il prétend même que ceux-ci se rendaient en Courlande (Estonie) pour chercher des oracles. La mer Baltique était à cette époque peuplée au sud par les Slaves, et au nord par les Suédois. A Hambourg se trouvait alors

16. Sur une pierre à aiguiser le grès, vers 1050 (Fig. 1). Cf. E. Piltz, « Monuments byzantins en Suède du XII[e] siècle », dans *Actes du XV[e] congrès international d'études byzantines,* II, Athènes, 1981, p. 939.

17. Expédition commerciale de cinq frères conduits par un compagnon et chef, qui était sur la route de Constantinople. Le nom de ce rapide est rendu comme *Aeiphor* en grec par Constantin VII, cf. *De Administrando imperio,* cit., p. 58.

18. L'expression signifie une position importante dans la communauté de Haddestad.

19. *Magistri Adam Bremensis,* ed. Schmeidler, cit., IV, XIV (p. 242).

un juif, Paul, converti au christianisme, qui avait auparavant vécu en « Grèce ». Il avait évidemment une certaine connaissance du métier de frapper la monnaie byzantine. Il se déclara capable de faire circuler celle-ci *(nomismata),* et de l'échanger pour de la monnaie d'argent. Information précieuse qui atteste la présence de la monnaie byzantine hors de l'Empire à cette date, et suggère que les marchands juifs ont joué un rôle dans sa circulation en Occident (20). Une autre indication importante concerne la ville slave de Jumne, située à l'estuaire de l'Oder. Ville de commerce très riche, elle fut attaquée en 1047 par le roi Magnus de Norvège. Les marchands de l'Orient et de l'Occident la fréquentaient. Adam dit que les Grecs, à côté des Slaves et des autres barbares, avaient le droit d'y résider. Jumne était une ville païenne, pleine des marchandises du nord et même de la « Grèce ». On mettait sept jours par voie de terre de Hambourg à Jumne, et encore quatorze jours pour atteindre Novgorod par mer. Kiev, la « métropole » de la Rus' est caractérisée comme une rivale de la ville impériale de Constantinople, ornement le plus brillant de la « Grèce » (21).

Saxo Grammaticus pour sa part raconte un épisode de la visite du roi danois Eric le Bon, mort ensuite en Chypre, en 1103, à la cour d'Alexis Ier Comnène. Il était en route pour Jérusalem, comme pèlerin, avec sa femme et son *hird.* Il prit l'occasion d'exhorter ses compatriotes varègues dans la garde impériale. Dans le discours que Saxo lui prête s'exprime l'idéologie de fidélité du *hird* qui entoure le prince, ne jamais violer un serment de fidélité, et, s'il le faut, risquer sa vie pour la sécurité de l'empereur. Le roi promet récompenses et honneurs à ceux qui retourneraient plus tard au Danemark, ce qui montre que de tels cas se produisaient (22).

Quelques personnages des sagas enfin. La saga de Grettis le Vigoureux mentionne Torstein Dromund (23), une épithète qui n'est pas nordique, bien sûr, et signifie qu'il a servi dans la flotte impériale. Dromund se rendit à Constantinople et s'engagea comme membre de la garde impériale exclusivement pour se venger du *baneman,* l'assassin de son frère, lequel avait évidemment servi dans la garde avant sa mort. L'empereur régnant est nommé Michel (VI, 1056-57) Katalakt(os) « le Changeur », une épithète inconnue dans les sources byzantines (24). Dromund réussit à tuer

20. *Ibid.* III, XXXV, schol. 77 (p. 178).

21. *Ibid.* II, XXII (p. 80).

22. *Saxonis Gesta Danorum,* ed. E. Olrik, H. Raeder, I, Copenhague 1931, p. 338.

23. *Sagan om Grettis den Starke,* trad. A. U. Bååth, Lund 1901, p. 278-281. Un *dromon* est alors un vaisseau de transport des guerriers et des chevaux.

24. C'était évidemment la caractéristique la plus importante aux yeux des Varègues. Le terme pour le commerce, on l'a vu, était « échanger pour l'or ». Cinq cents miliaresia sont parvenus en Suède de Byzance au cours des Xe-XIe siècles. Cf. T. Arne, « Einige Aufzeichnungen über in Schweden gefundenen byzantinischen Silbermünzen », dans *Studien zur vorgeschichtl. Archäologie,* Leipzig 1925 ; B. Malmer, « The Byzantine Empire and the monetary history of Scandinavia during the 10th and 11th century A.D. », dans : *Les pays du Nord et Byzance,* Uppsala 1981, p. 131-140.

l'assassin, et fut jugé par un tribunal chrétien à Constantinople. Malgré tous les efforts de ses compatriotes pour expliquer combien un tel acte était méritoire aux yeux des Islandais, il fut finalement exécuté. La saga s'efforce toutefois de tourner cette fin tragique en événement glorieux pour l'Islande. Il y a donc eu un conflit culturel, et la loi byzantine a triomphé. L'histoire de Kolskägg est racontée dans la saga de Njal (25). Il avait été allié au roi Sven Barbe-Fourchue en Danemark (988-1014), et hautement estimé. Il appartenait à une couche élevée. Son histoire commence par un rêve prémonitoire. Un ange l'invite à le suivre pour devenir un chevalier, et pour trouver femme. Le rêve est interprété par une femme sage comme une indication qu'il doit voyager vers les pays du sud pour devenir un chevalier de Dieu. Il se laisse baptiser au Danemark, mais il n'y trouve pas son bonheur. Il voyage en Rus', et y passe l'hiver avant de continuer jusqu'à Constantinople, où il s'engage en fin de compte dans l'armée impériale. Il fut *liđs forungi* dans la garde impériale, et se maria en Grèce. Ainsi, il fut assimilé, passa le reste de sa vie à Byzance, et ne retourna jamais en Islande. Au contraire, Bolli, mentionné dans *Laxdoela Saga* (26), revint de Constantinople avec son *hird.* Il avait servi dans la garde varègue, et portait des vêtements de soie brodée d'or et un manteau pourpre. Il fit une profonde impression sur ses compatriotes, les femmes surtout qui ne cessaient pas de toucher ses vêtements ornés de soie.

25. *Njal's Saga,* trad. M. Magnusso, H. Pålsson, Reykjavik 1968, p. 123.
26. *Laxdoela saga (The),* trad. M. Arent, Seattle 1964, p. 236.

Krijnie CIGGAAR

RÉFUGIÉS ET EMPLOYÉS OCCIDENTAUX AU XIe SIÈCLE

« Constantinopolim exul abiit, ubi miles imperatoris effectus [est] »
Adam de Brême.

Tout au long de son histoire, Constantinople a vu entrer par ses portes des voyageurs attirés par le prestige de l'empire byzantin. On les qualifie souvent de pèlerins à cause de la mention de sanctuaires et de reliques dans les textes qui parlent de leur voyage. Si nous regardons de plus près, nous rencontrons d'autres catégories de voyageurs, entre autres des réfugiés et des employés, qui appartiennent à l'éternel flux et reflux des êtres humains dans l'histoire. Bien qu'ils aient admiré et vénéré peut-être les reliques, leur voyage se fit pour d'autres motifs. Leur séjour dans la métropole est essentiellement différent du bref séjour de la plupart des pèlerins.

Comment se faisait l'immigration de ces étrangers dans la capitale byzantine ? Comment les accueillait-on ? Les idées stéréotypées ont-elles de part et d'autre joué un rôle ? Étudions pour répondre l'expérience de quelques-uns de ces immigrants.

Nous avons choisi le XIe siècle. Pour Byzance il fait le pont entre l'essor du siècle précédent et l'époque des croisades. Pour l'Europe de l'Ouest il précède l'essor culturel et artistique du XIIe siècle. On n'y voit pas encore les massacres du siècle suivant, où la haine réciproque des Byzantins et des étrangers éclate avec violence. C'est une période de changement politique, économique, religieux pour l'Europe, et surtout une période mouvementée pour le nord-ouest, Scandinavie, Angleterre. A Byzance, des forces centrifuges sont actives en province. Les étrangers sont les bienvenus dans la mesure où l'armée gouvernementale doit faire appel au mercenariat maintenant que la province se « féodalise », et que les menaces viennent de toutes parts. Des missions de recrutement sont envoyées à l'étranger. La monnaie d'or byzantine, le besant, est dévaluée, processus lent et graduel dont les effets sur les prix, les salaires et la position des salariés sont difficiles à apprécier. Après le schisme de 1054, l'arrivée de grands contingents de pèlerins puis de croisés va accentuer la différence religieuse entre l'Occident latin et l'Orient grec.

Dans le nord et le nord-ouest de l'Europe beaucoup de gens, riches et pauvres, quittèrent leur foyer. Ils prirent la route, certains pour échapper à la vengeance politique, d'autres à cause de la misère des campagnes dévastées, ou de ressources insuffisantes, d'autres encore pour chercher ailleurs du travail, des terres et la liberté. Toutes les classes sociales étaient affectées par les troubles du temps. Les pèlerins riches pouvaient vendre des biens et hypothéquer leurs terres. Dans la société féodalisée le seigneur donnait normalement l'autorisation de partir en pèlerinage (1). Ceux qui partaient en quête d'aventure et de travail ont peut-être joui du même régime, combinant les deux motifs, et profitant ainsi, par leurs lettres de recommandation, de certains privilèges comme l'exemption d'impôts.

Quand on mettait le pied sur le territoire byzantin, il y avait encore l'accueil monastique et, surtout dans les villes, les hospices et la charité privée. Pour empêcher l'abus les hospices avaient des statuts : le séjour était limité, ou bien on demandait des corvées. Les hospices militaires épars à travers l'empire et dans les marches ont pu jouer un rôle pour ceux qui s'engageaient dans l'armée. Une fois arrivé à Constantinople on avait, paraît-il, l'embarras du choix. Au XI[e] siècle les empereurs fondaient et restauraient des hospices, ainsi Romain III Argyros (1028-1034), Michel IV (1034-1041), Constantin Monomaque (1042-1055) (2). Ces activités faisaient sans doute partie de leur programme politique, car pendant leur règne de nombreux mercenaires entrent dans l'armée grecque. Le panégyriste Jean Mauropous, futur métropolite, se réfère aux myriades d'étrangers qui arrivent à Constantinople pendant le règne de Monomaque, non sans lui rappeler son devoir de les protéger : discerne-t-on là une critique ? (3) Constantinople était, d'autre part, une ville fortifiée, où le contrôle des étrangers était facile. Les marchands logeaient, pendant leur séjour limité, dans les *mitata*. Les ambassades officielles se présentaient au bureau des barbares (4). Annexe à un tel bureau a dû fonctionner un office d'immigration et de recrutement. Hors de l'armée le choix était limité. En revanche les étrangers pouvaient faire carrière dans la hiérarchie byzantine, où on les trouve avec des titres et rangs divers (5).

1. F. Garrisson, A propos des pèlerins et de leur condition juridique, *Études d'histoire du droit canonique dédiées à Gabriel le Bras,* Paris 1965, II, 1165-1189.

2. R. Janin, *La géographique ecclésiastique de l'empire byzantin. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. III. Les églises et les monastères,* Paris 1969², 557 s.; D. J. Constantelos, *Byzantine philantropy and social welfare,* New Brunswick 1968, 185 s.

3. P. de Lagarde, Johannis Euchaitorum metropolitae quae in codice vaticano graeco 676 supersunt, *Abh. der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen,* 28, 1881 (1882), 140 s., 146.

4. L. Bréhier, *Les institutions de l'empire byzantin,* Paris (1949) 1970, 233 s.; J.-C. Cheynet, Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XI[e] siècle, *Byzantion* 53, 1983, 453 s.

5. Cf. R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines,* Amsterdam/Berlin 1967, 2 vols., passim.

Nous relèverons ici les noms de quelques-uns de ces milliers d'immigrants dont la plupart sont restés anonymes. Ils représentent différentes classes sociales. L'information nous vient de l'est et l'ouest : sagas en norrois, chroniques en latin et en grec, une Vie de saint en latin, et des discours en grec.

Commençons avec Harald Hardrada, prince norvégien et futur roi de Norvège (6). Il s'exila après la mort de son demi-frère Olaf. Après avoir traversé la Suède et la Russie, il arriva, au jeune âge de dix-huit ans, à Constantinople, vers 1034, et y prit du service. Pendant dix ans il remporta des victoires, en Sicile, Bulgarie, Terre Sainte, Asie Mineure, à la tête de son corps de 500 hommes du nord, obtenant les rangs de *manglavite* et de *spatharocandidat.* Le mystère règne sur son départ. Sans doute voulut-il faire valoir ses droits en Norvège. Il s'enfuit de prison pour y retourner, rompant sans doute son contrat par ce départ. Dans le nord on a expliqué son emprisonnement par une histoire de femme, idée dont Guillaume de Malmesbury se fera l'écho. La saga nous apprend aussi qu'il envoya à Novgorod la fortune amassée à Byzance. C'est là une remarque intéressante. Nous ignorons d'ailleurs où était normalement déposé l'argent des mercenaires. Sans doute des compatriotes qui rentraient se chargèrent-ils de ces transactions, illégales peut-être car il était défendu d'exporter l'or. On aimerait savoir ce que devenaient les biens des étrangers morts sur place sans héritier. La mortalité doit avoir été élevée, et la plupart des mercenaires arrivaient sans doute célibataires.

Harald et ses compagnons avaient bien eu quelques ennuis à Byzance. Lorsque le prince eut construit une chapelle pour saint Olaf, récompense pour une victoire sur les païens, les Constantinopolitains s'opposent à sa consécration. Puis, on l'empêche de préparer le festin en lui refusant le bois nécessaire à la cuisine. Même si c'est là un topos littéraire, ses origines sont à chercher à Byzance, car d'autres étrangers ont connu, dans la réalité ou la légende, le même problème. L'animosité entre les Grecs et les visiteurs occidentaux s'y reflète. Pour Harald, les problèmes ne s'arrêtent pas là. L'empereur lui ordonne d'enlever le battant de la cloche afin qu'elle ne puisse sonner. Harald réussit à surmonter ces obstacles, et inaugure sa chapelle. Ses compatriotes le créditent de l'aveuglement d'un empereur. Mais les Byzantins, habitués à voir les carrières impériales terminées de la sorte, ne doivent pas l'avoir blâmé pour un tel acte. Son ascendance royale ne passa pas inaperçue. Kekaumenos, aristocrate provincial, la

6. Adam de Brême, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum,* ed. B. Schneidler, Berlin 1961, 340; *King Harald's Saga,* trans. M. Magnusson/H. Pálsson, Harmondsworth 1966, 46 s.; G. Vigfússon/C. R. Unger, *Flaterjarbók,* III, Christiania 1868, 294 s. (trans. *Balkan Studies* 21, 1980, 389 s); P. Schreiner, Untersuchungen zu den Niederlassungen Westlicher Kaufleute im byzantinischen Reich des 11. und 12. Jahrhunderts, *Byzantinische Forschungen* 7, 1979, 189 s. Pour le peu d'information sur les clochers et cloches byzantins voir *REB* 34, 1976, 75; G. G. Litavrin, *Sovety i rasskazy Kekavmena,* Moscou 1972, 278, 282 s.

mentionne dans ses *Conseils et récits,* rédigés entre 1075 et 1078. Il rappelle que ce fut là un étranger de haute naissance, satisfait pourtant d'une position modeste dans l'armée grecque. Quelle différence avec les étrangers de maintenant, qui se sentent frustrés dans leur carrière ! De telles gens devraient seuls avoir une promotion ! Devenu roi de Norvège, Harald garda amitié aux Grecs.

Rencontra-t-il Robert le Magnifique, duc de Normandie ? Celui-ci fit un pèlerinage à Jérusalem en 1035, et mourut l'année suivante près de Nicée. Ses compagnons purent en profiter pour rester à Byzance et y prendre du service. De nombreux Normands servirent dans l'armée Byzantine, tel Herva Frangopoulos. Il accompagna le général Georges Maniakês en Sicile, avec Harald et Kekaumenos. Sa rébellion sous Michel VI Stratiôtikos (1056-57) s'expliquerait par l'attitude hautaine de l'empereur. Chef de la garde impériale, il finira *magistros* à la cour d'Isaac I[e] Comnène (1057-59), après quoi nous le perdons de vue. Peut-être s'est-il retiré dans ses terres près du lac Van. Les mercenaires pouvaient en effet obtenir des fiefs militaires dans les thèmes frontières. Hervé était sans doute un des nombreux aventuriers pauvres parcourant l'Europe en quête de travail, d'aventure, et d'argent. Les sources grecques ne ménagent pas les remarques hostiles sur lui-même et ses compatriotes : ils ne sont pas dignes de confiance, ils sont mal élevés, avides d'argent, etc. Jalousie, méfiance, ou pure hostilité (7) ?

Peu après 1049, les Normands de Constantinople eurent la visite d'Yves de Bellême, évêque de Sées, petite ville normande. Il cherchait de l'argent parmi ses amis et relations riches en Pouille et à Byzance. Les Normands émigrés contribuèrent largement à la restauration de la cathédrale de Sées. Beaucoup de Normands avaient des parents en Italie, et l'itinéraire comprenait donc l'Italie du sud et, plus tard, la Sicile (8).

Un peu plus tard deux jeunes nobles normands sont à Constantinople : les frères Odon et Robert, fils d'Odon Stigand. Leur père, le puissant seigneur de Mézidon, était chambellan du duc Guillaume. Le jeune Odon fut trois ans en fonction à la cour comme *thalamepole* et *protospathaire.* Il savait le grec, et il était spécialiste de médecine. Il était en mesure de connaître la culture et la technologie byzantines. Après avoir servi les empereurs Isaac I[e] Comnène, déjà cité, et Constantin X Doukas (1059-1067), il revient en Normandie. Devenu à son tour chambellan à la cour ducale il mourut en 1063 à l'âge de vingt-six ans. Son frère Robert rapporta de l'or, des pierres précieuses, et des reliques. Ailleurs j'ai avancé

7. Guillaume de Jumièges, *Gesta Normannorum ducum,* ed. J. Marx, Rouen/Paris 1914, 112. (Voir aussi *De proprietatibus gentium, MGH, Auct. antiq.* XI, Berlin 1894, 389 s.); G. Schlumberger, Deux clefs normands des armées byzantines au XI[e] siècle, *Revue historique* 16, 1881, 289 s.

8. Guillaume de Jumièges, 168.

l'hypothèse que de jeunes Normands apprenaient à Byzance toutes sortes de choses utiles, lesquelles plus tard contribuèrent peut-être au succès politique du duc Guillaume. La position de ces jeunes nobles différait de celle de la plupart de leurs compatriotes. Leur séjour était limité, et ils avaient l'intention de rentrer en Normandie. Leur condition sociale a pu les protéger (9).

En octobre 1066 Guillaume débarqua en Angleterre, et une nouvelle vague de réfugiés se déversa sur l'Europe, l'Écosse, le Danemark et d'autres pays les virent arriver en grand nombre. Plusieurs prirent le chemin de Byzance. L'histoire de quelques noble anglo-saxons, quelque peu légendaire de ci de là, se trouve dans la chronique de l'*Anonymus Laudunensis* (10). Ils passèrent par le détroit de Gilbraltar et, au grand détriment des habitants, firent escale à Septa, dans les Baléares, et en Sardaigne, pillant, massacrant, incendiant. Leur accueil à Constantinople fut des plus chaleureux. L'empereur leur fit de riches dons et de grandes promesses. Une partie du groupe cependant dédaigne l'offre généreuse d'une concession de terres, de vignes et d'argent, et obtint de s'établir au nord, dans une région envahie par les païens. Là ils fondent une nouvelle Angleterre, un nouveau Londres, un nouvel York. L'agent impérial qui vient réclamer le tribut est tué, et l'empereur, furieux, veut exterminer ces Anglais qui, dès lors, vont faire carrière dans la piraterie. Mais l'empereur, se ravisant, propose une réconciliation afin d'éviter d'autres troubles. On hésiterait à parler ici d'une attitude hostile ou malveillante à l'égard des Anglo-Saxons. Toutefois ceux-ci, restés fidèles au pape, envoient leur clergé en Hongrie pour y être consacré. Voilà le conflit religieux. Ils ne veulent pas se soumettre au patriarche, ce qui déplaît fort à l'empereur. Rappelons que la plupart des églises latines furent fermées de 1052 à 1058, et de 1081 à 1089. L'arrivée des réfugiés anglais se situe vers 1075. Il est clair que leurs relations avec le gouvernement byzantin se tendent, bien que les individus fissent carrière. Mais qui en porte la responsabilité?

Terminons avec un Anglo-saxon anonyme, peut-être ce Coleman nommé dans l'*Anonymus Laudunensis,* qui fit carrière à la cour, et se maria avec une dame noble et fortunée, nommé Eudokia. Près de sa maison il fit construire un chapelle où il installa deux icônes : saint Augustin de Cantorbéry, avec l'inscription *agios (sic) Augustinus Anglorum apostolus,* l'autre de saint Nicolas, saint grec, et populaire auprès des Normands.

9. *La chronique de Sainte-Barbe-en-Auge,* ed. R. N. Sauvage, Caen 1906, 23, 57 s. Cf. K. N. Ciggaar, « Byzantine marginalia to the Norman conquest ? », *Anglo-Norman studies* t. 9, 1987, à paraître.

10. Voir K. N. Ciggaar, « L'émigration anglaise à Byzance après 1066 », *Rev. Et. Byz.* t. 32, 1974, p. 301-342. D. M. Nicol, « Byzantium and the papacy in the eleventh century », *Journ. of ecclesiast. hist.* t. 13, 1962, p. 9 s.; P. Lemerle, Cinq études sur le XI[e] siècle byzantin, Paris 1977, 268 s.

Le saint patron anglais, opérant un miracle, l'emporte sur sa rivale sainte Eudoxie. Dans la chapelle se rencontrent le monde anglo-saxon et la spiritualité byzantine. Les réfugiés se réunissent devant les icônes pour cultiver la mémoire de la partie perdue : *Haec itaque Augustiniane memoriae Basilica et iconia Anglis exulibus erat patriae suae consolatrix matertera.* Le moine Goscelin, rédigeant les *Miracles* de saint Augustin vers 1094 prit connaissance de leur tristesse et de leur nostalgie (11).

Ainsi Constantinople n'était pas cette *ouranopolis* de Michel Psello, en ce même XIe siècle, ni the *Holy City* de Yeats *(Sailint to Byzantium),* Byzance est une société à deux visages dans ce domaine comme dans d'autres, et correspond plutôt à cette « Constantinople toute dorée, ruisselante et d'yeux crevés » que Marguerite Yourcenar évoque dans *Archives du Nord.* Psellos réunit en lui ces deux tendances : fier d'avoir des étudiants « celtes », et méprisant les étrangers arrivant au pouvoir (12).

11. *AASS,* Mai VI, 410. Cf. p. ex. D. M. Nicol, « Symbiosis and integration : some Greco-Latin families in Byzantium in the 11th to 13th centuries », *Byzant. Forschg.* t. 7, 1979, 113 s.

12. *Michel Psellos, Eloge de Constantin Lichoudis,* ed. K. N. Sathas, Mesaionikê Biblioth. t. 4 (1874), 398, et t. 5 (1876), 508. Michel Psellos, Chronographie, ed. E. Renauld, Paris 1928, t. 2, 35. Cf. H. Hunger, Byzanz, eine Gesellschaft mit zwei Gesichtern, Copenhague 1984, 10 s. ; A. P. Kazhdan, A. Wharton Epstein, CHange in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries, Berkeley 1985, 167 s.

Daniel ROCHER

LE « ROI ROTHER », UNE CARICATURE ALLEMANDE DES BYZANTINS AU XIIe SIÈCLE

Parmi ce qu'on appelle encore, bien qu'entre guillemets, les « épopées de jongleurs » dans la littérature allemande précourtoise, celle du « roi Rother », *König Rother,* réserve au lecteur moderne bien des surprises, et même d'agréables surprises (1). Il apprend ainsi, au cours du récit, que ce roi dont le nom veut peut-être rappeler celui du roi Lombard Rothari (636-652) en même temps que celui de Roger II de Sicile (mort en 1154) a été le père de Pépin et le grand-père de Charlemagne... en même temps que de Gertrude de Nivelle (morte en 659). A ces affirmations nos souvenirs historiques vacillent, bien sûr, surtout quand, après avoir énuméré cette descendance de Rother, le poète ajoute (vv. 3483 sq.) : « Ainsi cette histoire n'a-t-elle rien à voir avec les fables » (2). Il prétend par là l'inscrire dans une sorte de *Grande Chronique* des rois de Rome, dans la mouvance de la *Kaiserchronik* par exemple, elle aussi rédigée en Bavière, dont parle avec tant d'insistance et de louange le narrateur du *König Rother...* Quoi qu'il en soit, ce roman d'aventure se veut autre chose qu'une fiction gratuite, et il ne l'est pas en effet, car sa peinture des caractères et des situations où se trouvent les principaux acteurs est une vigoureuse charge contre les chrétiens de l'Est, les Byzantins qui allaient bientôt faire les frais de la Quatrième Croisade, et la causticité avec laquelle il les montre conserve, en ce texte difficile, mélange de dialectes divers, une réjouissante saveur.

La fable, d'abord : le roi Rother, couronné à Rome, mais qui réside en général à Bari, parfois à Aix-la-Chapelle (à la fin du récit), le roi d'Occident, donc, n'a pas de femme et pas d'héritier. Ses jeunes et fidèles barons le pressent de se marier, et ne voient qu'une princesse qui soit digne de lui : la fille du roi de Constantinople. Malheureusement, ce roi éconduit

1. *König Rother,* ed. Th. FRINGS/J. KUHNT 1922, repr. Halle 1968 – Mise au point récente dans : *Die deutsche Litaratur des Mittelalters. Verfasserlexikon,* 2e ed., t. V, 1984/85, col. 82-94, par Hans SZKLENAR. Cf. aussi G. ZINK dans : *Littérature allemande,* ed. F. MOSSE, Paris 1959, pp. 60-63.

2. « Von du nis daz liet / Von lugenen gedithet niet ». Le mélange de traits dialectaux et de graphèmes de moyen et bas francique, de francique rhénan, de bavarois... et de fautes de scribe, dans l'unique manuscrit complet (sauf les derniers vers) conservé, donne un texte bizarre.

tous les prétendants qui se présentent, ou plus exactement il leur fait couper la tête. Cependant, le comte Luppolt prend la tête d'une ambassade composée de douze comtes et de leurs chevaliers, qui va briguer la fiancée byzantine pour Rother. Le roi Constantin de Constantinople accepte d'écouter le message des ambassadeurs, et pour cette raison ne les traite pas comme les précédents : il les met en prison, pour la vie. Lorsque Rother voit que ses ambassadeurs ne reviennent pas, il demande le conseil du vieux Berker von Meran, le duc de Dalmatie, père de Luppolt et de six autres des émissaires disparus, qui est d'avis d'aller les rechercher à la tête d'une armée. Mais les autres barons donnent un avis plus prudent : Rother doit certes aller là-bas en personne, et en grand équipage (*mit grozen erin,* v. 553), mais sous une fausse identité, comme un banni, afin de ne risquer ni la défaite ni la vie des captifs qu'il veut délivrer. C'est le parti que Rother prend, mais il va se conduire là-bas comme un « banni » *(recke),* si généreux et si riche que la femme et la fille de Constantin en conçoivent la plus grande admiration pour lui, et la fille – jamais nommée – de l'amour, tandis qu'il débauche peu à peu une grande partie des vassaux de Constantin. Et lorsque le puissant roi païen de « Babylone du désert » (Le Caire), Ymelot, attaque Constantin, le pseudo-Dietrich (c'est le nom de « banni » de Constantin) intervient à la tête de ses troupes, dont une belle escouade de géants, et fait prisonnier Ymelot. Puis il revient avec ses hommes à Constantinople, assure que Constantin est battu, s'offre à sauver sa femme et sa fille en les emmenant avec lui et, une fois que celle-ci est montée sur le bateau, laisse sa mère sur le rivage en lui révélant la vérité. Mais celle-ci, peu rancunière, se réjouit du bonheur de sa fille. Il n'en va pas ainsi de Constantin quand il rentre chez lui. Il pleure et se pâme, et son prisonnier Ymelot profite du désarroi général pour s'évader. Mais alors intervient un jongleur, un *spileman,* qui lui propose d'aller récupérer sa fille par ruse, moyennant une bonne rétribution. Constantin pour la première fois ouvre son trésor. Le jongleur s'embarque et arrive à Bari, et profitant de l'absence de Rother retenu dans les provinces rhénanes de son vaste royaume, il attire à son tour la fille de Constantin, devenue la femme de Rother, sur son bateau, et l'enlève – dans l'autre sens. Constantin se réjouit du retour de sa fille, tandis que celle-ci et sa mère pleurent. Rother rentré à Bari apprend son infortune, refuse, toujours magnanime, de s'en prendre à ses barons contrits d'avoir été dupés, et organise cette fois une grande expédition militaire pour reprendre sa femme. Mais quand il arrive à Constantinople, bizarrement, au lieu de se servir de son armée, il la cache dans les bois et, déguisé en pèlerin, accompagné des seuls Berker et Luppolt, il s'introduit dans Constantinople pour voir ce qui s'y passe : Constantin y donne un banquet en l'honneur d'Ymelot, qui est reparti à l'attaque et qui n'accepte de l'épargner qu'à condition qu'il donne sa fille à son fils – et naturellement Constantin a obtempéré. Rother s'introduit dans le palais royal, se faufile sous les tables

jusqu'aux pieds des rois et des dames, et se fait reconnaître de sa femme en lui tendant un anneau. Malheureusement les païens aussi ont deviné sa présence ; Rother est obligé de se montrer pour éviter la honte d'être pris. Les païens exigent qu'il soit pendu. On le conduit à la potence là où il a demandé lui-même qu'elle soit dressée – près de la forêt... Mais avant même qu'il y arrive, un comte étranger et banni qu'il a jadis sauvé de la pauvreté, Arnold, le délivre à la tête d'autres bénéficiaires des largesses de Rother – et les troupes massées dans la forêt, à l'appel du cor de Luppolt, font le reste et mettent, une nouvelle fois, les païens en fuite. Il ne reste plus à Constantin qu'à remercier le vainqueur de l'épargner, lui et sa ville, et à consentir enfin au mariage. Et Rother rentre en Italie avec sa jeune femme qui accouche, le jour même où elle débarque à Bari, de Pépin *(Pippin),* le père de Charlemagne...

Peu importe l'épilogue, qui nous raconte la façon dont Rother récompense ses compagnons en leur donnant en fiefs tous les pays d'Occident, l'éducation de Pépin, son adoublement à Aix, et pour finir le départ de Rother avec son vieux compagnon Berker von Meran pour un moniage définitif. Ce que le conteur nous offre de plus intéressant, c'est l'opposition des deux rois chrétiens, dans cette première partie qui raconte surtout le voyage du faux banni à Constantinople, et que tous les critiques s'accordent à trouver la meilleure de l'œuvre, voire de la « littérature de jongleurs » (en fait des clercs le plus souvent) en général. Le lecteur (l'auditeur) même le plus naïf ne peut manquer de percevoir, au-delà de l'inconsistance du décor urbain de Constantinople (3), à peine évoquée par la formule récurrente « la célèbre cité » (*vil maere burc,* vv. 1586, 2574, 2618, 2843, 3636, 3714, 3772, 4026, 4748) et l'allusion à l'Hippodrome, devenu « la cour de Poderamus » (*Poderamus hof,* vv. 886, 1579, 2148, 4580), la réalité de l'*image* que l'auteur propose à son public allemand. C'est une image en noir et blanc : le blanc est pour l'Occident, le noir pour Constantinople. Faut-il parler d'une image négative de l'*Orient* ? toute la couleur orientale que les romans de croisade imaginent et se transmettent, les remparts revêtus de marbres colorés, les pierres précieuses sur les vêtements et les armes etc., manquent ici, ou pour le dire mieux on ne les trouve guère – que chez Rother ! Rother est symbole de richesse et de puissance autant que de largesse. Constantinople est « la cité célèbre » sans qu'on sache trop bien pourquoi. A la fin seulement, quand les géants délibèrent sur le sort qu'ils vont lui faire, Asprian s'oppose à ce qu'on la rase parce que sept des douze apôtres y ont habité, et que c'est la « bonne mère » de Constantin, Helena, qui a trouvé la Sainte

3. Dans le *Verfasserlexikon* (art. cité note 2), H. SZKLENAR parle de « l'image vivante de Byzance » qu'on trouverait dans le récit (col. 89), mais cela ne peut valoir que pour les gens, non pour la ville, dont il reconnaît ailleurs (*Studien zum Bild des Orients in vorhöfischen deutschen Epen,* Göttingen 1966, p. 125) le caractère schématique.

Croix (vv. 4390-4395). Constantinople n'est sauvée que par les réminiscences ou les références chrétiennes liées à son nom. Alors que les croisés de 1204 admireront (et pilleront) les richesses insignes de la ville, il n'en est quasiment pas question ici. Car Constantinople – comme Bari, Rome ou Aix pour Rother, comme « Babylone du désert » pour Ymelot – n'est en fait que le signal toponymique du royaume de Constantin. Du royaume du milieu : Constantin se trouve pris entre la brigue matrimoniale de Rother et les ambitions d'Ymelot, entre l'Ouest et le Sud, entre l'Europe et l'Afrique, lui qui commande l'accès à la troisième branche, asiatique, des « cartes en T » médiévales. Cependant, ce n'est pas ainsi – par la configuration géographique des États impliqués – que l'auteur a voulu suggérer un conflit universel, mais plutôt par la puissance attribuée aux deux rivaux pour la conquête de Constantinople ou de son héritière : Rother et Ymelot. Chacun d'eux commande à 72 rois (Rother v. 7 ; Ymelot v. 2556 etc.), le nombre qui représente, dans la tradition médiévale, l'universalité des peuples et des langues. Avec Rother et Ymelot, cette universalité est en quelque sorte deux fois donnée – le conteur utilise librement le chiffre symbolique pour montrer leur puissance. Il ne le fait pas pour Constantin, dont il nous est dit seulement, en un endroit (vv. 1580 sqq.), que seize ducs et trente comtes fréquentent sa cour (4). Constantin n'est pas le nombril du monde, il n'en est, dans sa cité, que le centre géographique, extérieur. L'intérieur, la puissance politique, la force morale, se révèle creux. Constantin est une marionnette entre deux puissants rois, le chrétien et le païen, le bon et le méchant. Lui n'est pas assez fort pour incarner le Mal : il est simplement odieux et ridicule.

La médiocrité, l'avarice, la stupidité, la cruauté, la lâcheté qui parent le roi de Byzance sont des traits que l'auteur ne se lasse pas de mettre en valeur et de mettre en scène, et cela souvent avec une verve qui fait l'un des attraits du roman. On ne croirait pas d'abord qu'ils doivent donner un personnage comique ; le premier trait cité est sa cruauté, qui lui fait couper la tête, à moins de les pendre, aux prétendants à la main de sa fille (vv. 83, 337). On retrouve ici le motif du roi incestueux, en général veuf, du conte de fées, de Peau d'Âne, pour ne citer que le plus célèbre. Ce n'est pas le seul : l'épisode des chaussons d'or et d'argent « essayés » par la princesse dans le giron de Rother (vv. 2023 sqq.) est sans doute de même provenance (5). Mais tandis que celui-ci est plutôt raconté pour le plaisir – comme la ruse parallèle du jongleur qui « réenlève » la

4. Walter Johannes SCHRÖDER, dans son important article sur « König Rother : Gehalt und Struktur » in Dvjs. 29, 1955, 301-322, reproduit dans : *Spielmannsepik*, W. J. SCHRÖDER ed. (= Wege der Forschung 385), Darmstadt 1977, pp. 323-350, ne signale pas l'inégalité de puissance impliquuée par ces chiffres (p. 328).

5. Cf. Jean de VRIES, « Die Schuhepisode im König Rother » in : ZfdPh. 80, 1961, 129-141, reproduit dans : *Spielmannsepik* (cf. note 4), pp. 397-416. De VRIES penche plutôt pour une tradition épique celtique de ce motif.

princesse (6), la « jalousie » de Constantin vis-à-vis de sa fille est réinterprétée sous l'angle de la caractérisation politique de Constantin : il ne veut pas partager quoi que ce soit, il ne veut rien donner, il ne veut pas se reconnaître d'égal (7). J'emploie à dessein le terme de « caractérisation politique », et non pas « morale ». Car la morale est ici au service de la politique : un empereur mesquin ne saurait être un grand roi, il n'a pas de droit au prestige moral, attribut essentiel de la puissance. Donc, à l'avance, nous savons que ce monarque est douteux, qu'il faut s'en méfier. Dès sa première apparition il confirme cette réputation : il fait jeter les émissaires de Rother, nonobstant leur noblesse et le rang de leur roi, dans une prison où ils vont végéter lamentablement. Quand Rother les retrouvera et les libérera une première fois provisoirement (vv. 2403 sqq.), il les retrouvera, au bout d'un an de captivité, dans un état tout à fait pitoyable. Mais cette cruauté est presque le moindre des défauts du roi byzantin, en tout cas le moins grotesque. Constantin est aussi un ladre remarquable : il veut bien recevoir le banni Dietrich, par compassion chrétienne dit-il, en fait par crainte de ses géants à la redoutable mimique (Aspian s'enfonce dans le sol à force de la piétiner, v. 936). Mais surtout il ajoute : je n'apprécie guère les gens qui viennent chercher fortune en Grèce. Mais (heureusement) toi tu mènes grand train (vv. 970-974). Le ton est donné : jusqu'au bout, jusqu'à sa capitulation finale, Constantin sera le ladre et le stupide, et sa ladrerie lui « coûtera » cher, en fait, car Constantin n'a pas compris que le meilleur rempart de la puissance royale est la *milte,* la largesse : ses vassaux l'abandonneront pour Dietrich quand le soi-disant banni les couvrira d'or (vv. 1486 sqq.), après avoir dénoncé la pingrerie de leur maître (vv. 1115-1119). Alors que Rother, lors de sa deuxième expédition à Constantinople pour reconquérir sa femme, sera sauvé de la pendaison en raison de sa générosité, représentant de la sorte l'exact opposé du roi ladre, le vrai roi chrétien, le vrai roi courtois, dans un mélange de vertus religieuses et mondaines qui annonce déjà l'idéal du *got und der werlte gevallen,* « plaire à Dieu et au monde », des poètes chevaleresques de la génération suivante, la génération des « classiques » du Moyen Âge. – Le plus divertissant cependant du spectacle donné par le palais royal de Constantinople, ce sont les rapports à l'intérieur du couple royal : la femme (aussi peu nommée que sa fille) de Constantin ne perd pas une occasion de relever la stupidité de l'éviction de Rother par son mari, et son insuffisance face aux envoyés, aux compagnons de Rother et à Rother lui-même. Cela apparaît dès la première entrevue avec Rother. Lorsque Constantin s'excuse minablement, devant la colère d'Asprian, sur

6. Le jongleur ramasse des cailloux sur la plage de Bari et fait croire qu'il s'agit de pierres miraculeuses au pouvoir thaumaturgique, à condition qu'une reine les utilise – parodie de la croyance à la « sainteté » royale, aux « rois thaumaturges ».

7. W. J. SCHRÖDER, art. cité, p. 332.

son reste d'ivresse qui lui a brouillé les idées (vv. 1007 ssq.), sa femme se moque de lui carrément, soulignant que les nouveaux venus sont « ses maîtres », c'est-à-dire les plus forts. Devant Witold au tinel, le géant que Rother mène enchaîné, parce qu'il est trop fort et trop bouillant, dans son escorte, elle s'exclame :

v. 1055 Hi voren sie den meister din
In einer ketenen zwaren

« Ils amènent ton maître dans ces chaînes » ; et un peu plus loin

v. 1077 Du dorstis baz in daz ouge din
Gegrifin mit thiner hant
Den du zornetis wider dessen wigant
Immer mit eineme hare

« Tu oserais davantage t'arracher l'œil de ta propre main que de te mettre en colère, ne fût-ce que d'un cheveu, contre ce preux ». Elle conservera sans cesse ce ton mordant et méprisant envers son royal époux, campant un personnage de reine peu habituel dans la littérature médiévale, et qui a en fait plus de présence que celui du roi lui-même (alors que sa fille est à peine « visible »). Elle se réjouit immensément d'assister *de visu* à l'enlèvement de sa fille par Rother (vv. 2911-2926), pleure quand celle-ci lui est ramenée (vv. 3253 sq.), non par dureté maternelle, mais au contraire par hostilité envers ceux qui lui ont fait violence. Son triomphe, cependant, vient à la fin, quand Constantin est à la merci de Rother, quand Witold joue effroyablement devant lui avec son tinel enflammé par ses morsures, quand elle peut représenter à son époux sous les plus vives couleurs le danger mortel qu'il court (vv. 4663-4680), avant de lui obtenir enfin, bonasse et comme négligemment, la grâce de Constantin (vv. 4698-4700). Ce personnage de femme, non pas acariâtre, mais moqueuse, en lui-même déjà savoureux, est en même temps le meilleur moyen de montrer un roi indigne, « sous la pantoufle », comme on dit en allemand, et de le dévaluer vis-à-vis de son rival occidental, roi d'Italie – et roi allemand, entouré de ces seigneurs de Tengelingen et de Merann que l'auteur pare des plus grandes vertus, notamment d'un dévouement inébranlable à leur roi, et parmi lesquels il faut sans doute chercher les commanditaires de l'œuvre (8).

Poème antibyzantin conçu après la Deuxième Croisade et sans doute avant la Troisième (9), poème qui reflète sans doute la mentalité allemande

8. Cf. notamment F. URBANEK, *Kaiser, Grafen und Mäzene im "König Rother"* ; Berlin 1976 ; J. BUMKE, *Mäzene im Mittelalter*, Munich 1979, pp. 91-96.
9. J. BUMKE, op. cit., p. 92 : « probablement... entre 1152 et 1180 ».

ou du moins *une* mentalité allemande, voire occidentale, face à une Byzance incertaine, le *König Rother* renferme cependant une particularité qui vaut d'être signalée, car elle semble introduire un adoucissement à cette hostilité : Byzance est aussi représentée, dans la première partie, comme une terre d'accueil aux réfugiés, aux proscrits (vv. 1231, 1233, 1287 sqq.). Des réfugiés marginalisés certes (vv. 1303-1305, 1309-1312), mais enfin des réfugiés accueillis, tel le comte Arnold (vv. 1385 sqq). Il semble que, quoi qu'il en ait, l'auteur du *Rönig Rother* sache qu'à Constantinople on trouve de tout, même des étrangers, même des rescapés, et que dans ces traces de cosmopolitisme un hommage involontaire soit aussi rendu au royaume chrétien d'Orient.

Jean-Pierre ARRIGNON

UN PÈLERIN RUSSE À CONSTANTINOPLE : ANTOINE DE NOVGOROD

Au lendemain de leur conversion au christianisme (1), les Russes entreprirent la visite des principaux lieux saints de la chrétienté orientale : la Palestine, le Mont Athos, Constantinople. Ils entendaient ainsi non seulement satisfaire une curiosité, au demeurant bien légitime, mais ils voulaient surtout affirmer la sincérité de leur conversion et rendre manifeste l'entrée de la toute jeune chrétienté russe dans la communauté des États chrétiens que présidait l'empereur (2).

Le premier pélerin russe dont les documents ont conservé le souvenir est Antoine, le futur fondateur du monastère des Grottes à Kiev. Il visita Constantinople et le Mont Athos dans la première décennie du XI[e] siècle (3) ; malheureusement il ne nous a pas laissé de récit de son voyage. Il faut attendre 1062 pour trouver trace d'un pèlerin russe en Palestine, Varlaam, higoumène du monastère kiévien des Grottes (4). Il y fut suivi au début du XII[e] siècle par l'higoumène Daniel qui nous a laissé un célèbre récit de son pèlerinage effectué en Terre sainte entre 1104 et 1109 (5). Il faut attendre l'extrême fin du XII[e] siècle et le début du XIII[e], pour voir un laïc, Dobrynia Jadrejkovič, futur archevêque de Novgorod sous le nom d'Antoine (6), se rendre à Constantinople et en

1. Sur la conversion des Russes et la chronologie de celle-ci, ARRIGNON J.-P., *La chaire métropolitaine de Kiev des origines à 1240,* Thèse de Doctorat d'État, dactyl., Paris-Sorbonne, 1986, 344 p.

2. OSTROGORSKY (G.), *The Byzantine Emperor and The Hierarchical World Order,* The Slavonic and East European Review, 1956/7, 35, p. 1-14.

3. *Kievo-pečerskij Paterik, slovo 7,* Pamjatniki Literatury Drevnej Rusi (P.L.D.R.), XII vek., Moscou, 1980, p. 432-440, en particulier les pages 434 et 436. Antoine visita ces lieux saints avant de s'installer dans une grotte près du village princier de Berestovo. C'était peu avant la mort de Vladimir en 1015.

4. GUDZIJ (N. K.), *Istorija Drevnej russkoj literatury,* Moscou, 1966, p. 115-116.

5. Ce texte a été édité et traduit en russe moderne par PROXOROV (G. M.), *Xoždenie Igumena Daniil,* P.L.D.R. XII v., p. 25-115 ainsi que par N.I. PROKOF'IEV, *Kniga Koždenij* Moscou, 1984, p. 27-79 ; trad., p. 204-254. Sur les raisons de ce voyage, GULTZGOFF (Vl.), *La Russie kiévienne entre la Scandinavie, Constantinople et le royaume franc de Jérusalem,* Revue des Études Slaves, LV/1, 1983, p. 151-161.

6. Sur ce personnage, PODSKALSKY (G.), *Christentum und theologische Literatur in der Kiever Rus' (988-1237),* München, 1982, p. 200-201.

rapporter une description très détaillée et précise des principaux monuments de la ville et des reliques qu'elle conservait. C'est ce récit de pèlerinage (7) qui fait l'objet du présent article.

Le « Livre du Pèlerin » d'Antoine de Novgorod à Constantinople nous est parvenu dans neuf manuscrits. Cinq se trouvent à Leningrad, trois à Moscou, un à Copenhague (8). Aucun d'entre eux n'est antérieur au XVI[e] siècle. Trois sont datés précisément du XVI[e] siècle, les six autres s'échelonnent du XVII[e] au XVIII[es]. Tous sont défectueux ; aussi la reconstitution du texte est-elle extrêmement difficile, ce qui a permis l'élaboration de multiples conjectures (9). La meilleure édition de ce document reste encore celle de X.-M. Loparev, établie en 1899 à partir de cinq manuscrits seulement. Deux traductions françaises de ce récit ont été proposées. La première et la plus célèbre est celle de Mme B. de Khitrowo (10) effectuée à partir de l'édition de Savvajtov fondée sur un seul manuscrit, la seconde est l'œuvre de Mlle M. Ehrhard (11) à partir de l'édition Loparev.

L'incipit du document nous indique que la description des lieux saints de Constantinople fut entreprise par Antoine, archevêque de Novgorod, après son séjour dans la capitale impériale au cours de l'année 6708/1200 (12). A cette date, Dobrynia Jadrejkovič était un laïc ; il ne fut élu et consacré archevêque de Novgorod par le métropolite de Kiev qu'en 1212, en remplacement de l'archevêque Mitrophane, exilé à Toropets (13). Si la date du pèlerinage donnée par le document

7. Ce texte a été édité par X.M. LOPAREV, *Kniga palomnik, skazanie mest svjatych vo Caregrade Antonija, archiep. novgorodskogo v 1200 godu,* Pravosl. Pal. Sbornik, 51, 1899, p. 1-39 et O. A. BELOBROVA, *O « Knige paolmnik » Antonija Novgorodskogo,* Vizantijskie Očerki, 1977, p. 225-235. Dans ce dernier article n'est donnée que l'édition du manuscrit anonyme de Copenhague.

8. BELOBROVA (O. A.), *op. cit.,* p. 226. Il est regrettable que J.P.A. Van der VIN, *Travellers to Greece and Constantinople, Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales,* Istanbul, 1980, II, p. 538 ne fasse état que de 6 ms.

9. BELOBROVA (O. A.), *« kniga palomnik » Antonija Novgorodskogo (k izučeniju teksta),* T.O.D.R.L., 19, 1974, p. 178-185.

10. KHITROWO (Mme B. de), *Antoine, archevêque de Novgorod, Description des lieux saints de Constantinople (1200)* Genf 1889, p. 85-111 (Itinéraires russes en Orient, I, 2).

11. EHRHARD (M.), *Le livre du Pèlerin d'Antoine de Novgorod,* Romania, LVIII, 1932, p. 44-65.

12. Cette chronologie découle de la description du miracle dont Dobrynia fut le témoin le 21 mai 1200 en la cathédrale Sainte-Sophie, B. de KHITROWO, *op. cit.,* p. 95 et EHRHARD, *op. cit.,* p. 55.

13. Sur les événements du début du XIII[e] siècle à Novgorod, voir J. FENNELL, *The Crisis of Medieval Russia 1200-1304,* Londres, 1983, p. 53-57. Nous suivons la chronologie proposée par V. L. JANIN, *Novgorodskie posadniki,* Moscou, 1962, p. 124-125 et non celle proposée par FENNELL, *op. cit.,* p. 61 note 68.

lui-même (14) ne souffre plus de contestation (15), celle de la rédaction reste encore discutée (16). La Première chronique de Novgorod nous donne une précision qui nous semble déterminante. Il y est dit en effet qu'en 6719/1211, avant l'expulsion de l'archevêque Mitrophane, Dobrynia Jadrejkovič était revenu de Constantinople, rapportant avec lui [un fragment] du tombeau du Christ ; il se fit moine au monastère de Saint-Sauveur de Khutyn (17). Ainsi, à l'époque où Dobrynia reçut la tonsure monastique, sa notoriété de pélerin était établie, ce qui implique que sa description des lieux saints de Constantinople fût déjà largement connue et diffusée. L'absence d'allusions aux conséquences de la prise de Constantinople par les Latins (18) nous permet de suggérer que Dobrynia entreprit la rédaction de son « Livre du Pèlerin » dès son retour à Novgorod à la fin de l'année 1200 ou au début de 1201, à une époque où il était encore laïc et qu'elle fut achevée avant l'annonce de la catastrophe de 1204.

Peut-on maintenant accepter l'hypothèse formulée par Mlle Ehrhard qui estime « probable qu'Antoine n'y alla pas à titre privé, mais envoyé par les autorités ecclésiastiques à Constantinople pour y étudier la liturgie grecque et en rapporter des reliques ».

Rappelons d'abord qu'Antoine était encore laïc lors de son séjour à Constantinople. Il nous semble donc peu probable qu'il ait été chargé par les autorités ecclésiastiques « d'étudier la liturgie grecque », ce qu'il n'était évidemment pas en mesure de faire. De plus, l'archevêque de Novgorod Martyrios mourut le 24 avril 1199 (19) ; son successeur, Mitrophane, élu la même année, ne fut consacré et installé dans sa chaire que le 3 juillet 1201 (20). Il est par conséquent tout à fait impossible d'admettre que les

14. « Dieu fit ce miracle l'année 6708 » voir *supra* note 12. La mention de la prise de Constantinople dans l'incipit du manuscrit Loparev : « En l'année 7090, description des lieux saints, des icônes miraculeuses et des autres choses merveilleuses qui étaient à Tsargrad, à Sainte-Sophie, jusqu'à la prise de la ville par les Latins impies ; ceci fut décrit pour que tous les chrétiens le sachent et s'en émerveillent », EHRHARD, *op. cit.*, p. 48 a) variance c, est une interpollation effectuée par le copiste en 1582, à une époque où la Russie moscovite se souciait de recueillir l'héritage byzantin, BELOBROVA, *op. cit.*, V.O., p. 227.

15. PODSKALSKY, *op. cit.*, p. 200 affirme d'abord que la description d'Antoine date de 1200, à partir du texte même, puis quelques lignes plus bas, il ajoute que la controverse pour savoir si le pèlerinage a eu lieu avant ou après la prise de Constantinople par les Latins, reste entière !!!

16. *Ibid.*, p. 201.

17. NASONOV (A. N.), ed., *Novgorodskaja pervaja letopis' staršego i mladšego izvodov,* (N.P.L.), Leningrad, 1950, p. 52 et 250.

18. Il convient de souligner que le récit de la prise de Constantinople par les Latins en 1204 est rapporté longuement et avec force détails par cette chronique, N.P.L., p. 46-49 et 240-246. Si Dobrynia avait rédigé son texte après cet événement, il est inimaginable qu'il puisse l'avoir passé sous silence dans son récit.

19. N.P.L., p. 44 et 238.

20. N.P.L., p. 45 et 239.

« autorités ecclésiastiques » de Novgorod aient pu charger un laïc de procéder à un examen de la liturgie byzantine alors que le siège archiépiscopal n'était pas encore pourvu de son titulaire.

Dobrynia Jadrejkovič qui appartenait vraisemblablement au milieu aisé, influent et instruit de Novgorod, a effectué son pèlerinage à titre privé, animé par une foi profonde et sincère qui le poussa à s'intéresser presque exclusivement aux lieux saints de Constantinople. Cette attitude n'a rien d'exceptionnel ; pour beaucoup de pèlerins en effet, il apparaissait comme inconvenant de se laisser distraire par les choses profanes et de décrire les lieux publics (21).

Nombre d'historiens ont considéré le « Livre du Pèlerin » d'Antoine de Novgorod comme une simple liste descriptive des lieux saints de Constantinople, et non pas comme un récit cohérent et organisé de son voyage (22). La technique narrative dont se sert notre auteur doit pourtant retenir l'attention de l'historien.

Le récit se présente sous la forme d'une juxtaposition de plans parfaitement délimités et qui ont retenu son attention. Ces plans se succèdent à la manière d'un reportage photographique dont les images indiqueraient la progression du visiteur à l'intérieur de l'édifice visité et dans l'espace urbain parcouru. Le désordre apparent du récit et l'absence de classement dans les listes des reliques compilées, permettent de conclure qu'Antoine a travaillé à partir de brèves notes de voyage prises sur l'instant et seulement mises en forme, sans vérifications supplémentaires, comme en témoigne l'épisode de la trompette de cuivre de Josué (23) et de la ceinture de la Vierge (23 bis). C'est d'ailleurs ce point qui confère au récit d'Antoine une valeur historique exceptionnelle. D'une part nous possédons ainsi une liste des plus vénérables objets sacrés que renfermait la capitale avant sa mise à sac de 1204 par les Latins ; d'autre part, cette visite « guidée » d'Antoine nous permet de saisir l'image que les Byzantins tenaient à donner de la « Ville gardée de Dieu » ; il est évidemment essentiel de nous demander si le message a été bien reçu par Antoine et surtout si ce dernier a su le transmettre à ses lecteurs russes.

L'extraordinaire profusion de reliques dont est riche Constantinople justifie parfaitement son titre de « Ville gardée de Dieu ». Non seulement chaque édifice religieux, mais le Palais sacré lui-même, renferment

21. Van der VIN, *op. cit.*, I, p. 20-21.

22. VODOVOZOV (N. V.), *Istorija Drevnej Russkoj literatury*, p. 97-98.

23. B. de KHITROWO, p. 96 ; EHRHARD, p. 56. Notons que cette trompette de Josué est à nouveau citée parmi les reliques conservées dans la grande église Saint-Michel, probablement la Néa, du Palais, *ibid.*, p. 98 et 57.

23[b]. Cette ceinture est placée parmi les reliques du Grand Palais ainsi que dans l'église Saint-Michel du Palais, B. de KHITROWO, p. 98 et 99 ; EHRHARD, p. 57-58.

d'insignes reliques qui font de Constantinople un véritable conservatoire d'objets sacrés.

Antoine de Novgorod a été visiblement impressionné par le grand nombre des reliques de l'Ancien Testament : les tables de la Loi de Moïse et l'Arche contenant la Manne (24), la trompette en cuivre de la prise de Jéricho par Josué fils de Nun ; la pierre en marbre avec un rond au milieu qui serait la margelle du puits de Samarie (25) ; la corne du bélier d'Abraham, celle de Samuel, la verge de Moïse ; la table sur laquelle Abraham mangea avec la sainte Trinité ; une Croix faite avec la vigne que Noé planta après le Déluge ; le rameau d'olivier qu'apporta la colombe (26). Comme l'a parfaitement montré G. Dragon, ces reliques vétéro-testamentaires « gardent une vertu quasi magique qui permet de faire se poursuivre à Constantinople une histoire palestienne » (27). Ainsi Constantinople apparaît bien comme la Nouvelle Jérusalem.

Les reliques du Christ sont encore plus nombreuses : deux dalles du saint Sépulcre du Seigneur (28), la table sur laquelle le Christ soupa le jeudi saint avec ses disciples, les langes du Christ et le vase d'or offert par les Mages (29), la dalle supérieure du Sépulcre du Seigneur, le bâton en fer, la vis et la scie qui servirent à faire la croix du Seigneur, le bois qui était au cou du Christ sous le fer (30), la sainte croix, la couronne, l'éponge, les clous, le sang (31), le manteau de pourpre, la lance, le bâton, la tunique, les cheveux du Seigneur, son écharpe et sa ceinture, ses souliers, le bassin en marbre du Christ et le petit bassin du lavement des pieds, les douze corbeilles de pains bénis par le Christ, que le Seigneur mangea avec ses disciples (32), la colonne de marbre à laquelle le Christ a été attaché, la planche sur laquelle on déposa le corps du Christ quand on l'eut détaché de la Croix (33), les clous et le sang de la Passion du Seigneur (34).

La présence de toutes ces reliques du Christ font de Constantinople une ville néotestamentaire et renforce l'image de Constantinople, nouvelle Jérusalem. Cette dernière se trouve d'ailleurs soulignée par les deux passages consacrés aux Juifs. Ils sont présentés comme une « race plus

24. B. de KHITROWO, p. 93 ; EHRHARD, p. 54.
25. *Ibid.*, p. 96 ; p. 56.
26. *Ibid.*, p. 98 ; p. 57.
27. DAGRON (G.), *Constantinople imaginaire, études sur le recueil des « patria »*, Paris, 1984, p. 301-302.
28. B. de KHITROWO, p. 87 ; EHRHARD, p. 49.
29. *Ibid.*, p. 88 ; p. 49.
30. *Ibid.*, p. 96 ; p. 56.
31. *Ibid.*, p. 97 ; p. 57.
32. *Ibid.*, p. 99 ; p. 58.
33. *Ibid.*, p. 102 ; p. 59.
34. *Ibid.*, p. 105 ; p. 61.

dure que la pierre » qui « par avarice et orgueil ne se repentit pas » ? (35)... mais que Dieu obligera de gré ou de force à être baptisés ; il y aura abondance de biens sur la terre ; les hommes commenceront à vivre véridiquement et d'une vie sainte, et ne se feront plus de mal entre eux ; la terre, par l'ordre de Dieu portera son fruit de miel et de lait en récompense de la bonne vie des chrétiens » (36). Le moment sera alors venue pour les anges du Seigneur de venir à Constantinople pour emboucher la trompette de Josué et la corne d'Abraham, et annoncer la parousie. Constantinople sera donc bien le lieu d'où se répandront, à travers le monde unifié de l'oikouménè chrétienne, les ondes annonciatrices du Jugement dernier.

Enfin une foule d'autres reliques rappellent la Mère de Dieu, saint Jean Baptiste, les apôtres et d'innombrables saints.

Toutes ces reliques font la réputation de Constantinople, « Ville gardée de Dieu » sur la protection de laquelle veille un ange du Seigneur : « je ne bougerai pas de cette place tant qu'existera Sainte-Sophie » (37), d'où s'éleva la prière d'intercession de la Theotokos en faveur de tous les chrétiens (38) et d'où sera finalement annoncé le Jugement dernier (39). Constantinople se présente enfin au regard d'Antoine comme la ville où se manifeste toujours la volonté divine, ainsi que le montre le miracle annuel des lampes et de la croix dont il fut le témoin ainsi que d'autres ambassadeurs russes (40). Constantinople est donc bien à ce titre lieu sacré par excellence de la chrétienté orientale.

Antoine de Novgorod a-t-il transmis à ses lecteurs russes le message dont il s'est imprégné lors de son pèlerinage à Constantinople ? Pour répondre à cette question, il convient de rappeler que son « Livre du Pèlerin » fut rédigé seulement quelques décennies après la description que Daniel fit des lieux saints palestiniens.

Dans cette perspective, le récit d'Antoine s'inscrit dans ce que G. Dagon a décrit comme une stoicheiôsis (41), c'est-à-dire une substitution d'un lieu à un autre. Si la Palestine fut le lieu du premier avènement du Christ, Constantinople sera celui du second avènement du Christ, celui de la Parousie, d'où retentiront la trompette de Josué et la corne d'Abraham. Constantinople est donc bien la Nouvelle Jérusalem.

Cette substitution dont les Byzantins se sont efforcés de convaincre Antoine prend une valeur particulière à la veille du déroulement de la

35. *Ibid.*, p. 93 ; p. 54.
36. *Ibid.*, p. 95 ; p. 55.
37. *Ibid.*, p. 91 ; p. 52.
38. *Ibid.*, p. 95 ; p. 55.
39. *Ibid.*, p. 98 ; p. 57.
40. *Ibid.*, p. 95 ; p. 55. Sur les relations de Roman Mstislavič de Galicie-Volynie avec Byzance, v. FENNELL, *op. cit.*, p. 24-26.
41. DAGRON (G.), *op. cit.*, p. 120-121.

IVe croisade. Il s'agissait d'ancrer fermement la jeune chrétienté russe au christianisme oriental dont Constantinople était le centre, et d'empêcher tout glissement de celle-ci vers la Palestine alors contrôlée par les Latins. A lire Antoine, il ne fait pas de doute que les Byzantins aient parfaitement atteint leur objectif.

Un second élément mérite aussi de retenir l'attention : la jeune chrétienté russe n'est pas absente de cette illustre ville ; des saints russes y sont honorés par des icônes (42) qui servent de modèles ; des guérisons miraculeuses se produisent dans l'église qui leur est consacrée (43). Le culte des saints Boris et Gleb, canonisés seulement le 20 mai 1072 (44), est reconnu et efficace à Constantinople même, au cœur de la chrétienté orientale dès la fin du XIIe siècle. C'est là évidemment une reconnaissance de l'importance de cette jeune communauté chrétienne à laquelle Dieu se manifeste directement dans sa ville, Constantinople, en accédant aux prières que les fidèles lui adressent par l'intermédiaire des saints Boris et Gleb. La chrétienté russe est donc reconnue comme membre à part entière de la communauté des États chrétiens présidés par l'empereur.

Cet autre aspect du texte d'Antoine a retenu notre attention. Notre pèlerin n'a pas eu l'occasion de rencontrer l'empereur, lors d'une audience privée ou publique, il s'est pourtant attaché à nous décrire des phases de la cérémonie du sacre impérial. Les détails qu'il nous révèlent sont d'autant plus précieux que « la cérémonie du couronnement et le port de la couronne comme attribut du pouvoir ne sont pas entrés dans les coutumes de la Russie kiévienne » (45). Il rapporte donc des rites qui lui ont été expliqués à dessein par celui ou ceux chargés de le guider.

L'empereur byzantin est sacré par des reliques insignes : la main droite de Saint Jean Baptiste et sa crosse en fer surmontée d'une croix (46). La première servait à la consécration, la seconde à la bénédiction du nouvel empereur. Ainsi l'empereur byzantin était-il consacré et béni de la main même de Jean Baptiste qui avait baptisé le Christ (47). L'empereur consacré est un nouveau Christ, pénétré de l'Esprit de Dieu. La mission dont l'empereur est investi par son sacre est encore soulignée dans l'espace même de Sainte-Sophie par l'emplacement choisi pour y installer le trône du couronnement : à la place même où la mère de Dieu pria son Fils pour

42. B. de KHITROWO, p. 95 ; EHRHARD, p. 55.

43. *Ibid.*, p. 107 ; p. 62.

44. POPPE (A.), *La naissance du culte de Boris et Gleb*, Cahiers de Civilisation médiévale, XXIV, 1981, p. 29-53, repris dans *The Rise of Christian Russia*, Londres, 1982, VI (Collected studies series 157).

45. POPPE (A.), *Le prince et l'église en Russie de Kiev depuis la fin du Xe siècle jusqu'au début du XIIe siècle*, Acta Poloniae Historica, XX, 1969, p. 95-119, repris dans *The Rise of Christian Russia*, IX. Voir en particulier p. 112.

46. B. de KHITROWO, p. 98 ; EHRHARD, p. 57.

47. Mt 3, 13-17 ; Mc 1, 9-11 ; Lc 3, 21-22.

tous les chrétiens (48). L'empereur byzantin est bien l'élu de Dieu, élevé à cette dignité pour présider l'oikouménè (49). Le message politique a été habilement délivré au pèlerin russe, mais l'a-t-il été aux lecteurs russes ? Nous ne saurions l'affirmer.

Le fait qu'aucun manuscrit antérieur au XVI[e] siècle n'ait été conservé montre bien que la diffusion de ce « Livre » est restée limitée. Toutefois, les copies qui en ont été établies aux XVI[e] et XVII[e] siècles dans la Russie moscovite, permettent d'admettre que les milieux ecclésiastiques avaient bien conservé le souvenir de ce document et en avait mesuré l'importance pour assumer l'héritage byzantin.

Les insignes reliques de la « Ville gardée de Dieu » semblaient protéger maintenant Moscou, promue au rang de Troisième Rome (50).

Mais à l'époque, le « Livre du Pèlerin » d'Antoine de Novgorod a eu un écho sans aucun doute beaucoup plus limité ; d'une part, vers la fin du XII[e] siècle, un Novgorodien inconnu mais qui connaissait bien le grec avait également rédigé une description de Sainte-Sophie, qui est une des œuvres les plus anciennes de la littérature russe (51), et qui connut un grand succès (52) ; d'autre part, le sac de Constantinople par les Croisés latins en 1204, la création de l'Empire latin de Constantinople et l'établissement en Russie du « joug mongol » ont sans doute détourné les regards russes de Constantinople pendant la majeure partie du XIII[e] siècle.

Parvenu au terme de notre étude, quelques remarques peuvent être suggérées. Tout d'abord, le « Livre du Pèlerin » d'Antoine de Novgorod mériterait une nouvelle édition s'appuyant sur les leçons des neuf manuscrits à ce jour découverts ; une nouvelle traduction française pourrait alors être proposée.

En attendant, ce texte doit être lu à plusieurs degrés. Si la liste des principales reliques que possédait Constantinople à la veille de la mise à sac de la ville par les Latins de la IV[e] croisade, présente un intérêt évident et depuis longtemps reconnu, nous avons surtout cherché à mettre en valeur l'aspect idéologique de ce texte.

Le « Livre du Pèlerin » d'Antoine nous paraît s'opposer au « Récit du voyage en Palestine » de l'higoumène Daniel. La description

48. B. de KHITROWO, p. 95 ; EHRHARD, p. 55.

49. DUCELLIER (A.), *Le drame de Byzance : idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, p. 122-127.

50. PAŠUTO (Vl. T.), *Mosca-Terza Roma, storiografia e bibliografia*, Roma, Costantinopoli, Mosca, Naples, 1983, p. 459-473 et TAMBORRA (A.), *La teoria politico-religiosa di « Mosca-Terza Roma » nei secoli XVII-XIX : sopravvivenza e linee di svolgimento*, *ibid.*, p. 517-539.

51. SAPUNOV (B. V.), *Kniga v Rossii v XI-XIII vv.*, Leningrad, 1978, p. 169.

52. MARICHAL (R.), *La construction de Sainte-Sophie de Constantinople dans l'anonyme grec (X[e] s. ?) et les versions vieux-russes*, Byzantinoslavica, XXI, 1960, p. 238-259.

miraculeuse des lieux saints de Constantinople tend à montrer que Constantinople est bien à la fois la Nouvelle Jérusalem et la Nouvelle Rome dont l'empereur est choisi par Dieu pour présider la communauté des États chrétiens. Ce message politique est caractéristique des Patria précisément élaborés pour le voyageur curieux dont il faut frapper l'imagination à partir de la présentation de quelques monuments (53). Le « Livre du Pèlerin » d'Antoine de Novgorod nous montre que le message a été bien reçu. Mais il faut attendre les XVIe et XVIIe siècles pour que ce texte soit recopié et utilisé à des fins politiques.

53. DAGRON (G.), *op. cit.*, p. 10.

Michel ZINK

SI JE T'OUBLIE, CONSTANTINOPLE...

Dans sa *Complainte de Constantinople,* sans doute composée en octobre 1262 (1), Rutebeuf consacre très peu de vers à la ville que Michel Paléologue avait enlevée le 25 juillet 1261 aux empereurs latins, et beaucoup en revanche à ses sujets favoris : les méfaits des Frères, l'incurie du roi, le peu d'empressement mis à secourir la Terre Sainte. Le poète pour autant ne bat pas la campagne. On peut démêler le fil qui relie ses doléances et ses imprécations diverses. La logique n'y trouve pas toujours exactement son compte, car il est partagé entre sa vieille hostilité à l'égard des Mendiants et du roi qui les protège, et la position en tout point conforme à celle du Saint-Siège qu'il adopte sur la question de la croisade et des possessions latines en Orient. Mais on voit ainsi se dessiner en creux l'image qu'occupe dans son esprit cette Constantinople à laquelle il consacre un poème et dont il parle si peu.

Si peu en effet qu'il ne lui consacre qu'une strophe sur quinze, la seconde :

Nous en sons bien entré en voie,
N'i a si fol qui ne le voie,
Quant Constantinople est perdue
Et la Moree se ravoie
A recevoir tele escofroie
Dont sainte Yglise est esperdue ;
Qu'el cors a petit d'atendue
Quant il a la teste fendue.
Je ne sai que plus vous diroie :
Se Jhesucriz ne fet aïue
A la Sainte Terre absolue,
Bien il ert esloingnie joie.

1. Edmond Faral et Julia Bastin, *Œuvres complètes de Rutebeuf,* Paris, 1959, t. 1, p. 419-430. Voir Michel-Marie Dufeil, « L'Œuvre d'une vie rythmée : Chronographie de Rutebeuf », dans *Musique, littérature et société.* Actes du Colloque d'Amiens des 24-29 mars 1980, éd. D. Buschinger et A. Crépin, Paris, Champion, 1981, p. 286-7.

La perte de Constantinople et les menaces qui pèsent sur la Morée sont une catastrophe pour l'Église. Mais à partir de cette constatation, la fin de la strophe prend un double sens. Le corps qui est condamné dès l'instant que la tête est « fendue » représente la Morée et la situation qui est la sienne depuis la chute de la capitale : cette interprétation est appelée par les v. 15-17, et la formulation est d'ailleurs proche de celle de la lettre envoyée le 21 mai 1262 par Urbain IV au provincial des Frères Mineurs de France pour lui demander de prêcher la croisade contre Michel Paléologue (2). Mais le v. 18, parce qu'il précède la métaphore, la brouille légèrement et, comme en surimpression, invite à voir dans Constantinople la tête de l'Église elle-même, ressuscitant peut-être implicitement le vieux parallèle entre Rome et elle, mais bien plutôt lui faisant jouer le rôle symbolique qui est traditionnellement celui de Jérusalem. Car les trois derniers vers de la strophe montrent qu'aux yeux du poète l'empire latin de Constantinople et le royaume latin de Jérusalem sont confondus dans l'entité qu'est la Terre Sainte. Il attribue la même signification religieuse à la perte de Constantinople qu'à celle de Jérusalem, confirmant du même coup, s'il en était besoin, que les états d'âme provoqués par la déviation de la quatrième croisade étaient bien oubliés un demi-siècle plus tard. Il met dans le même sac Michel Paléologue et les Tartares qui menaçaient les ports latins de « Syrie », et il poursuit, immédiatement après les vers qui ont été cités :

25 *D'autre part vienent li Tartaire*
Que l'en fera més à tart taire,
C'on n'avoit cure d'aler guerre.
28 *Diex gart Jasphes, Acre, Cesaire !*

Aussi bien, la Terre Sainte de Rutebeuf, c'est toute la Méditerranée :

37 *Isle de Cret, Corse et Sezile,*
Chypre, douce terre et douce isle
Ou tuit avoient recouvrance...

Faut-il s'étonner de trouver, à peine passé le milieu du XIIIe siècle, ce sentiment d'une menace générale sur l'Occident, qui se profile, dans les deux siècles suivants, derrière les projets répétés de « passage en Terre Sainte » et de croisade ? Faut-il s'étonner que le pape, les princes et les poètes n'aient pas ressenti différemment la prise de Constantinople de 1261 et celle de 1453 ? La peur était la même, si le danger était autre.

Lorsque, beaucoup plus loin dans son poème, Rutebeuf reprend le vieux topos de la *translatio imperii,* de la naissance de la chevalerie en Grèce

2. Faral-Bastin, p. 420.

et de son passage en Bretagne et en France, il ne paraît pas songer à juger dans cette perspective la valeur militaire et les droits à l'Empire des Latins et des Grecs qui se sont affrontés pour Constantinople. Le topos ne lui sert qu'à déplorer la décadence de la chevalerie : aucun héros ne se lève plus pour défendre la Terre Sainte. Constantinople fait pour lui partie de la Terre Sainte, mais il ne semble pas lui venir à l'esprit qu'elle puisse avoir quelque rapport avec la Grèce. Il déplore seulement, comme au début de la *Complainte d'Outremer,* que la chevalerie ne soit plus désormais qu'un souvenir littéraire :

121 De Gresse vint chevalerie
Premierement d'ancesserie,
Si vint en France et en Bretaigne ;
Grant piece i a esté chierie.
Or est a mesnie escherie,
Que nus n'est tels qui la retiengne :
127 Mort sont Ogier et Charlemaigne !

Que l'on compare avec les premiers vers de la *Complainte d'Outremer* :

Empereor et roi et conte
Et duc et prince, a cui l'en conte
Romanz divers, por vous esbatre,
De cels qui se seulent combatre
Ça en arriers por sainte Yglise,
Quar me dites par quel servise
Vos cuidiez avoir paradis.
Cil le gaaignierent jadis
Dont vous oez ces romanz lire
Par la paine et par le martire
Que li cors souffrirent sor terre (3).

La *Complainte de Constantinople* n'est rien d'autre qu'une *Complainte d'Outremer,* comme les deux poèmes de Rutebeuf qui porteront ce titre, quatre ans et seize ans plus tard, et elle ne se distingue en rien de ses autres poèmes de la croisade. Elle reprend les thèmes que l'on trouve partout ailleurs, et qui sont sans rapport avec Constantinople : appel à secourir Geoffroy de Sergines, sur lequel elle se termine, ou à défendre Acre ; mention, bizarre à cette date, de la Sicile comme terre de croisade, mais à laquelle les événements de 1264-1266, auxquels répondront la *Chanson de Pouille* et le *Dit de Pouille,* donneront bientôt une sorte de pertinence et en tout cas une actualité. Au moment où, en une sorte de

3. Faral-Bastin, p. 444-5.

diaspora de la croisade, le grand rêve effleure tous les rivages de la Méditerranée avant de s'écrouler, au moment où le monde latin d'Orient est sur la défensive, Constantinople n'est rien d'autre qu'un nom qui le symbolise tout entier, comme l'était celui de Jérusalem au temps où tous les espoirs semblaient permis.

Jacques PAVIOT

LE SÉJOUR DE L'AMBASSADE DE GEOFFROY DE LANGLEY À TRÉBIZONDE ET À CONSTANTINOPLE EN 1292

Si, du voyage, le récit nous offre généralement une description, les comptes de dépenses nous permettent d'entrevoir la réalité quotidienne et matérielle de son déroulement. Pour le monde byzantin, en dehors de ceux de l'ambassade de Langley dont nous traitons ici, nous pouvons citer ceux de l'expédition génoise de Paganino Doria à Constantinople en 1351-1352 (1) et de la « croisade » du comte de Savoie Amédée VI en 1366-1367 (2). Mais, s'agissant d'une petite troupe de personnes, nous pouvons trouver plus intéressants ceux de l'ambassade que le roi d'Angleterre Édouard Ier envoya vers l'Ilkhan de Perse en 1291 (3).

Pour ce faire, Édouard choisit un familier de son frère Edmond, le chevalier Geoffroy de Langley, qui l'avait accompagné lors de sa croisade

1. Michel BALARD, « A propos de la bataille du Bosphore. l'expédition de Paganino Doria à Constantinople (1351-1352) », in Centre de recherche d'histoire et civilisation byzantines, *Travaux et mémoires*, 4 (1970), p. 431-469.

2. F. BOLLATI DI SAINT-PIERRE, *Illustrazioni della spedizione in Oriente di Amedeo VI (Il Conte Verde)*, Turin, 1900, p. 1278 *(Biblioteca storica italiana V)*.

3. Les comptes sont conservés à Londres au Public Record Office, sous la cote E 101/308/13-15 ; ils ont été publiés par Cornelio DESIMONI, « I Conti dell'ambasciata al Chan di Persia nel MCCXCII », in *Atti della Società Ligure di Storia Patria*, XIII (1879), p. 537-698. Le premier à les avoir cités est T. Hudson TURNER, « Unpublished Notices of the Times of Edward I., especially of his Relations with the Moghul Sovereigns of Persia », in *The Archaeological Journal*, VIII (1851), p. 45-51 ; v. ensuite L.F. SALZMAN, *Mediaeval Byways*, Londres, 1913, p. 41-52 ; G.P. CUTTINO, *English Diplomatic Administration 1259-1339*, Oxford, 1940, p. 126-127 (2e éd., 1971, p. 175-176) ; E. JANSSENS, *Trébizonde en Colchide*, Bruxelles, 1969, p. 93-94 (*Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles*, XL) ; A.M.M. BRYER, « The Estates of the Empire of Trebizond », in Αρχειον Ποντου, 35 (1979), p. 375-391 ; S.P. KARPOV, *L'Impero di Trebisonda, Venezia, Genova e Roma, 1204-1461*, Rome, 1986, p. 38, 41-43 et 238 ; Ann STILEMAN, à Birmingham, prépare une thèse à l'aide de ces comptes sur l'empire de Trébizonde. Pour les relations entre les souverains mongols de Perse et l'Occident, v. en général Giovanni SORANZO, *Il Papato, l'Europa cristiana e i Tartari*, Milan, 1930 (*Pubblcazioni della Università cattolica del Sacro Cuore*, ser. 5, XII) et en dernier lieu, plus précisément, L. LOCKHART, « The Relations between Edward I and Edward II of England and the Mongol Il-Khans of Persia », in *Iran*, VI (1968), p. 23-31 ; nous nous proposons de donner prochainement une nouvelle synthèse « L'Angleterre et les Mongols, XIIIe-XIVe siècles ».

en Terre Sainte en 1271 (4). La suite de l'ambassadeur s'est composée au moins du chapelain Étienne, du clerc Jean, de l'écuyer Nicolas de Chartres, des hommes d'armes Manfred, Robert, Richard, Gérard et Hubertin, des fauconniers Tassin, Guyot et Hanekin (l'ambassade emmenait des gerfauts en présents), du trompette Tossequyn (ou Thodeskyn), du cuisinier Gautier avec son aide le garçon Jeannot, d'un barbier anonyme, du *sculptor* Robert (mais quelle était sa tâche?), des domestiques Guillaume et Willecoke (Willelmus et Willecoke de camera), Colin, des *garçons* Obekyn (ou Rebekyn), Jeannot, Guillaume le petit et Willecoke le petit *(Willelmus parvus* et *Willecoke parvus),* soit en tout vingt-quatre personnes (5). En outre les accompagnaient le fameux Génois Buscarel de' Ghisolfi, son frère Perceval et son neveu Conrad (6).

Partie d'Angleterre vers le 23 juin 1291 (7), l'ambassade gagna Gênes, puis Brindisi et Tarente, enfin Constantinople où elle passa peut-être l'hiver (8). Avant le 15 avril 1292, Nicolas de Chartres, en compagnie de Conrad de' Ghisolfi, débarqua à Samsun, allant à travers l'Anatolie à la recherche du campement de la cour tartare, probablement pour obtenir un sauf-conduit, alors que l'ambassade elle-même arriva à Trébizonde vers le 21 mai (9). Le 22 juillet, elle partit pour Tabriz, d'où elle revint le 13 octobre (avec un léopard en présent pour le roi), ne restant qu'une semaine à Trébizonde pour s'embarquer le 21 sur une galée, louée pour le retour jusqu'à Gênes deux cents lires génoises. Un séjour d'une semaine à Constantinople, du 9 au 16 novembre, fut une courte escale sur le chemin du retour vers l'Italie.

4. Sur Geoffroy de Langley, v. *Knights of Edward I,* vol. III, p. 13-14 (*The Publications of the Harleian Society,* LXXXII, 1930), qui bizarrement omet la participation à la croisade en 1271 et l'ambassade de 1292.

5. Vingt-deux si les doubles *Willelmus* et *Willecoke* sont une seule personne ; le nombre que nous proposons est plus élevé que celui donné par C. Desimoni (*op. cit.,* p. 544-545) : 20, nombre repris par A.A.M. Bryer et S.P. Karpov.

6. Au total donc, 27 (ou 25) personnes ; à propos des Ghisolfi, à part le commentaire des comptes, v. dans la même revue L.T. BELGRANO, « Rendiconto dei lavori fatti dalla Società... nelli anni accademici 1865-1866 », IV (1866), p. CXXVII-CXXX ; Luciano PETECH, « Les Marchands italiens dans l'empire mongol », in *Journal asiatique,* CCL (1962), p. 562-565.

7. V. *Calendar of Patent Rolls, Edward I .A.D. 1281-1292,* Londres, 1893, p. 345.

8. On peut comparer le voyage de l'ambassade de Langley entre Constantinople et Trébizonde avec celui de l'ambassade castillane de Ruy Gonzalez de Clavijo vers la cour de Tamerlan. Cette dernière arriva dans le Bosphore le 24 octobre 1403, mais ne put partir de Péra que le 20 mars 1404, pour atteindre Trébizonde le 11 avril ; inversement les Castillans quittèrent Trébizonde à bord d'un navire marchand le 17 septembre 1405 pour débarquer à Péra 25 jours plus tard (v. *Embajada a Tamorlan,* estudio y edicion de un manuscrito del siglo XV por Francisco Lopez Estrada, Madrid, 1943, p. 34, 69-74 et 245, *Nueva Coleccion de libros raros o curiosos,* 1).

9. Date calculée à partir de la longueur des rôles, de la location d'une maison (p. 606) et des gages du personnel (p. 616) ; cependant l'embauche du fauconnier Copin le 10 avril pose un petit problème.

Pour le voyage à travers le monde byzantin, les comptes conservés couvrent les périodes du 20 juin au 21 juillet et du 13 au 20 octobre à Trébizonde, et du 9 au 16 novembre à Constantinople. Malgré ce caractère fragmentaire, nous pouvons reconstituer matériellement comment se sont passés les séjours dans les capitales des deux empires grecs.

A Trébizonde il a fallu se loger ; des maisons furent louées : ainsi le loyer d'une pour une durée de 2 mois a été de 205 aspres, tandis qu'en octobre le loyer de deux pour une semaine s'est élevé à 165 aspres (10). Du personnel fut engagé : un interprète, Martin, dont les gages furent de 900 aspres pour 4 mois et 15 jours (d'autres furent engagés lors du voyage vers la Perse) ; deux fauconniers, Chyserin et Copin (ce dernier peut-être déjà à Constantinople), payés respectivement 144 aspres pour 4 mois et 26 jours et 188 aspres pour 6 mois et 8 jours ; trois *garçons*, Jacques, Martin et Olivier (ce dernier reçut 96 aspres pour 4 mois et 23 jours et un don de 20 a.) ; enfin, pour la cuisine, le lardier Martin Lombard et les deux *garçons Jonetus (Jonnectus, Jonocus)* et Michel, payés respectivement à la fin du séjour 100, 40 et 30 a., les deux premiers recevant en plus pour 16 a. de toile de lin. Signalons un don de 100 a. à un cuisinier de l'impératrice (11), qui a dû l'envoyer à G. de Langley ; ceci indique que l'ambassade anglaise n'avait pas pour seule mission d'aller traiter d'une alliance avec les Tartares.

Comme cela se pratiquait en Angleterre (12), nous devons imaginer tous les soirs les responsables de la *familia* défiler devant le clerc et lui indiquer les dépenses effectuées dans la journée, à commencer par la cuisine, puis la garde-robe, l'écurie et la fauconnerie. En dehors de celles de bouche, elles sont toutes orientées vers la préparation du voyage en Perse ; un problème important est que les quantités sont rarement indiquées. Cependant, suivant l'ordre des comptes, nous pouvons obtenir un certain nombre d'informations sur la vie des Anglais à Trébizonde. Leur diète se composait de pain, de vin, de viande, de poisson, de laitages, de légumes et de fruits. La viande consistait le plus fréquemment en viande de bœuf (*grossa caro* ; des langues salées ont été achetées pour le voyage), agneau (de 4,5 à 6 a. la bête), poules et poulets, moins souvent en porcelet (de 1,33 à 4 a. pour ce dernier), lard, chèvre (4 a.), oies (de 2,5 à 4 a. la pièce), chapons et pigeons. Sur une suite de 30 jours en juin-juillet, il y en a eu 17 avec du poisson (sans plus de détail), mais seule chair consommée les vendredis et samedis, jours de jeûne. Notons en passant la mention du

10. Parmi les autres maisons louées, il y en eut une qui servit de *boteleria* (normalement le lieu où sont conservées les bouteilles, mais le sens de ce mot doit être ici élargi), une autre pour garder les poulets pour les gerfauts et encore une autre pour ces derniers.

11. L'impératrice, femme du Grand Comnène Jean II, est l'une des très rares femmes à apparaître dans les comptes ; une autre est une lavandière à Constantinople.

12. Cf. la compilation juridique contemporaine *Fleta,* éd. H.G. Richardson et G.O. Sayles, t. II, 1955, p. 243 (*Selden Society* LXXII).

plat anglais *charletum* (à base d'œufs, de lait et de porc émincé). Les légumes étaient préparés sous forme de potages ou de tourtes, et il fallait cuire ces dernières à l'extérieur. Étaient aussi consommés du riz, des fèves nouvelles, des oignons. Le persil assaisonnait les mets, qui étaient relevés par des condiments comme l'ail, la moutarde, le vinaigre et le verjus, tandis que le sucre était utilisé pour les adoucir. Les repas étaient complétés par du fromage et des fruits. Pour la cuisine et la table on a eu besoin de casseroles (qu'il arrivait de rétamer : 2 a. pour l'une) et de marmites (95 a. pour deux et une casserole de bronze), de couteaux (l'un 5 a.) qu'il fallait faire aussi aiguiser, d'outres de peau de chèvre pour transporter le vin (on en a utilisé cinq, qui ont coûté 50 a.), de fioles, gobelets, verres, hanaps, coupes, d'assiettes, plateaux et salières.

Certains de ces derniers achats pouvaient dépendre de la garde-robe, mais celle-ci s'occupait surtout du linge et des vêtements : les faire laver (de 4 à 13 a., mais pour quelle quantité?), entretenir, réparer (1 a. pour un hoqueton, 4 pour deux paires de bottes) ou en acheter de nouveaux. Dans ce dernier cas, citons une robe d'écarlate à 170 a., des brayers de 0, 25 à 1 a., des coiffes à 1 a. l'unité, et un chapeau pour le cuisinier à 2 a. Bien qu'on fût en été, quelques fourrures ont été achetées : une d'agneau à 5 a., deux de Tabriz pour Langley à 16 a. et une de petit-gris (venant donc de Russie) pour la coiffure du chapelain à 48 a. Signalons encore l'acquisition de deux bassinets d'argent pour 565 a. Pour couvrir les membres inférieurs on portait des chausses soit en coton (21 a. pour 6 paires), soit probablement en soie (68 a. pour le même nombre) ; celle de Langley étaient de couleur perse. Enfin viennent les chaussures : certains furent équipés avant le départ pour la Perse d'une paire de bottes au prix moyen de 10 a. et de 4 ou 5 paires de souliers à 2 a. la paire; ces derniers devaient être bas et fins car Langley les portait cousus à ses chausses.

Le voyage vers la cour du khan tartare a occasionné l'acquisition de tout ce qui était nécessaire au campement et au transport : paniers pour les chevaux à 3 a. l'un, sacoche de cuir pour les vases d'argent pour 20 a., lit de corde, matériel pour les tentes et le pavillon : ainsi des perches pour une tente, 9 a ; des rondelles de cuir de bœuf pour le pavillon, 26 a. ; différents ouvrages pour une tente et le pavillon, 444 a. Du côté de l'écurie on a acheté des chevaux, dont le prix de l'un allait de 186 à 405 a., et en plus une mule pour Geoffroy de Langley pour 1 100 a., ainsi que tout leur équipement : le prix d'une selle variait de 10 a. pour une vieille, à 12 a. avec harnais, et jusqu'à 30 a. Il fallait aussi des feutres de selle (l'un, 2,5 a.) et des étriers (1 a. l'un) ; la ferrure et la réfection d'un sabot ont coûté 3,5 a. Les chevaux semblent être surtout restés à l'écurie, dont le nettoyage a coûté une fois 3 a., et où ils recevaient une provende avec de l'herbe (au prix moyen par cheval de 0,092 a. fin juin mais de 1,6 à 1,78 a. en juillet), ou avec du foin (de 2,05 à 2,6 a. en octobre) ; on note une seule fois qu'ils aient été menés en pâture (0,25 a). Au retour, un

garde pour une nuit a été payé 8 a., tandis qu'une autre personne en a reçu 4 pour rechercher un cheval perdu. D'autre part, en dehors de leurs poulets (entre 3,5 et 5 a. par jour, sans indication du nombre), les gerfauts n'ont occasionné que peu de dépenses : 1 a. pour de la soie pour leurs chaperons, 7 a. pour un argenteur, sans spécification de son travail. Ajoutons qu'on a dû construire une cage pour le léopard offert par l'Ilkhan : les planches et les clous ont coûté 14 a.

En comparaison avec Trébizonde, et après les fatigues du voyage vers Tabriz, le court séjour à Constantinople *(apud Constantinum Nobilem-sic)* indique une vie meilleure. Ainsi la diète s'est enrichie. A côté des mets déjà cités, apparurent des huîtres, même un cygne qui a coûté 8 carats (13) ; comme viandes moins extraordinaires, des canards à 3 c. et des perdrix à 2 c. la pièce, 3 oies pour 1 hyperpère 4 c., des lièvres à 3,5 c. l'un. Nous n'avons guère plus de précisions à propos du poisson, sinon qu'il est indiqué une fois s'il s'agissait de poisson frais ou salé ; en outre, des maquereaux salés ont été embarqués comme provision dans la galée. Dans la préparation des plats, les épices firent leur apparition : du cumin et des épices en poudre à 14 c. la livre ; pour des saveurs plus douces, on a utilisé le *sucrerose.* Les fruits ont consisté en châtaignes, pommes de diverses sortes et poires. Enfin un repas ou la soirée de la seconde journée a été agrémenté par un ménestrel, qui a reçu 8 c. C'est ce nouveau régime alimentaire qui a dû causer les troubles dont a souffert Richard deux jours après leur arrivée : des amandes furent d'abord achetées, sûrement pour en faire du lait, mais cinq jours plus tard on a été obligé de faire appel à un médecin qui a demandé 16 c. pour sa consultation, et il y eut pour 12 c. de médicaments. Pour en finir avec la cuisine, notons que le transport d'eau pour 7 jours à coûté 16 c., qu'il a fallu encore faire réparer des casserolles (4 c. pour l'une, 3 hyperpères 8 c. pour 4 marmites argentées et des assiettes), acheter de la vaisselle et des ustensiles : ainsi un couteau de cuisine a coûté 6 c. De son côté, le léopard avait besoin de chair fraîche : des poulets (3 pour 7 c.) ou des moutons (3 vivants et la moitié d'un pour 3 hyp. 4 c.) ; une nouvelle cage a coûté 3 c. Comme cela venait aussi de se faire à Trébizonde le mois précédent, on s'est procuré des chandelles pour s'éclairer le soir.

Ce n'est pas à Constantinople même que l'ambassade a résidé, mais à Péra, témoins les frais de *batillagium* presque quotidiens. Elle fut logée dans une maison où la place devait être rare, à moins que cela fût à cause du froid, car on a couché à deux dans un même lit ; neuf pour une semaine ont occasionné la dépense de 2 hyp. 10 c. En revanche, la location d'une autre maison pour y entreposer le matériel de la galée n'a coûté que 16 c. ; le transport de ces affaires pour les rembarquer a coûté 12 c. et celui des bagages (au débarquement) 20 c.

13. C. Desimoni (*op. cit.*, p. 653) a proposé comme équivalence 1 hyperpère (soit 24 carats) et 12 aspres.

Avant d'affronter la mer une nouvelle fois pour retourner en Italie, on a réparé des anciens ou acheté de nouveaux vêtements. Ainsi on a fait tondre les habits du chapelain pour leur donner une apparence neuve pour 8 c. ; réparer et entretenir (contre la rouille) des armes et pièces d'armure : 4 c. pour une épée, 3 hyp. 8 c. pour un haubert et des armes ; repriser les bas et les hoquetons du clerc, respectivement pour 2 c. et 7 c. ; on a acheté aussi deux pierres à aiguiser pour le barbier, pour 24 c. Dans les achats à l'intention de Geoffroy de Langley, on note un lacet de soie pour son chapeau (15 c.), une pièce de fourrure de petit-gris pour compléter celle d'un chaperon (2 hyp. 12 c.), une pelisse de loup (4 hyp. 12 c.), la façon d'une pelisse et d'un surcot fourré (1 hyp. 4 c.) ; signalons encore une toile en damier (5 hyp.), une masse de fer (2 hyp.), un étui pour son couteau (9 c.), une chaise (1 hyp. 12 c., avec la réparation de la couverture d'un parasol). Pour le personnel de sa suite, on remarque 18 paires de moufles à 1 hyp. 14 c., une toile de couleur pers pour un tabard à 8 hyp., une toile de lin pour faire des draps et des robes à 5 hyp. 4 c., 4 draps à 6 hyp. 15 c. (soit à peu près 1 hyp. 16 c. le drap), un hoqueton pour Nicolas de Chartres à 2 hyp., 1 coiffe de laine à 13 c. pour le même et le clerc, 3 pelisses de lapin à 2 hyp. l'une, 3 fourrures d'écureuil et 3 chaperons pour 17 hyp., une de gueules à 6 hyp., une de loup blanc et un chaperon d'*alcornyne* (14) pour 4 hyp. 12 c., une d'agneau à 1 hyp. 12 c. Enfin, il a fallu aussi acheter des chausses : les prix varient de 17 c. pour une paire commune à 1 hyp. 15 c., soit 39 c., pour celles du chapelain ; des souliers (sans indication de quantité, les prix allant de 8 à 22 c.) ; des bottes à 9 c. pour le cuisinier.

Les renseignements que nous pouvons tirer de ces comptes sont, comme on le voit, principalement économiques et la connaissance exacte des faits et gestes des membres de l'ambassade nous échappe. Toutefois nous pouvons nous demander quels ont été les rapports avec les habitants de Trébizonde ou de Constantinople. Tous les services et la majorité des achats ont dû être faits par ou auprès de Grecs et nous avons noté la relation avec l'impératrice de Trébizonde. D'autre part se dégage l'impression d'un « écran » génois : en effet, tout au long de leur voyage, les Anglais ont dépendu des Génois. Ils ont été guidés et accompagnés par les Ghisolfi, qui étaient certes indispensables. On remarque aussi que, lors du voyage vers la Perse, les affaires inutiles ont été déposées chez Nicolas Doria et qu'auparavant un cheval avait été acheté chez un marchand génois, Benedetto. Enfin, au retour, l'ambassade fit escale à Péra, que la république ligure avait acquise récemment, en 1267. Cependant ce document reste, malgré ses lacunes et à cause de sa rareté, une source latine essentielle sur le monde byzantin à la fin du XIII[e] siècle.

14. L'alcornyne est un type d'écureuil : v. Robert DELORT, *Le Commerce des fourrures en Occident à la fin du Moyen Age (vers 1300-vers 1450),* Rome, 1978, t. I, p. 40-41 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,* 236).

A la suite de l'étude citée d'A.A.M. Bryer, nous donnons ci-dessous un tableau comparatif des dépenses faites par la cuisine pour les quatre périodes où l'on peut établir des séries statistiques :

I : du vendredi 20 au lundi 30 juin, soit 11 jours ; dépenses totales, 1 234,75 aspres (soit 112 a./jour) ;

II : du mardi 8 au dimanche 20 juillet, soit 13 jours ; dépenses totales, 1 546,5 a. (soit 119 a./jour) ;

III : du lundi 13 au lundi 20 octobre, soit 8 jours ; dépenses totales, 551,75 a. (soit 60 a./jour) ;

IV : (à Constantinople) du dimanche 9 au dimanche 16 novembre, soit 8 jours ; dépenses totales, 1 976 carats (soit 247 c./jour, ce qui équivaut à 123,5 aspres/jour).

Matières	I	II	III	IV	% I	% II	% III	% IV
PAIN	173	219	89	234	14,01	14,16	16,13	11,84
VIN	414	537	189 ½	564	33,53	34,72	34,34	28,54
VIANDES :								
– BŒUF	157	199 ¼	96	438	12,71	12,88	17,40	22,16
– poules, etc.	48 ½	76 ¾	49	107	3,93	4,96	8,88	5,41
– agneau	4	83 ¼			0,32	5,38		
– chèvre	12				1,54			
– porcelet	8	6			0,65	0,39		
– oies	12		10 ½	28	0,97		1,90	1,41
– canards				12				0,61
– cygne				8				0,40
– pigeons	12	8		0,97	0,51			
– perdrix				24				1,21
– lièvre				24				1,21
– lard	6	16		6	0,48	1,03		0,30
– bacon				30				1,52
– divers	17 ¾	20			1,44	1,29		
sous-total	120 ¼	210	59 ½	239	10,30	13,56	10,78	12,07
total viandes	277 ¼	409 ¼	155 ½	677	23,01	26,44	28,18	34,23
POISSON	73	104	22	150	5,91	6,72	3,99	7,59
– huîtres				16				0,81
ŒUFS	32 ½	41 ½	15 ½	41	2,63	2,68	2,81	2,07
LAIT	24 ¼	30 ½	7 ½		1,96	1,97	1,31	

LÉGUMES								
– potage, tourte	7 ¾	11 ¾	4 ½	9	0,63	0,76	0,81	0,45
– divers	20	3 ¾		11	1,46	0,24		0,55
FARINE	56	6 ½			4,53	0,42		
HUILE	34	25	9	22	2,75	1,61	1,61	1,11
BEURRE	1	4			0,08	0,26		
SEL				7				0,35
CONDI-MENTS		15	4	34		0,97	0,72	1,72
ÉPICES				22				1,11
CUISSON	2 ½	1			0,20	0,06		
FROMAGE	27 ¼	42	5	20	2,21	2,71	0,90	1,01
SUCRE, etc.	15			3	1,21			0,15
FRUITS	31 ¾	48 ½	28 ½	80	2,57	3,13	5,16	4,05
BOIS	38 ½	47 ¾	22	70	3,12	3,09	3,99	3,54
EAU				16				0,81

En général, les dépenses journalières de bouche sont comparables, sauf pour la semaine au retour du voyage de Perse où il ne s'agit que d'un séjour de transit (presque la moitié moins de dépenses). Pour les principaux achats, soit la consommation de pain et de vin a été moins élevée à Constantinople, soit ces denrées étaient meilleur marché, et inversement pour la viande. On peut être surpris par l'absence de lait (qui semble n'avoir été utilisé que dans la préparation des plats) à Constantinople, et au contraire de sel à Trébizonde.

Françoise MICHEAU

IBN BAṬṬŪṬA A CONSTANTINOPLE LA GRANDE

Pour l'Islam, l'empire byzantin est l'ennemi, l'étranger, le voisin, avec qui l'on se bat, parlemente ou commerce. Constantinople, toujours impliquée dans les expéditions déçues, les relations commerciales, les échanges d'ambassades, les mésaventures des prisonniers, fournit à la littérature arabe les thèmes sans cesse repris d'une splendeur connue autant que rêvée. André Miquel a discerné, dans les ouvrages de géographie élaborés entre le VIII[e] et le XI[e] siècle, les regards multiples portés par l'Islam sur cette Byzance qui le fascine (1). Un peu plus d'un siècle avant que ne s'achève, par la conquête de Constantinople, l'histoire conjointe de l'Islam et de Byzance, une nouvelle vision de la capitale chrétienne nous est laissée par cet infatigable voyageur que fut Ibn Baṭṭūṭa (2). Parti de Tanger en 1325 pour faire le pèlerinage à la Mecque, il prit goût à l'errance, et parcourut en quelque 25 ans plus de 125 000 kilomètres d'un bovt à l'autre du monde. Ce « globe-trotter », qui se veut d'abord témoin de l'unité et de l'extension de l'Islam, n'hésite point à élargir ses horizons et à se risquer hors des pays musulmans. Si cet homme, pourtant curieux et obstiné à voyager, n'avait pas osé aller seul, à partir de Bursa ou d'Izmir, jusqu'à Constantinople, ville ennemie des Ottomans, il saisit, lors de son séjour chez les Mongols de la Horde d'Or, l'occasion qui se présente à lui d'une excursion à Byzance.

1. André MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI[e] siècle,* t. II, Paris-La Haye, Mouton, 1975, p. 381-481.

2. Revenu dans la capitale du souverain mérinide, Ibn Baṭṭūṭa dicte ses souvenirs de voyages à Ibn Ǧuzayy, un lettré de la cour. Il est difficile de prendre une exacte mesure des remaniements et emprunts dus à cet écrivain dans la rédaction finale. Les *Voyages* d'Ibn Baṭṭūṭa ont fait l'objet d'une édition (assez sûre, d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris) et d'une traduction (souvent discutable) par C. DEFREMERY et B. R. SANGUINETTI, 4 volumes, Paris 1853-59 (pour le passage sur Constantinople : t. II, p. 412-444). La traduction seule a été rééditée, avec une introduction et des notes (souvent empruntées à GIBB), par St. YERASIMOS, 3 vol., Paris, Maspéro/La Découverte, 1982 (pour le passage sur Constantinople : t. II, p. 236-255). Voir aussi la traduction annotée de H.A.R. GIBB, 3 volumes, Cambridge 1962 (pour le passage sur Constantinople : t. II, p. 498-514). Sur Ibn Baṭṭūṭa, voir l'article de l'*Encyclopédie de l'Islam,* nouvelle édition, t. III, p. 758-9 (A. MIQUEL) et la bibliographie indiquée.

Le récit, long de plus de trente pages, est vivant et pittoresque, mais entaché de contradictions et d'obscurités telles que son authenticité a souvent été mise en doute (3). Ibn Baṭṭūṭa s'est-il vraiment rendu dans la capitale de l'empire byzantin ? Ou n'a-t-il pas cru devoir insérer une étape attendue de ses lecteurs ? Éclairer, sinon résoudre, les problèmes d'onomastique impériale, de chronologie et d'itinéraire que pose ce passage nous permettra d'avancer avec Ibn Baṭṭūṭa vers Constantinople la Grande, et même d'y pénétrer avec lui.

Lorsqu'Ibn Baṭṭūṭa est à la cour des Mongols de la Horde d'Or, Uzbeg, souverain puissant, converti à l'Islam, règne depuis 1312 ; il a quatre épouses, ou ḫātūns, qu'Ibn Baṭṭūṭa nous décrit complaisamment. La troisième *se nomme Bayalūn, et c'est la fille du roi de Constantinople la Grande, le sultan Tacfūr (...). Elle demanda au souverain la permission de visiter son père, afin de faire ses couches près de lui, et de revenir ensuite. Il lui accorda cette permission. Je le priai de m'autoriser à partir en sa compagnie, afin de voir Constantinople la Grande.* Quelle est cette princesse mystérieuse, venue de la capitale byzantine en ces lointaines contrées du Nord (4) ? A Constantinople Andronic III Paléologue a trois filles, mais aucune ne peut être l'épouse d'Uzbeg (5). Nicéphore Gregoras rapporte que le souverain eut une fille naturelle qui épousa en 1335 l'Empereur de Trébizonde ; en un premier passage il la prénomme Eudocie, en un second passage Irène, ce qui laisse à penser qu'Andronic avait eu plusieurs filles naturelles qu'il utilisait sur l'échiquier politique. Donner en mariage une princesse au souverain musulman de la Horde d'Or était de bonne diplomatie (6). En 1324 les Mongols firent une incursion sur la rive occidentale de la mer Noire jusqu'en Thrace et on peut penser qu'une fois le danger écarté Byzance assura sa tranquillité par un mariage princier.

3. Voir notamment les remarques de St. YERASIMOS (*op. cit.*, t. II, p. 43-45) et les interrogations de P. LEMERLE, *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur « La Geste d'Umur Pacha »*, Paris 1957, p. 133. Aucune étude particulière n'a été consacrée à la relation du voyage d'Ibn Baṭṭūṭa vers Constantinople, hormis un petit article de M. IZEDDIN, « Ibn Battouta et la topographie byzantine », *Actes du VIe Congrès international d'Études Byzantines*, Paris 1948, t. II, p. 191-196. Le très récent ouvrage de Ross E. Dunn, *The adventures of Ibn Baṭṭūṭa, a muslim traveler of the 14th century*, London & Sydney, Croom Helm, 1986, est une agréable présentation des *Voyages*, mais qui n'apporte pas de lumière nouvelle sur les problèmes posés par ce passage.

4. Les noms propres ne livrent aucune indication. Tacfūr est un titre, sans doute dérivé de l'arménien Tagavor, donné dans la littérature arabe aux Empereurs de Byzance. Bayalūn est un nom générique porté par les princesses mongoles. Voir B. SPULER, *Die Goldene Horde. Die Mongolen in Russland 1223-1502*, Leipzig 1943, p. 85 et P. PELLIOT, *Notes sur l'histoire de la Horde d'Or*, Paris, 1949, p. 83-4.

5. Voir A. Th. PAPADOPOULOS, *Versuch einer Genealogie des Palaiologen*, 1259-1453, Amsterdam 1962, p. 43 et 50-1.

6. Déjà Marie Paléologue, fille naturelle d'Andronic II, avait été mariée en 1292 au prince tartare Toktaj pour juguler toute menace de ce côté. Mais il est impensable que cette même princesse, remariée à Uzbeg, fût celle d'Ibn Baṭṭūṭa, comme le suggère IZZEDIN, *op. cit.*

Une lettre de Grégoire Akindynos, datée de 1341, vient conforter cette explication ; il avertit son ami le moine David Dishypatos du risque d'une nouvelle invasion mongole en se référant à *des lettres envoyées par celle qui est à la fois fille de l'Empereur et épouse du Scythe* (7). Sans pour autant nous apparaître avec un nom et un visage, la princesse byzantine qu'Ibn Baṭṭūṭa accompagna jusqu'à Contantinople acquiert ainsi une certaine réalité historique.

A quelle date situer le départ pour Constantinople ? Les points de repère que donne çà et là Ibn Baṭṭūṭa devraient permettre de bâtir la chronologie de ses périples. Mais la chose est moins simple qu'il n'y paraît, et le récit contient parfois des imprécisions et des incohérences qui entraînent des problèmes chronologiques insolubles. Tel est le cas pour la partie consacrée à l'Asie Mineure et à la Russie méridionale. Ibn Baṭṭūṭa la situe entre son départ de La Mecque, en ḏu'l-ḥiǧǧa 732 / Septembre 1332, et son arrivée en Inde le 1er Muḥarram 734 / 12 septembre 1333. Or, la longueur des étapes parcourues et la succession des fêtes religieuses célébrées rendent impossible la durée d'une seule année pour un tel voyage. A peu près simultanément deux savants ont publié une étude sur ce point : Hrbek (8) qui veut s'en tenir aux indications du texte est conduit à placer le voyage vers Constantinople pendant l'été 1334 et à rejeter la date d'entrée en Inde ; Gibb (9) qui propose une modification assez profonde de la chronologie habituelle. En supposant qu'Ibn Baṭṭūṭa n'a pas fait de long séjour à La Mecque pendant les années précédentes et n'a donc pas assisté au pèlerinage de 732/1332, Gibb suggère une datation qui a le mérite de rendre leur cohérence aux données du texte : traversée de l'Asie Mineure pendant l'été et l'automne 1331, attente d'un bateau à Sinope durant l'hiver 1331-32, séjour chez les Mongols de la Horde d'Or au printemps 1332, voyage vers Constantinople pendant l'été et l'automne 1332, retour à la cour mongole en janvier 1333, traversée du Turkestan et de l'Afghanistan durant la belle saison 1334. Dans un tel cadre, l'excursion vers l'empire byzantin devient obligatoire : sinon, qu'aurait fait Ibn Baṭṭūṭa pendant tout l'été 1332 ? Néanmoins, même avancées ainsi de deux années, les dates du séjour à Constantinople n'ont pu permettre à notre voyageur de rencontrer, comme il le relate, Andronic

7. Du moins si l'on suit LAURENT qui, reprenant l'hypothèse de LOENERTZ, voit dans les Scythes les Mongols de la Horde d'Or : R. J. LOENERTZ, « Dix-huit lettres de Grégoire Acindyne, analysées et datées », *Orientalia Christiana Periodica* 23 (57), p. 114-144 et V. LAURENT, « L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'empire byzantin (printemps-été 1341) » ; *R.E.B.* 18 (1960), p. 144-162.

8. I. HRBEK, « The chronology of Ibn Baṭṭūṭa's Travels », *Archiv Orientalni* 30 (1962), p. 409-486. L'étude précise de l'itinéraire et de la chronologie du voyage vers Constantinople annoncée, p. 473 note 94, n'a pas paru, sauf erreur de ma part.

9. H.A.R. GIBB, « Notes sur les voyages d'Ibn Baṭṭūṭa en Asie Mineure et en Russie », *Études d'orientalisme dédiées à la mémoire de Lévi-Provençal*, Paris 1962, p. 125-133.

II, le grand-père de l'Empereur régnant, qui s'était retiré au monastère et était décédé le 12 février 1332 (10).

La caravane qui s'ébranle d'Astrakhan, sur la basse Volga, est imposante, composée des troupes de l'émir, cinq mille soldats, et de l'escorte de la princesse, cinq cents cavaliers, deux cents servantes, quatre cents chariots, deux mille chevaux, trois cents bœufs, deux cents chameaux. Un tel convoi, même si l'on peut douter de l'exactitude de ces chiffres, devait progresser lentement, d'environ 35 kilomètres par jour. La durée du trajet, d'après les indications précises que livre le récit d'Ibn Baṭṭūṭa fut de soixante jours de marche (11). On obtient ainsi quelque deux mille kilomètres, ce qui correspond bien à la distance d'Astrakhan à Constantinople, par un itinéraire longeant la côte septentrionale de la mer Noire, traversant les pays danubiens et rejoignant la mer de Marmara à travers la Bulgarie et la Thrace (12).

Mais il est malaisé de suivre le détail de l'itinéraire. Notre voyageur chemine en pays grec, quelque peu perdu au milieu d'une caravane nombreuse, recueillant des noms et des informations sous une forme plus ou moins déformée. Comment dans de telles conditions s'étonner des incertitudes et des confusions de l'itinéraire écrit ? Celles-ci ne doivent pas, pour autant, être exagérées ; une étude du texte à la lumière des travaux de géographie historique (13) permet de préciser quelques étapes importantes et de lever une lourde hypothèque pesant sur l'authenticité de ce voyage.

Après avoir traversé un désert, sans nul doute les grandes steppes qui s'étendent au nord de la Crimée, entre Don et Dnepr (14), Ibn Baṭṭūṭa dit arriver à la forteresse de Mahtūlī, *la première province des Rūms.* On a toujours compris que cette place, qui n'est pas identifiée, était située à

10. Cette rencontre présente d'autres incohérences : Ibn Baṭṭūṭa dit qu'il s'agit du père, au lieu du grand-père, de l'Empereur régnant et l'appelle Ǧurǧīs, c'est-à-dire Georges, alors qu'il prit en religion le nom d'Antonios. Ces invraisemblances restent inexpliquées. Faut-il penser, comme St. YERASIMOS (*op. cit.*, t. II, p. 45), qu'un interprète futé a cherché à répondre au désir d'Ibn Baṭṭūṭa de rencontrer de grands personnages ?

11. Voici le détail de ces indications : 19 jours de marche depuis le jour où la caravane a quitté le sultan (c'est-à-dire le lendemain du départ) jusqu'à l'entrée du désert en passant par Ukak, Sūdāq et Bābā Salṭūq, *la dernière ville du pays des Turcs ;* 18 jours pour la traversée du désert jusqu'à l'arrivée à la forteresse de Mahtūlī, *la première province des Rums ;* 22 jours depuis cette forteresse jusqu'à Constantinople dont 16 jours jusqu'au *ḫalīǧ* et 6 de ce *ḫalīǧ* à Constantinople.

12. Un passage de Mas'ūdī (traduction PELLAT § 456), repris par plusieurs géographes arabes, apporte une caution au récit d'Ibn Baṭṭūṭa puisqu'il précise qu'il y a du pays des Bulgars (de la moyenne Volga) à Constantinople *pas moins de deux mois de marche à travers des terres cultivées et des déserts.*

13. J'ai eu le plaisir de présenter ce passage des *Voyages* d'Ibn Baṭṭūṭa lors de deux séances du séminaire que dirige Hélène AHRWEILER. Des byzantinistes, spécialistes de géographie historique, Jean-Claude CHEYNET, Élisabeth MALAMUT, Annie PRALONG, ont bien voulu s'intéresser aux problèmes posés par ce texte et nous en avons discuté à plusieurs reprises. Je les remercie très vivement pour leur aide.

la frontière de l'empire byzantin, par exemple à Diambolis, l'actuelle Yambol en Bulgarie, d'autant que les traducteurs avaient rendu *'amālat al-Rūm* par « l'empire grec ». Mais la situation au sortir d'un désert et la distance de 22 jours restant à parcourir de Mahtūlī à Constantinople ne permettent guère cette identification. Chez Ibn Baṭṭūṭa le terme *Rūms* ne s'applique pas seulement aux Byzantins, mais plus largement aux chrétiens (15) ; cette forteresse devait marquer l'entrée dans *le pays des infidèles,* selon l'expression utilisée quelques lignes plus loin. La Moldavie et la Valachie, entre Danube et Dniestr, sont alors des régions christianisées qui secouent la tutelle de la Hongrie. Des comptoirs génois se développent sur la côte occidentale de la mer Noire et Byzance mène à cette époque une politique active dans les bouches du Danube (16). Mahtūlī semble donc à chercher dans les régions danubiennes (17), quand la caravane passe de la mouvance mongole à la mouvance byzantine : *Or les Rūms avaient appris l'arrivée de la ḫātūn dans son pays. Kafālī Niqūlah le Rūm vint à elle dans cette forteresse, avec une grande armée et d'importantes provisions... L'émir Baydara s'en retourna avec son armée et seuls ses gens voyagèrent avec la ḫātūm. Elle délaissa les rites de l'Islam* (18) *en cette forteresse et l'appel à la prière fut aboli. On apportait à la hātūn, entre autres provisions, du vin dont elle buvait, et des porcs, dont elle mangeait, à ce que m'a dit un de ses proches. Il ne resta personne auprès d'elle qui fit la prière, sauf un*

14. Je laisse de côté les problèmes que pose l'itinéraire en Russie méridionale, en particulier le passage par Sūdāq en Crimée qui apparaît comme un détour inexpliqué.

15. Par exemple, il mentionne à Sūdāq la rivalité entre Turcs et Rūms, entendu ici comme les Vénitiens.

16. La topographie historique des régions danubiennes n'a pas fait l'objet d'un travail définitif. Voir G. BRATIANU, *Recherches sur Vicinia et Cetatea Alba. Contributions à l'histoire de la domination byzantine et tartare et du commerce génois sur le littoral roumain de la Mer Noire,* Bucarest 1935 ; A. ÉLIAN, « Les rapports byzantino-roumains », *Byzantinoslavica* XIX (1958), p. 212-225 ; V. LAURENT, « La domination byzantine aux bouches du Danube à l'époque des premiers Paléologues », *Revue Historique du Sud-Est européen* XXII (1945), p. 183-198 ; M. BALARD, « Les Génois dans l'Ouest de la Mer Noire », *Actes du XIVᵉ Congrès international des Études Byzantines Bucarest 1971,* Bucarest 1975, p. 21-32.

17. La seule objection concerne Bābā Salṭūq, dont Ibn Baṭṭūṭa dit qu'elle est *la dernière ville du pays des Turcs avant le désert.* Or Sari Salṭūq est un derviche venu en Dobruja à la fin du XIIIᵉ siècle et dont le tombeau serait situé à Babadaghi au nord de la Dobruja. Voir l'article « Babadaghi » dans *Encyclopédie de l'islam,* nouvelle édition, t. II, p. 865-6 (B. LEWIS). Mais il ne peut s'agir de la ville traversée par Ibn Baṭṭūṭa ; or on sait aussi que ce saint vécut dans la steppe et il est possible que cette ville soit située en Russie méridionale, quelque part près du bas Dniepr, comme le suggèrent GIBB (*op. cit.,* t. II, p. 499 note 310) et HRBEK (*op. cit.,* p. 479). Voir discussion de ce point dans Maria HOLBAN, *Calatoristraini despre tarile romane,* Bucarest 1968, p. 9-11 (article en roumain qui m'a été communiqué par P. NASTUREL).

18. Littéralement *quitta sa mosquée.* Il faut comprendre que la princesse avait adopté les formes extérieures de l'Islam à la cour mongole mais gardé la foi chrétienne dont elle reprit les pratiques dès son entrée en territoire chrétien.

Turc qui faisait la prière avec nous. Les sentiments intimes se modifièrent du fait que nous étions entrés dans le pays des infidèles. La frontière est ainsi marquée par le changement de souveraineté et par le changement de rite.

La progression à travers les territoires chrétiens conduit en deux semaines (19) à la forteresse de Maslama *située au pied d'une montagne sur un large fleuve appelé Aṣṭafīlī* et, dès le surlendemain, au rivage ce qu'Ibn Baṭṭūṭa appelle le *halīǧ* et que Defrémery et Sanguinetti ont traduit par « canal ». Dans la mesure où le récit décrit la traversée successive de trois *ḫalīǧ* et un ensemble pierreux et sablonneux d'une largeur de douze milles, tous les commentateurs ont identifié ces « canaux » avec les bouches du Danube. Une autre hypothèse doit être avancée. Le terme *ḫalīǧ*, qui signifie golfe, fleuve, rive, canal, est la transcription courante chez les géographes arabes du grec Κόλπος pour désigner la mer de Marmara (20). La distance parcourue depuis Mahtūlī, la proximité de Constantinople, puisque la caravane fut accueillie par un important cortège byzantin dans la ville située sur le troisième de ces golfes, la description de villes riantes, avec vergers, jardins et pour l'une d'elles un palais impérial, l'arrivée peu après dans la capitale byzantine, autant de points qui permettent de suggérer que le *ḫalīǧ* ne peut être le Danube, mais bien la mer de Marmara dont la caravane a franchi plusieurs baies successives (21). Cette hypothèse trouve confirmation dans l'identification d'Aṣṭafīlī ; ce terme est en effet la transcription du grec 'Ασταφύλη la Phylè (c'est-à-dire la tribu) des Astai ; la forteresse de Maslama traversée deux jours avant d'arriver au *ḫalīǧ* serait Bizyé, la capitale des Astai, située au pied d'une montagne, sur une grande rivière qui portait encore le nom des Astai (22). L'ensemble de l'itinéraire parcouru par Ibn Baṭṭūṭa retrouve alors une réelle cohérence.

Quoi qu'il en soit de la route parcourue et des embûches rencontrées, nous voici aux portes de Constantinople la Grande. Deux délégations successives, sorties de la capitale, sont venues en grande pompe au devant de la princesse et le cortège fait une entrée triomphale, vers l'heure de

19. Car Ibn Baṭṭūṭa indique 16 jours depuis Mahtūlī et situe cette forteresse à 2 jours de marche avant le *halīǧ*.

20. Voir A. MIQUEL, *op. cit.*, t. II, p. 412-413.

21. On pourra s'étonner des notations de notre voyageur sur le flux et le reflux. Mais Mas'ūdī (traduction PELLAT § 739) décrivait le flux et le reflux sensibles dans la mer de Marmara et A. MIQUEL a expliqué comment des hommes habitués à la Méditerranée étaient surpris par ces eaux étranges (*op. cit.*, p. 413).

22. Je dois cette judicieuse identification à Élisabeth MALAMUT. Voir STRABON, ed. JONES, t. 3, p. 369. On peut aussi lire dans le mot arabe la transcription du grec Astapolis, la cité des Astai. La référence à Maslama, le célèbre fils du Calife 'Abd al-Malik, qui commandait l'expédition contre Constantinople en 716-7, n'est pas pour nous étonner dans la mesure où cette expédition a laissé de nombreuses traces dans la légende. Voir M.CANARD, « Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende », *Journal Asiatique* 1926, p. 61-121 ; rééd. dans *Byzance et les Musulmans,* 1973.

midi. Cependant, Ibn Baṭṭūṭa n'est ni émerveillé ni ébloui, mais fort inquiet : *Je ne quittai pas les bagages de la princesse et de ses compagnons par crainte pour ma vie.* Image naïve et prise sur le vif de l'étranger affolé et perdu au milieu de la foule. Le désarroi d'Ibn Baṭṭūṭa augmente lorsqu'il entend les cloches sonner à toute volée (23) et lorsqu'il se voit refoulé aux portes du palais impérial parce que désigné par les gardes comme « sarrasin ». Une intervention de la princesse lui permet de s'installer avec ses compagnons dans une maison où il reste, en quelque sorte terré, pendant trois jours. Admis à l'audience de l'Empereur le quatrième jour, Ibn Baṭṭūṭa dit encore ses craintes devant les fouilles qu'il doit subir et le comportement des gardes. Il est un peu rassuré par les propos de l'interprète, un juif originaire de Syrie, et par l'attitude de l'Empereur qui, rapporte-t-il, *me fit signe de m'asseoir un instant afin que ma frayeur s'apaisât.* Ayant recouvré son calme, Ibn Baṭṭūṭa sait se faire valoir auprès d'Andronic III en lui décrivant les lieux saints et les grandes villes de l'Orient qu'il a visités. Charmé par ses réponses, le souverain lui accorde une robe d'honneur, un cheval sellé, et, à sa demande, un guide pour visiter la ville. Ibn Baṭṭūṭa a retrouvé son aplomb, sa curiosité l'a emporté sur l'inquiétude des premiers jours.

Dans le texte des *Voyages* c'est ici que s'insère une courte description de Constantinople qu'un fleuve divise en deux parties, tout comme Salé et Rabat au Maroc : Iṣṭanbūl, la ville impériale avec le palais, les marchés, les murailles, et, de l'autre côté de la Corne d'Or, Galata, occupée par des chrétiens francs, Génois et Vénitiens notamment, qui s'adonnent au commerce. Ce passage, très souvent cité, n'est pas sans intérêt : la présence des marchands latins, l'activité du port, la prospérité du comptoir de Péra y sont justement relevées (24). Mais, rédigé sur un mode impersonnel (25), il rompt avec le récit alerte d'Ibn Baṭṭūṭa. Vraisemblablement, nous avons là un emprunt fait par le rédacteur du texte des *Voyages,* Ibn Ǧuzayy, à un auteur antérieur, selon un procédé qui lui est familier ; on y trouve d'ailleurs quelques thèmes habituels chez les géographes arabes : une ville en deux parties, le nom d'Iṣṭanbūl, la montagne qui s'avance dans la mer sur 9 milles, la muraille inexpugnable.

Les souvenirs d'Ibn Baṭṭūṭa reprennent avec la description, curieuse et personnelle, de l'église Sainte-Sophie. Notre musulman reconnaît n'en avoir vu que l'extérieur, car les portiers refusent l'entrée à quiconque ne s'est pas prosterné devant la croix. Aussi vive que soit sa curiosité, Ibn

23. Ibn Baṭṭūṭa avait entendu pour la première fois les cloches alors qu'il débarquait dans le comptoir génois de Caffa. Il avait été effrayé par ce bruit nouveau et avait alors ordonné à ses compagnons de lire le Coran et de faire l'appel à la prière.

24. Voir M. BALARD, *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle),* Paris-Rome 1978 (Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, 235), en particulier p. 114, 194 et 462 (et note 20 : discussion du passage sur le choix du komes-podestat).

25. hormis la phrase : *J'y ai vu environ cent navires.*

Baṭṭūṭa ne peut se résoudre à ce geste renégat et il se contente d'une visite des jardins et constructions proches, en particulier la muraille percée de treize portes qui entoure Sainte-Sophie (26) et un espace réservé (*ḥaram*) attenant à l'église. Cette cour (27), pavée de marbre, traversée par un canal, agrémentée d'arbres et d'une sorte de pergola sur laquelle poussent jasmins et vignes, pourrait être l'atrium, aujourd'hui disparu, mais la description ne correspond pas précisément à ce que archéologues et historiens de l'art nous apprennent des lieux jouxtant Sainte-Sophie (28). A l'extérieur de cette cour, un grand dôme de bois abrite les bancs où prennent place les gardiens, et à droite de ce dôme on voit des constructions en bois où s'assoient juges et fonctionnaires de l'administration. Si Gibb a pensé qu'il s'agissait des bâtiments du patriarcat (29), Izeddin, en un suggestif petit article (30), a cru y reconnaître la Basilique, grande cour entourée de portiques où, selon l'expression de Procope, les hommes de loi préparent les procès. La description de Sainte-Sophie par Ibn Baṭṭūṭa reste, malgré ces efforts d'identification, bien incertaine sur le plan topographique et dérive vers des propos fantaisistes sur les milliers de desservants et la visite annuelle du pape que lui a tenus un guide prêt à se jouer de sa curiosité et de sa crédulité.

Ibn Baṭṭūṭa semble avoir été particulièrement attiré par les monastères auxquels il consacre ensuite de longs paragraphes. Aucun nom propre n'est donné dans le texte et l'on se perd en conjectures pour les identifier. Retenons plutôt ce qui l'a frappé : le nombre et la magnificence des monastères, la beauté des moniales, encore, précise-t-il en homme sensuel, que leurs visages fussent altérés par les austérités, la voix angélique des jeunes garçons lisant l'Évangile. A suivre Ibn Baṭṭūṭa, la ville est en grande majorité peuplée de prêtres, de moines, de religieuses. Partout où il passe, ce musulman observe volontiers les manifestations de la dévotion ; mais il est vrai aussi que Constantinople a connu une multiplication de fondations pieuses, églises, couvents, grands ensembles monastiques et que notre texte y fait écho.

26. Cela peut correspondre aux murs de l'Augusteon qui était en effet moins une place qu'une cour fermée. Voir R. GUILLAND, « L'Augustéon », *Études de topographie de Constantinople byzantine,* Berlin-Amsterdam 1969, t. II, p. 40-54.

27. Ibn Battuta dit que cet espace ressemble à un *mašwar* qui, d'après DOZY, *Supplément aux dictionnaires arabes,* t. I, p. 800, est un terme maghrébin pour désigner un grand carré, entouré de murs, ordinairement découvert et orné, dans lequel les souverains donnent des audiences publiques. La traduction par *salle d'audience* de DEFREMERY et SANGUINETTI donne l'idée inexacte d'un lieu couvert.

28. R. JANIN, *Constantinople byzantine, développement urbain et répertoire topographique,* 2e édition, Paris 1964, W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexicon zur Topographie Istanbuls, Byzantion-Konstantinopolis-Istanbul bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts,* Tübingen 1977.

29. GIBB (*op. cit.* t. II, p. 509 note 336).

30. IZEDDIN, *op. cit.*

Le récit du voyage d'Ibn Baṭṭūṭa à Constantinople s'achève par l'évocation des rencontres qu'il a eu l'occasion d'y faire : un vénérable abbé qu'on lui dit être le roi Ǧurǧīs (31) et le *Qaḍī,* entendons le juge, avec lequel il a devisé près de Sainte-Sophie. Dans les deux cas le scénario est le même : Ibn Baṭṭūṭa est impressionné par un vieillard à la belle figure d'ascète, vêtu avec austérité, et il se laisse volontiers interroger sur les lieux saints, occasion de mettre à profit et d'augmenter son capital de connaissances. Mais très vite la conversation tourne court : l'abbé entre seul à Sainte-Sophie, le juge est entraîné dans la foule, et Ibn Baṭṭūṭa termine chaque fois sa relation par cette phrase laconique : *Je le quittai et ne le revis plus.*

La description de Constantinople est en effet révélatrice de la coupure entre deux mondes que créent les différences de langue et de religion. Ibn Baṭṭūṭa, voyageur arabe, parcourt un pays où l'on parle le grec, qu'il ignore, ce qui entraîne quelques déconvenues pour les érudits qui tentent de retrouver, derrière un mauvais habillage, des termes estropiés. Tel n'est pas toujours le cas et, à Constantinople, Ibn Baṭṭūṭa a été servi par son guide et interprète. Ainsi il transcrit parfaitement le nom de la Grande Église : *elle s'appelle chez eux Ayā Sūfiyā* et, en quelque sorte, il épelle : *A, puis yā et alif, puis s vocalisé avec u, puis u attaché, f vocalisé avec i, puis yā comme le premier et alif,* énumération très exacte selon un procédé courant chez les auteurs arabes, lorsqu'ils rapportent un mot étranger dans leur écriture qui ne note pas la vocalisation. A la porte du palais impérial, Ibn Baṭṭūṭa et ses compagnons se voient refouler parce que désignés par un terme transcrit très exactement *Sarākinū* et l'auteur, qui ignore l'origine de ce mot, précise néanmoins qu'il signifie *Musulmans.*Transcrire, traduire : le processus est encore plus intéressant à propos des monastères. Ibn Baṭṭūṭa en effet explique : le mot *al-mānistār* (transcription exacte du grec μοναστηριον s'écrit et se prononce comme *al-māristān* (terme arabe courant pour désigner l'hôpital), *à ceci près,* poursuit-il, *que le n vient en premier et que le r se place en dernier.* Inutile cette fois d'épeler puisqu'un mot inconnu est rapproché d'un mot connu (32). La définition relève du même processus : ramener l'inconnu au connu par le jeu de la comparaison et de l'assimilation. *Chez eux,* explique en effet notre auteur, *le monastère ressemble à la zaouïa chez les musulmans ;* cette comparaison doit suffire à suggérer que le monastère est un lieu où se rassemblent des hommes qui ont choisi la voie de la dévotion et de l'ascèse (33).

Cet attrait, très réel, chez Ibn Baṭṭūṭa pour les formes diverses de piété

31. Nous avons dit plus haut qu'il ne pouvait s'agir d'Andronic II.

32. Dans l'un des manuscrits de Paris, le mot māristān est tellement familier au copiste, à côté du mot étranger, mānistār, qu'à plusieurs reprises il écrit le premier pour le second !

33. Là s'arrêterait pourtant le parallèle ; en effet, dans une zaouïa, il n'y a ni règle, ni vœux, ni obligation de célibat, ni astreinte à une résidence définitive.

s'accompagne toujours d'une grande réticence à l'égard de tout ce qui est extérieur à l'Islam (34). Un passage antérieur à notre récit apporte un juste éclairage sur les dispositions d'Ibn Baṭṭūṭa : alors qu'il se trouve en Crimée, il entend parler d'un moine chrétien, vivant dans la plus grande ascèse et capable de jeûner quarante jours de suite ; bien que sa curiosité fût piquée au vif, Ibn Baṭṭūṭa refusa de rendre visite à ce personnage ; mais, poursuit-il, *je regrettai par la suite de ne pas l'avoir vu et de ne pas avoir su la vérité à son sujet.* Curiosité, refus, on retrouve ce double mouvement tout au long du récit du séjour d'Ibn Baṭṭūṭa à Constantinople ce qui, plus que les discussions sur la vraisemblance historique de tel détail, en atteste l'authenticité.

Si Ibn Baṭṭūṭa se sait et se sent étranger par la religion, il est à son tour perçu comme tel, et cela dès le jour de son arrivée lorsqu'il est refoulé du palais. Tous les hauts personnages qu'il rencontre, Empereur, abbé, juge, interrogent Ibn Baṭṭūṭa sur les lieux saints de Palestine. Eux aussi, par le même jeu mental, cherchent non à connaître l'étrange et l'étranger, mais à retrouver des traces de leur propre univers. Le vénérable abbé, qu'il fût Empereur ou non importe peu, prit la main d'Ibn Baṭṭūṭa et s'adressa à l'interprète en ces termes : *Dis à ce Sarrasin que je serre la main qui est entrée à Jérusalem et (vénère) le pied qui est entré au Dôme du rocher, dans l'église du Saint-Sépulcre et à Bethléem.* Et Ibn Baṭṭūṭa de commenter : *Je fus étonné de la considération dont ils font preuve à l'égard de ceux qui sont entrés dans ces lieux et qui appartiennent à une autre religion que la leur.*

Chacun cherche davantage à se retrouver dans l'autre qu'à le connaître : les deux parties de la ville comparées à des sites du pays natal, les monastères qui sont comme des zaouïas, l'atrium de Sainte-Sophie qui rappelle la cour d'une grande mosquée ou la salle d'audience d'un souverain du Maghreb, les beaux visages des moines, marqués par les pratiques d'ascétisme, qui font penser à ceux des soufis, la lecture de l'Évangile qui évoque la psalmodie du Coran. Mais la compréhension et l'intérêt s'arrêtent là où commence l'altérité. Le voyageur musulman n'est pas entré dans Sainte-Sophie parce qu'on exigeait de lui un geste *qui fait partie des choses pour lesquelles les anciens ont établi une loi (sunna) à laquelle on ne peut pas contrevenir.* Dans ce pays chrétien, Ibn Baṭṭūṭa est plus inquiet qu'émerveillé : la langue grecque, le son des cloches, le porc, le vin, les monastères, la croix, autant de signes qui marquent dans le paysage la distance religieuse et culturelle.

De la parure monumentale de la ville, Ibn Baṭṭūṭa a retenu Sainte-Sophie et les monastères ; des habitants, il a retenu les moines et les religieuses, le souverain, un vénérable abbé, un juge. Telle est la Constantinople d'Ibn

34. Voir J. SUBLET, « Les frontières chez Ibn Batuta », *Actes du 8e Congrès de l'Union Européenne des Arabisants et Islamisants* (1976), p. 305-308.

Baṭṭūṭa : capitale chrétienne résumée, ici comme ailleurs, dans les éléments qui l'intéressent et le valorisent : les lieux et les hommes du pouvoir et de la religion qu'il a approchés. C'est mal connaître notre voyageur que de se demander pourquoi il ne dit rien du Palais, de l'Hippodrome, des colonnes du Forum, des marchés. Sa description de Constantinople est semblable à celle des autres villes : fragmentaire, mais ici déformée par le prisme des différences de langue et de religion. Dans cette perspective, le voyage d'Ibn Baṭṭūṭa à Constantinople, s'il nous apprend peu sur la capitale des Paléologues, nous montre plutôt comment sa réalité est perçue par un musulman du XIV[e] siècle : non plus le mirage de la ville à conquérir (35), mais une image dans le miroir d'un sunnisme tranquille et assuré.

35. L. MASSIGNON, « Le mirage byzantin dans le miroir bagdadien d'il y a mille ans », *Mélanges H. Grégoire,* II, 1950, p. 429-448. Rééd. dans *Opera Minora,* t. I, 1969, p. 126-141.

Francesca LUZZATI LAGANÀ

SUR LES MERS GRECQUES : UN VOYAGEUR FLORENTIN DU XV[e] SIÈCLE, CRISTOFORO BUONDELMONTI

La célébrité de l'humaniste (1) Cristoforo Buondelmonti (vers 1385-après 1430) (2) est fondée essentiellement sur deux écrits dont l'attribution ne fait pas de doute, la *Descriptio Insulae Candiae* ou *Cretae* (1417-1422) et le *Liber Insularum* (avant 1420-1430). Le genre est celui d'un récit de voyage, « intermedio fra un portolano ed una corografia storico-descrittiva » (3), et les deux œuvres sont utiles à l'histoire de la Grèce

1. Buondelmonti peut être considéré humaniste tant pour l'érudition classique dont son œuvre est imprégnée que pour sa compétence épigraphique et archéologique – ceci bien entendu relativement à son époque – et pour sa recherche passionnée et fructueuse des manuscrits grecs (le plus célèbre fut le traité sur les hiéroglyphes de Horapollo, aujourd'hui Laur. 69.27) : cf. R. WEISS, *Un umanista antiquario : Cristoforo Buondelmonti* dans *Lettere Italiane,* XVI (1964), 2, pp. 105-106. Cela ne veut pas dire que ne subsistaient pas chez lui des aspects appartenant davantage au Moyen Age qu'à la Renaissance : la langue, par exemple, reste conforme à la grammaire médiévale, cf. CRISTOFORO BUONDELMONTI, *Descriptio Insule Crete et Liber Insularum, cap. XI : Creta. Ed. crit. par* M.-A. VAN SPITAEL, Hèrakléion Krètès 1981, pp. 57-60. On pourrait s'étonner que Buondelmonti, comme le fait remarquer WEISS, *Un umanista, cit.,* p. 112, fût encore assez médiéval pour appeler *ydola* les statues antiques. Toutefois, de ces statues qu'il nommait *ydola* le voyageur savait capter, sans préventions, la beauté intrinsèque, comme en Crète, à Saint Romelus, où il lui arriva de retrouver la tête de marbre d'une antique déesse – Vénus ou Diane – « quod super omnia pulcherrimum videtur » (VAN SPITAEL, *Descriptio, cit.,* p. 120). Il y a chez ce « clericus vagans » de la fin du Moyen Age une vision qui concilie le passé et le présent, la culture païenne et la culture chrétienne et, en même temps, une soif de savoir (tandis que ses compagnons se reposent, pendant les escales du voyage, il poursuit infatigable, l'exploration de ce qui l'entoure), un sens du beau enfin qui lui vient de la dimension culturelle grecque, classique surtout, mais aussi contemporaine saisie dans les différentes formes de la vie locale et dans la beauté de la nature. Ainsi la recherche des vestiges du passé peut s'accompagner de la jouissance du paysage. Et, du reste, la dédicace du *Liber* ne laisse pas de doute à ce sujet : il ne peut s'empêcher d'offrir au cardinal Giordano Orsini son itinéraire méditerranéen, justement à cause du remarquable sens esthétique qu'il reconnaît à cet illustre personnage.

2. Cf. R. WEISS *Buondelmonti Cristoforo* dans *Dizionario Biografico degli Italiani* XV, Roma 1972, pp. 198-200, avec de nombreuses indications bibliographiques. Pour d'autres notices biographiques plus récentes cf. VAN SPITAEL, *Descriptio, cit.,* pp. 33-39 et J. P. A. VAN DER VIN, *Travellers to Greece and Constantinople. Ancient Monuments and Old Traditions in Medieval Travellers' Tales,* Nederlands Hist.-Arch. Inst. Istanbul (XLIX),

du début du XVe siècle par les descriptions qu'elles offrent de la Crète et des autres îles de la mer Ionienne et de l'Égée, de l'Athos et de Constantinople, c'est-à-dire d'une partie de la Romanie restée aux mains des chrétiens, tout comme d'autres territoires disséminés sur le continent, mais menacée et harcelée par l'avancée turque.

Les diverses rédactions de ces deux œuvres (4) témoignent de l'insatisfaction de l'auteur ainsi que de diverses exigences de mise à jour et d'utilisation.

Certes, la critique a retenu les itinéraires de Buondelmonti, mais dans une mesure qui n'est pas proportionnelle à l'importance et au succès qu'ils obtinrent auprès de ses contemporains ; ils marquèrent le début d'un filon cartographique et historico-géographique consacré aux îles. J. P. Van Der Vin remarque que Buondelmonti est ignoré de G. H. T. Kimble dans son *Geography in the Middle Ages* (1938), et à peine mentionné par L. Bagrow dans sa *Geschichte der Kartographie* (1951) (5).

La sous-utilisation de cette source est le fait d'un *status* éditorial bien connu. Il existe une édition de la rédaction courte du *Liber,* publiée en 1824 par G. R. L. De Sinner d'après des manuscrits parisiens (6) et une

2. (suite) Leiden 1980, I, pp. 133-140 et *passim.* D'après l'analyse de Van der Vin, la bibliographie antérieure et, pour la Crète, le commentaire de M.-A. Van Spitael, on peut se faire une idée de l'importance de Buondelmonti comme précurseur, et de sa contribution à la connaissance des ruines antiques, des monuments et des traditions existant en Grèce à l'époque de son voyage. L'écrivain nous a laissé une description de Constantinople, où il se trouvait certainement en 1422 (cf. le premier colophon du ms. Chig. lat. F. IV, 74 de la Bibliothèque Vaticane). Il s'agit là d'un témoignage d'autant plus précieux que les comptes rendus de voyage négligent d'habitude la capitale byzantine, et, de toute façon, ne s'occupent pas des trésors d'art, mais tendent à privilégier les reliques miraculeuses, trésors de la foi chrétienne, qu'abritait Constantinople. Les voyageurs russes, eux, s'intéressent en général à celle qui est pour eux la ville sainte, foyer de leur foi orthodoxe, toutefois certains d'entre eux accordent aux monuments un intérêt qui peut dépasser les seules considérations religieuses. Cf. VAN DER VIN, *Travellers, cit.,* I, pp. 18-23 et la récente édition d'itinéraires russes du Bas Moyen Age avec traduction anglaise et étude critique de G. P. MAJESKA, *Russian travelers to Constantinople in the fourteenth and fifteenth centuries,* Dumbarton Oaks Res. Libr. and Coll., Washington 1984.

3. « intermédiaire entre un portulan et une chorographie historico-descriptive ». Cf. R. ALMAGIA', *Planisferi e carte nautiche e affini dal secolo XIV al XVII esistenti nella Biblioteca Vaticana* dans *Monumenta Cartographica Vaticana,* I, Città del Vaticano 1944, p. 116.

4. Cf. ALMAGIA', *Planisferi, cit.,* pp. 105 ss. ; WEISS, *Buondelmonti, cit.,* p. 199 ; VAN SPITAEL, *Descriptio, cit.,* pp. 79-93. A. LUTTRELL nous indique que H. L. Turner travaille à une révision des problèmes que pose l'œuvre de Buondelmonti : cf. *The Later History of the Maussolleion and its Utilization in the Hospitaller Castle at Bodrum* dans *The Maussoleion at Halikarnassos. Reports of the Danish Archaeological Expedition to Bodrum,* II (Jutland Archaeological Society Publications, XV, 2), Aartus 1986, p. 210, note 37 et p. 211, note 43.

5. VAN DER VIN, *Travellers, cit., II,* p. 386, note 28.

6. CHRIST. BONDELMONTII FLORENTINI, *Librum Insularum Archipelagi, e codicibus Parisinis regiis nunc primum totum ed...* G. R.L. DE SINNER, Lipsiae et Berolini 1824. Voir M.-C. GARAND, *La tradition manuscrite du Liber Archipelagi Insularum à la Bibliothèque Nationale de Paris* dans *Scriptorium,* XXIX (1975), pp. 69-76.

édition de 1897 de la version grecque de cette rédaction, éditée par E. Legrand, avec une traduction en français (7). Quant à la *Descriptio,* à l'exception de l'*editio princeps* de 1755 de F. Corner (8), on ne disposait jusqu'à présent que d'une édition de E. Legrand, comprenant deux rédactions : une rédaction longue basée sur le manuscrit Latin 42 de la Bibliothèque Laurentienne, pl. 29 *(Descriptio insule Candie)* et une courte, reproduite d'après Corner *(Descriptio Cretae) ;* Legrand les avait réunies à la version grecque publiée par lui (9). Aujourd'hui, une nouvelle édition vient d'être mise à la disposition des chercheurs, sous les auspices, entre autres, de P. Faure, commentée et traduite en français et dirigée par M.-A. Van Spitael, et sortie avec le concours du *Syllogos Politistikès Anaptyxeôs Hèrakléiou* (10).

M.-A. Van Spitael présente avant tout le texte de la *Descriptio,* s'appuyant, dit-elle, « sur les manuscrits qui offrent le texte le plus complet, le Chigianus lat.F.IV 74 de la Bibliothèque Vaticane et le manuscrit de Baden, en les complétant par les variantes les plus intéressantes des deux autres manuscrits », le Laur. 42, pl. 29 et le Vat. Ross. 703, qui proviennent d'une version « courte »(pp. 83 s.). Elle édite aussi la partie du texte du *Liber* concernant la Crète et donne de ce passage deux versions distinctes (p. 92) : une courte (p. 197-203) et une longue (p. 204-215). Sans aucun doute, M.-A. Van Spitael a dû affronter d'épineux problèmes, tant en ce qui concerne la tradition de la *Descriptio* que celle de l'« Isolario », et

7. *Description des îles de l'Archipel par* C. BUONDELMONTI. *Version grecque par un anonyme publiée d'après le manuscrit du Sérail...* par E. Legrand, 1[re] partie, Paris 1897 (à noter que la seconde partie avec le commentaire annoncé n'a jamais paru). L'édition de Legrand est utilisée dans la *Tabula Imperii Byzantini.* 1. *Hellas und Thessalia von* J. KODER und F. HILD; *Register* von P. SOUSTAL, Wien 1976 et 3. *Nikopolis und Kephallenia von* P. SOUSTAL *unter Mitwirkung von* I. KODER, Wien 1981. On doit mentionner aussi des éditions partielles d'extraits du *Liber,* comme celle de la description de Constantinople publiée par Du Cange. Le commentaire de Du Cange fut reproduit par DE SINNER, *Librum, cit.,* pp. 225-241. De nos jours on doit à G. Gerola l'édition de la section de la rédaction longue concernant Rhodes et le Dodécanèse (cf. *Le Tredici Sporadi nel Codice Classense di Cristoforo Buondelmonti* dans *Atti e Memoria della R. Deputazione di Storia Patria per le Provincie di Romagna,* 4 s., IV (1914), pp. 454-484) et à A. PERTUSI l'édition de la visite de Buondelmonti au Mont Athos, fondée sur la collation de *Ambros. lat. A 219 inf.* et *Ravenn. lat. 308,* toujours de la rédaction longue (cf. *Monasteri e monaci italiani all'Athos nell'alto Medioevo* dans *Millénaire du Mont Athos, 963-1963, Et. et Mélang.,* I, Chevetogne 1963, pp. 243-250).

8. C. BONDELMONTII... *Descriptio Cretae... Accedit alius ejusdem... de Cretae locis tractatus* dans *Creta sacra... Authore* F. CORNELIO (CORNER, CORNARO), t. I, Venetiis M.DCC.LV, pp. 1-76; 77-124.

9. LEGRAND, *Description, cit.,* pp. 101-137; 139-156 et voir aussi pp. XXXVI ss.

10. *cit.* note 1.

il n'est pas étonnant que beaucoup de points restent encore problématiques (11).

Le cas de l'« Isolario », qui remporta un succès bien plus grand que la *Descriptio,* comme en témoignent le nombre des manuscrits (plus de soixante) et aussi les traductions en langues vulgaires (italien, grec, français, anglais) est plus ardu. De plus, la critique a constaté que le texte d'origine a été surchargé d'interventions étrangères. Pour donner un exemple, A. Campana, au cours d'une étude des manuscrits de Buondelmonti, a découvert dans le ms. Urb. lat. 459 deux interpolations du frère Agostino da Cesena, qui recopia le *Liber* en 1465 dans la ville de Chio (12).

En somme, l'étendue de la tradition, les nombreuses rédactions, les modifications de toutes sortes susceptibles d'être apportées à une œuvre qui demande de continuelles mises à jour – et qui, par conséquent, reste, en un sens, ouverte – , les traductions, dont on ne peut pas ne pas tenir compte, soulèvent une quantité de questions d'ordre historique et philologique, expliquent les difficultés auxquelles se sont heurtés les chercheurs, et justifient le retard de la publication du *Liber.* Quant à la tradition cartographique, elle doit être considérée à part, bien que les cartes qui accompagnent dans les manuscrits les descriptions géographiques des différentes localités remontent certainement, en tant que projet, à

11. Du point de vue méthodologique, il aurait été souhaitable d'établir une comparaison, sur des questions spécifiques de tradition, avec les recherches précédentes, et en particulier avec ALMAGIA', *Planisferi, cit.,* qui est absent de la bibliographie de M.-A. Van Spitael. On relève aussi quelques incongruités, peut-être parce que l'éditrice a glissé sur certains éclaircissements qu'il aurait fallu développer. Par exemple, à propos des manuscrits parisiens, qui transmettent la version *longue* du chapitre du *Liber* sur la Crète (cf. *stemma* p. 92), comment peut-on déduire, en se basant seulement sur leurs indications, que les deux versions (pas seulement la longue, mais même la courte) « dateraient l'une de 1420, l'autre de 1422 » (p. 93) ? Ou encore, dans la description du ms. *Vaticano Chig. lat. F. IV 74* (= *C*), qui transmet aussi bien le *Liber :* que la *Descriptio* (cf. pp. 79 s.) il est signalé que le dernier chapitre de la *Descriptio* se termine par la phrase « Vale in Candia MCCCCXVII » (p. 80) ; mais pourquoi dans l'apparat critique (p. 196), l'éditrice attribue-t-elle cette indication à *R*, en précisant « om. *B C L* » ? Toujours à propos de ce manuscrit Chigiano, M. A. Van Spitael se limite à mentionner le texte des deux colophons (p. 80), dont le second est explicitement de la main du copiste Onofrio da Penne, mais le premier (« Scripsi hunc librum figuramque insule in urbe Constantinopoli die XVIII mensis ianuari » MCCCCXXII) peut être attribué à Buondelmonti lui même : cf. ALMAGIA', *Planisferi, cit.,* p. 106 ; A. CAMPANA, *Da codici del Buondelmonti* dans *Silloge bizantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati,* Roma 1957, p. 35. Certes, en dépit de quelques perplexités, il est indiscutablement méritoire de la part de M.-A. Van Spitael d'avoir entrepris l'édition d'un texte dont la publication est reconnue comme extrêmement difficile par tous ceux qui ont eu à affronter le problème Buondelmonti.

12. CAMPANA, *Da codici, cit.,* pp. 44-46.

Buondelmonti lui-même (13). En revanche, aucune trace autographe n'a été retrouvée, ni de la partie cartographique, ni du texte.

*
* *

Buondelmonti s'inscrit dans une tradition littéraire, celle des *guide-books*, qui, bien qu'ancienne, ne se laisse pas facilement mettre en schéma ni interpréter (14), en raison de la variété des itinéraires et de leurs motivations, comme de la diversité de niveau des auteurs, de la fréquence des plagiats – ce dernier trait du reste « was thought to add greatly to the quality of one's own work » (15) – enfin de l'inévitable composante subjective. Mais, tout compte fait, la portée de ce type de source en surpasse de beaucoup les limites.

Dans le cas de Buondelmonti, un de ses mérites principaux fut justement celui que sentit l'*editor princeps* de la *Descriptio* (16), le fait que l'expérience directe du voyageur fût au centre de l'exposé. Buondelmonti est en effet un voyageur exceptionnel, mû, autant que l'on en puisse juger, non par des considérations professionnelles ou pratiques, ni même par la pitié, bien qu'il fût prêtre, mais par cet *veri amor* qui frappa Cornaro, et que soutenait une vocation scientifique précise.

Antiquaire avant la lettre, Buondelmonti fut dans ce domaine un innovateur, suivi de près par un personnage de la taille de Cyriaque d'Ancône (17). Mais ses intérêts les plus vifs furent peut-être de nature géographique, tournés vers l'aire grecque. Il se forma évidemment à la lecture de Ptolémée, traduit en latin à Florence *(Cosmographia)* et offert au pape crétois Alexandre V en 1410.

A juste titre, pour mieux comprendre l'activité de Buondelmonti, on a coutume de rappeler ses liens de famille avec le milieu de la

13. Sur cette question complexe et obscure cf. G. Gerola, *Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti* dans *Studi Biz. e Neoell.*, III (1931), pp. 249-279 ; ALMAGIA', *Planisferi, cit.*, p. 117 ; LUTTRELL, *The Later History, cit.*, p. 189 et en particulier p. 190, où est étudiée la représentation cartographique des monuments de la côte asiatique face à l'île de Kos. Luttrell a mis au point une liste précieuse (« evidently incomplete » !) de soixante manuscrits (pp. 193 s.).

14. J. RICHARD, *Les récits de voyages et de pèlerinages. Brepols* (Typologie des sources du Moyen Âge Occid. Dir. L. Genicot, 38), Turnhout 1981. L'importance de la méthode comparative dans l'utilisation de ce genre de sources est soulignée par D. HEMMERDINGER ILIADOU, *La Crète sous la domination vénitienne et lors de la conquête turque (1322-1684)* etc. dans *Studi Veneziani*, IX (1967), p. 537.

15. VAN DER VIN, *Travellers, cit.*, I, p. 11.

16. Corner écrivait dans la *Praefatio* de *Creta sacra* (*cit.* note 8) : « Initium... faciam operis mei ab hoc tractatu plurimi quidem faciendo, quippe qui authorem habeat, cui nec solers diligentia defuit, nec veri amor, et qui praeterea res, prout vidit, accurate exaravit ».

17. R. WEISS, *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford 1969, p. 137 s.

Romanie (18), et son goût pour la culture hellénisante, qu'il a faite sienne, et que les représentants de la Renaissance des Paléologues avaient su faire lever dans le terreau de l'humanisme latin (19). Ce qui fut pour lui un choix d'étude et de vie (20) trouve son explication avant tout dans les données biographiques et dans une profonde *sympathéia* – qui fut aussi propre aux cercles humanistes dont elle émanait (21) – pour un certain milieu culturel et humain.

Mais, à notre avis, ces éléments ne suffisent pas à faire pleinement lumière sur la genèse des écrits géographiques que Buondelmonti consacra aux îles. Il ne suffit pas non plus de se reporter au *De Insulis* de Domenico Silvestri, de la fin du XIV[e] siècle (22), qui lui servit peut-être de modèle, car il ne s'agit là que d'un simple précédent littéraire.

L'œuvre de Buondelmonti peut être mieux saisie si on la place non seulement dans le contexte de l'humanisme florentin et des relations culturelles avec Byzance, mais aussi dans la situation spécifique de ce Levant qu'il avait élu pour sa seconde patrie.

L'aire géographique qui intéressait Buondelmonti se trouvait en grande partie sous la domination occidentale depuis la IV[e] Croisade (23). Aussi

18. WEISS, *Buondelmonti, cit.*, p. 198.

19. Florence fut la première ville en Italie à instaurer l'enseignement du grec avec Leonzio Pilato (1360/61-1361/62) et une véritable « manie » d'hellénisme l'avait envahie à la suite de la venue de Manuel Crisolora (1397). Il est probable que Buondelmonti a appris le grec dans sa patrie auprès de Guarino da Verona, qui continua l'enseignement de Crisolora entre 1410 et 1414. L'intérêt suscité par l'hellénisme impliquait-il ne pouvait en être autrement – un intérêt pour l'érudition byzantine, qui est resté la borne milliaire de la philologie classique née avec la Renaissance. Cf. D. J. GEANAKOPLOS, *Italian Renaissance Thought and Learning and the Role of the Byzantine Emigrés Scholars in Florence, Rome and Venice : a Reassessment* dans *Riv. St. Biz. e Sl., Miscellanea A. Pertusi*, III (1983), p. 129-157; cf. en outre le jugement sur l'érudition tardo-byzantine de P. O. KRISTELLER, *Umanesimo italiano e Bisanzio* dans *Lettere Italiane*, (1964), pp. 1-44.

20. Il quitta Florence afin de compléter, écrit-il, son éducation à Rhodes et il continua de voyager pendant au moins quinze ans entre les îles grecques. Cf. WEISS, *Buondelmonti, cit.*, p. 198.

21. Il dit avoir parcouru en 1415 toute la Crète « equester » « ob rogatum aliquorum meorum civium Florentinorum » : cf. VAN SPITAEL, *Descriptio, cit.*, pp. 214 s.

22. Silvestri, qui se veut continuateur du *De montibus et silvis...* de Giovanni Boccaccio, fait un travail purement érudit et encyclopédique. Il dit lui-même comme le note l'éditrice, « di essere preso dallo sgomento, perchè grande è il numero delle isole ed in vario modo esse sono nominate dagli antichi scrittori » (d'être saisi d'un effarement devant le grand nombre des îles et les appellations variées que leur donnent les écrivains anciens). Cf. D. SILVESTRI, *De insulis et earum proprietatibus* édité par C. PECORARO, Palermo 1955, p. 8. Voir aussi WEISS, *The Renaissance, cit.*, p. 135.

23. Cf. A. CARILE, Partitio terrarum Imperii Romaniae dans *Studie Veneziani*, VII (1965), pp. 125-305 (aux pp. 155-169 l'acte de division de la Romanie). L'histoire des îles grecques, et de l'instauration dans ces îles des seigneuries qui se substituèrent à la domination byzantine, est au centre d'un filon de recherches auquel on doit, entre autre, la mise au point d'importantes données. Libérés de la vision, qui remontait à K. Hopf, d'une conquête latine « rapide », il s'agit de suivre, pour autant que le permettent les sources, l'histoire des

est-il utile de rappeler que, déjà à partir du XIe siècle, l'interdépendance économique entre Venise et l'Empire grec et la nécessité pour ce dernier de s'appuyer sur la flotte vénitienne constituaient des facteurs déterminants de la politique byzantine. C'est alors que furent jetées les bases, qui permirent à la Sérénissime de devenir *de facto* souveraine de la mer Égée et aux Occidentaux d'établir leur pouvoir dans le Levant. Au début du XVe siècle, la situation ne fut plus la même, puisque la poussée offensive des Turcs ne donnait plus aucun signe d'affaiblissement. Malgré cela, l'activité commerciale continuait dans l'intérêt de tous (24). Florence elle-même trouva le moyen de s'introduire avec profit sur les marchés du Levant, en y exportant ses étoffes. La république, désireuse de se présenter comme héritière de Pise (annexée en 1406), soignait particulièrement ses rapports avec l'Empire byzantin dans le but de se faire reconnaître les droits qui avaient été ceux de Pise ; des « bourgeois » florentins résidaient à Constantinople, tel Bettino Bartoli, qui traita avec l'empereur Manuel II en 1416 au nom de sa cité (25). La partie se jouait entre trois adversaires de force inégale : l'Empire byzantin agonisant (26), les Occidentaux, eux-mêmes divisés, et les Ottomans. Ce fut à cette époque que le poids des possessions insulaires, bien entendu très différentes quant à leur valeur et à leurs caractéristiques, finit par s'accroître pour les Occidentaux, par suite de la pression turque et du resserrement des territoires restés sous leur domination (27), et que Venise devint la principale interlocutrice des Turcs (28).

23. (suite) différentes îles et le rôle joué par les forces locales. Ch. A. MALTEZOU note, par exemple, que « l'occupazione di certe isole è attestata non solo nel corso dei primi venti anni del '200, ma anche a partire dagli inizi del '300 o ancora più tardi » (l'occupation de certaines îles est attestée non seulement dans les vingt premières années du XIIIe siècle, mais aussi à partir des débuts du XIVe ou même plus tard). *(Le famiglie degli Eudaimonoiannis e Venier a Cerigo dal XII al XIV secolo* etc. dans *Riv. St. Biz. e Sl., Miscellanea A. Pertusi,* II (1982), p. 205.)

24. Pour les traités commerciaux avec les Turcs, qui constituent une clef si importante pour l'histoire de cette période, cf. E. A. ZACHARIADOU, *Trade and Crusade. Venetian Crete and the Emirates of Menteshe and Aydin (1300-1415), Venice 1983.*

25. Cf. W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age,* Leipzig 1885-1886 (Réimpr. Amsterdam 1967), I, pp. 200 s. et particulièrement II, p. 299.

26. Pour l'espace territorial auquel était réduit l'Empire cf. A. BAKALOPOULOS, *Les limites de l'Empire byzantin depuis la fin du XIVe siècle jusqu'à sa chute (1453)* dans *Byz. Zeitschr.,* 55 (1962), pp. 56-65.

27. Heyd observait, à propos des grandes îles de l'Est de la mer Égée, qui étaient aux mains des seigneurs gênois : « le commerce trouvait dans ces îles des facilités inconnues autrefois et, si pauvres qu'elles fussent, il y trouvait quelque aliment dans leurs produits naturels » (*Histoire, cit.,* II, pp. 289 s.).

28. Le nouveau concurrent ottoman utilisait sans scrupule sa position d'« usufruitier de passages obligatoires » (Braudel) et les rapports étaient sur le mode de la double vérité, avec d'un côté des traités officiels et de l'autre, dans la pratique, toute une série de violations. Cf. A. TENENTI, *Venezia e la pirateria nel Levante : 1300 c.-1460 c.* dans *Venezia e il Levant fino al secolo XV* sous la direction de A. PERTUSI, v. I, p. II, Firenze 1973, pp. 705-771.

La Sérénissime exerçait toujours sa souveraineté sur les îles occidentales et méridionales de la mer Égée et son rôle consistait essentiellement à garantir un système de défense efficace, repoussant les incursions et s'appuyant sur certaines îles qui constituaient de précieuses bases stratégiques. La supériosité de sa flotte lui permit de poursuivre ses traditionnelles aspirations commerciales ; cela non seulement en subissant une réduction des profits, mais en plus dans un climat d'insécurité qui pouvait comporter de graves risques. Les Turcs adoptèrent une tactique tenace d'action agressive dans la mer Égée, sans pour autant obtenir de résultats définitifs pendant la première moitié du XV[e] siècle ; les îles restaient toujours aux Occidentaux, auxquels elles garantissaient le contrôle des espaces de la mer Ionienne à la mer Égée, où elles étaient disséminées ; certaines d'entre elles, comme la Crète, constituaient de véritables avant-postes vitaux.

Ainsi, au temps de Buondelmonti, et comme il en témoigne (29), les îles, d'une part, étaient la cible de continuels raids turcs et, d'autre part, restaient le siège des activités commerciales des Occidentaux, et des Italiens en particulier, qui s'y sentaient chez eux.

Il n'est donc pas surprenant que Buondelmonti ait été attiré par l'Archipel, qui avant lui ne trouvait sa place dans les portulans que par sa relation avec les côtes et n'avait suscité en soi aucun intérêt particulier.

Buondelmonti, le premier donc, attira l'attention sur ces îles. Il eut le mérite de comprendre leur importance et, en même temps, de prendre acte du changement, qui porta le petit monde de l'Archipel à devenir avant-poste de la chrétienté dans le Levant, au-delà de la durée de l'Empire byzantin. Dans un passage de la rédaction italienne, où il raconte son aventureux vagabondage, cet humaniste singulier s'exprime ainsi : « Ma io hora qua con pirrhati hora con mercanti et hora con grippi et barchecte et altri legni delle Isole et hora innanzi et hora indiretro hora in qua et hora in là secondo che la comodità del navigare che ad me era aparechiato,

29. L'élément d'insécurité dont parle Tenenti, *ibid.*, peut être saisi dans de nombreux passages de Buondelmonti concernant les actions de piraterie. Toutefois le véritable engagement turc en direction des îles fut tardif ; beaucoup d'entre elles tombèrent à l'époque de Soliman le Magnifique (1520-1566) ; d'autres en plusieurs temps, mais les îles Ioniennes restèrent à la Sérénissime jusqu'au traité de Campoformio (1797). En général, les îles remplirent le rôle historique de réceptacle pour ce qui restait de cette partie de l'hellénisme, qui, quoique humiliée par les Occidentaux, ne s'adapta jamais au joug turc. En soulignant l'importance historique des îles pour les contacts qui s'y établirent entre les différentes cultures et qui furent particulièrement féconds « für die griechische geistige Welt », P. WIRTH note que les îles de l'Asie Mineure au temps de l'Empire de Nicée, et avec lui, avaient été « die Wiege eines neuen griechischen Zusammengehörigkeitsgefühl » pendant plus de cinq siècles, jusqu'à l'époque de la libération. Cf. *Die mittelalterliche griechische Inselwelt im Lichte der Byzantinischen Kaiserdiplome* dans *Symposion Byzantinon.* Colloque Int., Strasbourg, 25-27 sept. 1973, publié sous la direction de F. E. THIRIET, *Les îles de l'Empire byzantin* dans *Byz. Forsch.,* V (1977), p. 431).

per che lo fine del mio navigare solo era per posser investigare la conditione et effecto delle isole » (30).

Que Buondelmonti ait vu juste avec cette revendication de l'autonomie des îles est démontré par l'extraordinaire succès qu'eut son « Isolario », ainsi que par les nombreuses imitations, auxquelles il donna lieu, pendant la Renaissance et jusqu'au XVIIIe siècle (31).

* * *

La structure des écrits géographiques de Buondelmonti est conçue de manière à présenter chaque texte et la carte correspondante comme un ensemble uni ; cela ressort aussi de la fin de sa préface, où il laisse entendre clairement que son œuvre ne peut être lue sans prendre les cartes en considération. De plus, la rédaction italienne précise que les cartes constituent des éléments utiles aux navigateurs et aux pilotes (32). Ce n'est pas un hasard si un portulan de la Bibliothèque Nationale de Paris, le ms. français 2794, déjà signalé par H. Omont à Legrand (33), contient, pour les îles grecques, un texte en version française emprunté en grande partie à Buondelmonti.

Il est clair que, si l'œuvre de Buondelmonti peut être rapprochée – bien entendu sans disconvenir de son caractère particulier (34) – des

30. Ms. Vaticano Ross. 704, c. lv.

31. K. KRETSCHMER, *Die italienischen Portolane des Mittelalters* etc., Hildesheim 1962, p. 227 ; VAN SPITAEL, *Descriptio, cit.*, p. 312; LEGRAND, *Description, cit.*, pp. XXXI s.

32. DE SINNER, *Librum, cit.*, pp. 53 s. ; LEGRAND, *Description, cit.*, p. 4 et p. 160 ; Ms. Vaticano Ross. 704, c. lv : « Serrà ancora utele assai alli naviganti, nochieri, pedoti et altri che vanno colli loro over alieni legni per che io depingo le isole insieme colli porti reducti et le sue conditioni » (il sera encore très utile aux navigateurs, nochers, pilotes et d'autres, qui vont avec leurs propres ou d'autres navires que je dépeigne les îles rendues avec leurs ports et leurs conditions). Buondelmonti reflète la nouvelle mentalité à l'égard de la géographie qui depuis environ un siècle avait contribué à un *Weltbild* plus conforme à la réalité ; entre autres, justement, à travers un nouveau genre de cartes, « die nicht mehr von Schreibtischträumern und Kompilatoren entworfen wurden, sondern von Praktikern der Seefahrt ». Cf. G. HAMANN, *Historische Kartographie und Geographie* dans *Popoli e paesi nella cultura altomedievale,* XXIX Settimana di Studio del Centro Ital. di Studi sull'alto Med., 23-29 apr. 1981, t. II, Spoleto 1983, p. 791.

33. Cf. LEGRAND, *Description, cit.*, p. XXXIII. Il est intéressant de relever que Buondelmonti est explicitement cité dans le portulan ci-dessus mentionné. En effet, à propos des îles, « ou vraiment esqueuilz », Fourni, on lit : « celle du melieu qui est la grant est l'isle ou ala a travers le navire auquel estoit le prestre Cristlofle qui donne lumiere de ses isles et les descript. Car aiant este rompu et ale a fons son navire par fortune il demoura VII iours a vivre d'eau et d'erbe seulement et le VIIe iour voyant une nef recouvrerent l'espérance perdue de leur vie et furent sauvez ». L'épisode est résumé d'après le passage du *Liber* qui traîte des îles Fourni.

34. KRETSCHMER, *Die italienischen Portolane, cit.*, p. 226.

portulans, elle peut être aussi vue dans l'optique spécifique de l'histoire maritime.

On pourrait, dans une perspective byzantine, émettre l'hypothèse que la traduction grecque constitue un précédent des portulans grecs, qui sont plutôt tardifs, et « n'apparaissent, pratiquement, qu'au moment du XVI[e] siècle où, dans l'Empire ottoman, le recrutement des cadres de la marine commence à se faire parmi les sujets du sultan alors qu'auparavant on y recrutait surtout les équipages » (35). Le texte grec du *Liber* fut édité d'après un manuscrit du XV-XVI[e] siècle (36), mais si on était en mesure de démontrer que la traduction date du XV[e] siècle, comme l'affirme Weiss (37), la rédaction grecque de l'« Isolario » serait antérieure aux portulans helléniques proprement dits. Comme l'origine de ces derniers remonterait aux portulans italiens – et, selon N. Svoronos à ceux du XVI[e] siècle (38) – ainsi l'unique précédent connu des portulans grecs serait l'« Isolario » de l'italien Buondelmonti.

Toujours dans notre examen de l'influence de Buondelmonti, il nous semble à propos de remarquer que la critique a relevé une affinité entre Bartolomeo da li Sonetti (fin du XV[e] siècle) et le portulan turc de Piri Re'īs (XVI[e] siècle) pour les cartes de la mer Égée, ce que P. Kahle a démontré dans son édition du second en se fondant tout spécialement sur la carte de l'Eubée (39). Or justement Bartolomeo da li Sonetti serait redevable à Buondelmonti, selon Almagià, non seulement pour le texte, mais, jusqu'à un certain point, aussi pour les cartes (40).

En conclusion de ces quelques pages – qui, faute d'espace, sont limitées à un aperçu général – on peut avancer les observations suivantes :

– La genèse de la *Descriptio* et du *Liber* est étroitement liée au contexte historique du début du XV[e] siècle, quand les îles finirent par constituer le point d'appui des possessions chrétiennes dans le Levant, malgré une confrontation ardue avec les Turcs.

35. Cf. H. BIBICOU, *Sources byzantines pour servir à l'histoire maritime* dans *Les sources de l'histoire maritime en Europe, du Moyen Age au XVIII[e] siècle,* Actes du 4[e] Coll. Int. d'Hist. maritime, tenu à Paris du 20 au 23 mai 1959, présentés par M. MOLLAT, Paris, 1962, p. 135. Cf. en outre A. DELATTE, *Les portulans grecs,* I, Liège 1947 (Biblioth. de la Fac. de Phil. et Lettr. de l'Univ. de Liège, 107); II, *Compléments,* Bruxelles 1958 (Mém. de l'Acad. Royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences Mor. et Pol., 53, f. I).

36. LEGRAND, *Description, cit.,* p. XVI s. ; H. OMONT, *Bibliothèque Nationale. Catalogue des manuscrits grecs, latins, français et espagnols et des portulans recueillis par feu E. Miller,* Paris 1897, pp. 45 s., n. XXX ; LUTTRELL, *The Later History, cit.,* p. 193, n. 16.

37. WEISS, *Un umanista,* cit., p. 108; IDEM, *Buondelmonti, cit.,* p. 199.

38. N. SVORONOS, *Portulans grecs* dans *Rev. des Et. grecques,* 62 (1949), p. 238.

39. P. KAHLE, *Piri Re'īs Baḥrīje. Das türkische Segelhandbuch für das Mittelländische Meer vom Jahre 1521,* Berlin-Leipzig 1926, II, I, pp. VII-VIII ; BIBICOU, *Sources, cit.,* pp. 134 s.

40. Cf. ALMAGIA', *Planisferi, cit.,* p. 116. Pour des opinions divergentes, voir KAHLE, *Piri Re'īs, cit., II,* pp. VIII-IX.

– De même, l'extraordinaire diffusion du *Liber* et ses imitations doivent être perçues comme enracinées dans un contexte historique qui alla en se modifiant lentement tout au long du XVe siècle.

– Son utilisation fut, pour ainsi dire, générale, comme le désirait l'auteur (41) et multinationale, comme le démontrent en particulier les traductions, ou rédactions, en langue vulgaire.

– La traduction grecque de Buondelmonti peut être rapprochée des portulans grecs.

– Si on réussit à attribuer cette traduction au XVe siècle, ce qui n'est à présent qu'une hypothèse, elle deviendra un des témoignages les plus anciens sur la navigation tardo-byzantine ou immédiatement post-byzantine.

– Quant au *Liber,* si l'on accueille l'hypothèse d'Almagià dans la controverse sur les sources, il pourrait être, de façon indirecte, une des sources de Piri Re'īs pour la partie sur la mer Égée, et ce par l'intermédiaire de Bartolomeo da li Sonetti.

(Traduction de Lada Hordynsky-Caillat)

41. Cf. le susdit ms. Vaticano Ross. 704, c. lv : « ma quello che io ho viduto et cercato tucto lo notarè con lingua vulgare et materna acciochè li docti et indocti possano de ciò reportare fructo et intelligentia » (mais tout ce que j'ai vu et cherché, je le noterai tout en langue vulgaire et maternelle pour que les savants comme les non savants puissent en tirer fruit et intelligence).

Danielle RÉGNIER-BOHLER

DE CONSTANTINOPLE A ROME : QUAND PARLENT LES PORTRAITS

(*La Belle Hélaine de Constantinople,* note de travail)

L'exploration des lieux que privilégient les géographes imaginaires du monde romanesque à partir du XIII[e] siècle, épouse inéluctablement la dispersion même de son objet. En particulier, la riche tradition des récits de femmes bannies engage l'investissement éclaté d'une Europe imaginaire où la vraisemblance des parcours ne trouve presque jamais son compte. Liés au noyau familial qui, dissous, se reconstruit lentement et s'affirme, indestructible désormais, à la fin du récit, les témoins médiévaux du conte 706 *La Fille aux mains coupées* – s'ils sont parfois « interminables » pour reprendre les termes d'un érudit quelque peu censeur –portent en même temps l'infinie fécondité des questions que suscitent la complexité de leur élaboration et l'entrelacement des motifs que connaît bien, sur la longue durée, la tradition orale, que de son côté la tradition littéraire au Moyen Age a su dire et redire à partir du XIII[e] siècle.

Pour l'imaginaire du lecteur le nom même de Constantinople, claquant comme un étendard, porte les prestiges d'un Orient qu'a su relater ou évoquer le regard d'un croisé ou d'un chroniqueur, mais le récit d'inceste que nous présente l'histoire de la *Belle Hélaine,* considérée comme la compilation tardive d'un conte que l'on fait remonter au XIII[e] siècle et dont nous restent deux rédactions du XV[e], l'une en vers, l'autre en prose, fait apparaître Constantinople comme un point de fuite. Pour dégager la signifiance des lieux, abordée ici comme étape provisoire d'une exploration de l'imaginaire spatial, il faudrait avoir l'audace de se risquer plus amplement dans l'abondance des récits dits tardifs où les errances se déroulent en des lieux dont la distribution mettrait fort vraisemblablement en relief des charges symboliques insoupçonnées. Ainsi *Valentin et Orson,* au XV[e] siècle également, assigne Constantinople comme point de fuite à la mère des deux jumeaux, lieu d'une origine longuement ignorée, enfin révélée par une tête d'airain oraculaire. Les deux héros pourront alors se rendre à Constantinople, l'un pour y régner, l'autre pour y expier le meurtre d'un père : trajet circulaire et boucle narrative que précisément le récit d'inceste ne pourra accepter.

La longue famille des filles errantes et mutilées appelle en effet les

parcours géographiques irréversibles. Dans le derniers tiers du XIII[e] siècle, la *Manekine* fait usage d'un morcellement spatial qui mène d'un palais de Hongrie, lieu du désir incestueux, à l'espace d'un mariage légitime, l'Écosse, puis à Rome, lieu de la loi, de l'aveu, de la restauration du corps familial, d'une identité définitivement affirmée de l'héroïne au poing coupé. Or dans cette tradition, le récit assignant à Hélaine pour lieu de naissance Constantinople, où se déploie la poursuite incestueuse et qui devient par suite le lieu à fuir, use d'un véritable théâtre symbolique : non la ville orientale, mais le palais familial, et surtout la chambre destinée au scénario de l'inceste. Unique aussi dans la tradition, la description détaillée du déni d'une véritable « naissance », puisqu'à la mort de sa mère, l'enfant ira dormir dans le lit de son père, qui attend son heure. Par le cadre oriental en tout cas et les connotations qu'il porte, le monde de l'imprimerie semble avoir été frappé, puisque de tous les récits de filles mutilées, la *Belle Hélaine* est seule passée dans la littérature de colportage (1).

Non-lieu, en vérité :. Constantinople se réduit ici à une chambre d'inceste, *camera obscura* des désirs d'un père « soupris de sa fille par amoureux talent », obscure aussi des consentements de l'enfant aux manipulations amoureuses imposées, chambre et palais qu'il faudra perdre à jamais. A ce palais répondra le palais de Rome, celui du Pape, grand-oncle d'Hélaine : Rome se trouve ici en relation bipolaire avec la ville d'Orient (2) et le palais de Constantinople y apparaît bien plus riche que celui où la Manekine rougissait du désir de son père : le lieu clos et lointain où le public médiéval rêvait la façon dont la transgression pouvait se « dire » est envahi ici par un usage très singulier du *portrait.*

Liés à l'idolâtrie de l'« image » peinte et au rôle du simulacre comme invite au désir (3), les portraits de sa fille que multiplie sur les murs le roi de Constantinople permettent de dire un scénario d'inceste particulièrement élaboré. Mieux encore, leur multiplicité est destinée à être couplée avec ces autres portraits qu'il fait peindre sur les piliers du palais papal

1. Cf. A KRAPPE « La Belle Hélaine de Constantinople » dans *Romania,* 1937 p. 324-353, article consacré uniquement aux versions médiévales du conte, dont je prends en compte ici la version en vers. Il existe deux remaniements en prose. Pour l'ensemble de la tradition orale, voir H. BERNIER, *La Fille aux mains coupées (contre-type 706),* Archives du Folklore, 12, Presses de l'Université Laval 1971 ; enfin voir A. CHASSAGNE-JABIOL « Évolution d'un roman médiéval à travers la littérature de colportage. *La Belle Hélaine de Constantinople* XIV[e]-XIX[e] s. » dans *École nationale des chartes. Positions des thèses* 1974, p. 45-50.

2. Rappelons ici l'intérêt des pages de Jean BATANY dans les *Actes du Colloque de Tours,* 1975, *Influence de la Grèce et de Rome sur l'Occident moderne,* Paris 1977 : « Rome dans un schéma narratif bipolaire au Moyen Age ». Cet article inciterait, dans l'étude des géographes symboliques, à prendre en compte le couplage des lieux de transgression et de ceux où s'affirme la loi.

3. Cf. G. AGAMBEN *Stanze,* trad. Paris 1980, aussi M. Zink sur le *Meliador* de Froissart dans *Littérature,* mai 1980, *Le décrit :* « Les toiles d'Agamanor et les fresques de Lancelot ».

à Rome, et dans la chambre même qu'il y occupe, afin d'arracher, au moyen de l'« image », le consentement à l'impossible mariage. L'intime et le public sont ainsi convoqués comme supports des portraits d'Hélaine. A cette multiplication du désir coupable par la réduplication, fruit d'un art achevé, répond une autre idolâtrie, celle du roi d'Angleterre qui fait peindre sur son bouclier *quatre* portraits d'Hélaine, devenue sa femme. Or la découverte des portraits romains saura, à elle seule, révéler l'inceste et devenir la parole même de l'aveu. Ainsi à la trame connue du conte s'ajoute l'insistance sur le pouvoir de l'image, à fonction mémorielle certes, mais tellement redondante qu'elle joue un rôle primordial dans la dynamique du récit.

A Constantinople, prisonnière de son propre champ de vision, engendrée indéfiniment par la multiplicité de ses portraits, Hélène est interdite de séjour dans son être de femme. D'où l'errance spatiale qui, redisant son identité multipliée en même temps que niée, annonce la mutilation qu'elle subira pour avoir encouru les effets d'un autre contexte incestueux, moins explicite, la haine que lui porte sa belle-mère. Fuyant Constantinople, l'héroïne parcourt une Europe divagante dont Rome sera le terme, du moins le terme qui lui permet de se voir reconnaître un nom et une origine. Pour son mari enfin, ce roi qui a épousé une inconnue, le savoir de la poursuite incestueuse se fait à Rome par la lecture des « images » placardées par le roi de Constantinople, images peintes qui joignent Constantinople à Rome en un trajet qui dénonce la faute et permet, ce qui n'est pas sans signification, une quête conjointe du père et de l'époux. Dès lors, il ne sera plus question de Constantinople, et à peine de Rome : c'est de l'itinéraire des deux jumeaux d'Hélaine que parlera le récit, ces jumeaux qui élargissent l'aspect fortement exemplaire de leur mère, victimes eux aussi du drame familial. D'abord ermite, l'un d'eux sera saint Martin, évêque de Tours. L'autre, le futur saint Brice, qui portait depuis sa naissance le bras coupé de sa mère, le raccordera par miracle, procédant à l'intégrité du corps maternel. Il retrouvera, lui, Constantinople comme lieu où légitimement régner.

Ainsi du chaos apparent qu'affichent les parcours des femmes errantes, usant des noms d'un imaginaire géographique dont la portée nous échappe peut-être, une distribution symbolique pourrait se dégager. Que cette amorce d'analyse puisse du moins marquer l'usage significatif des deux lieux prestigieux du bassin méditerranéen, voués l'un au théâtre de la transgression, chambre trop close ; l'autre à la proclamation de la faute et l'appel à l'oubli. Que de Constantinople à Rome, les portraits se mettent ainsi à « parler », en un trajet qu'aucun héros du récit ne refera jamais, confère au conte d'Hélaine, née à Constantinople, une place très singulière dans la tradition des *Filles aux mains coupées.*

Texte

(Autographe d'Isidoros dit « le cardinal ruthène », cod. Vat. gr. 1823, fol. 126r, éd. G. Mercati, Scritti d'Isidoro il cardinale ruteno, Rome 1926, p. 151-152, cf. p. 58 et s.)

Le jeudi 15 septembre à midi, nous montâmes à bord. Mettant à la voile le même jour au soir, avant que le soleil eût passé l'horizon occidental, et naviguant toute la nuit par vent modéré, nous arrivâmes à l'aube dans les parages de Prokonnêsos (Marmara). Le 16, le vent tombant tout à fait, nous mîmes toute la journée à passer celle-ci de peu. Le même jour, tard dans la soirée, un vent du Nord modéré se lève, et, naviguant jusqu'au milieu de la nuit et au-delà, nous atteignîmes Lampsakos, où les trières des Vénitiens, postées en ce lieu, nous aperçurent, vinrent au devant de nous, et nous ordonnèrent d'amener les voiles. Ceci fait, et l'ancre jetée, nous restâmes au mouillage jusqu'à l'aube. Puis, hissant les voiles, nous mîmes toute la journée à traverser l'Hellespont, puis à passer au large de Tenedos. Le soir, nous atteignîmes Sigri, donc le 17 du mois. Au cours de la nuit, comme le vent tombait presque, nous arrivâmes à peine à Skiros, que nous avions à droite. Le Dimanche 18, avec peu de vent, nous longeâmes l'Eubée, à notre droite, Makronissos, puis Milos nous apparut, et c'était déjà le soir. Mais un vent Nord-Sud violent se lève et, sans que les voiles fussent presque mises de toute la nuit, nous étions à l'aube dans les parages de Kithira (Cythère). Le vent rendait la mer encore plus sauvage, et nous ne pûmes même y toucher. L'élan et la violence du vent se prolongeant toute la journée du 19, nous dérivâmes par la mer Lybique, distinguant à peine les hauteurs du Péloponnèse, du côté de Methoni (Modon), à 700 stades environ de la Libye. D'un côté le vent du Nord nous avait déroutés, de l'autre les marchands siciliens s'insurgeaient, et ne permettaient pas que l'on abordât à Methoni, en raison du bateau pirate que le commandant des bateaux de l'Hellespont nous avait affirmé se tenir là, et dépouiller tout bateau qui se présentait. On se disputa donc, les uns insistant pour que l'on sortît à Methoni, les autres ne tolérant pas que l'on y touchât. L'opposition de ces derniers l'emporte, avec le concours, en plus, des circonstances, et toute la nuit nous voguâmes face à la Sicile. Le 20, le souffle devient modéré au point de mouvoir à peine les voiles. Le Mercredi 21, nous voguâmes tout le jour avec un vent du Nord modéré, sans vue de la terre depuis le soir du 19, donc le Lundi. Vers le commencement de la nuit, il se fait un changement subit dans l'air, une grande perturbation, et nous sommes pris par des éclairs et des coups

de tonnerre nombreux, et une pluie abondante. Trois fois dans la nuit nous amenâmes les voiles, avec beaucoup d'effort et de contrainte, et presque toute la nuit nous fûmes en péril. Avec l'aube le danger se calma. Vers la cinquième heure du jour il y eut à nouveau des perturbations, des amoncellements de nuages alentour, des averses, et avec tout cela ce qu'on appelle les trombes. A nouveau nous amenâmes par trois fois les voiles, et nous passâmes dans les périls toute la journée du 22. Mais la nuit survenant calma le danger, et nous la parcourûmes avec un souffle tranquille. Il en fut de même tout le 23, ainsi que le 24. Le 25, à l'aube nous vîmes une terre, et c'était déjà la Calabre. Ayant observé où nous étions, et le vent nous portant, après avoir côtoyé la Sicile toute la journée, nous arrivâmes à Syracuse au bout de dix jours, vers la fin du 25 Septembre. Mais sitôt notre mouillage effectué et nos câbles attachés, les autorités de Syracuse envoient enlever les voiles et le gouvernail, et ordonnent au pilote de sortir, disant qu'une flotte libyque assiège l'île de Malte et Gozo, qu'elle compte soixante trières, et des bateaux avec quatre cents cavaliers. La distance de Syracuse à la flotte libyque était de 700 stades. Nous trouvâmes douze autres bateaux détenus, et peu désireux de s'ébranler à la rencontre des Carthaginois. D'autre part, la peste accablait les Syracusains, et nous-mêmes étions la proie de tous les dangers, une maladie de la gorge avec fièvre, la crainte de l'extérieur, la gêne à l'intérieur, toute espèce de mal encore, et ce qui survenait au jour le jour n'avait rien que de redoutable. Mais jugeant tout de même la peste à Syracuse préférable aux chaînes et au meurtre des Barbares, le 26 du même mois nous quittâmes le bateau, et nous reçûmes l'hospitalité d'un Sicilien bilingue.

(traduit du grec par Evelyne Patlagean).



Gotlands Fornsal, Visby

John H. MUNDY

DES HOMMES ET DES FEMMES : LE PROCÈS DE PIERRE DE DALBS, ABBÉ de LÉZAT

Sources

Intensément privée, la sexualité, dans ses catégories d'expression et de sensibilité, à Toulouse et dans la région, se laisse difficilement découvrir. Bien sûr, tout repose sur les sources, et elles sont tristement rares. On peut glaner quelque information dans les matériaux déjà édités, notamment dans l'enquête que mena le célèbre Jacques Fournier, évêque de Pamiers, sur l'hérésie et sur bien d'autres sujets à Pamiers, Montaillou et dans d'autres villages voisins, de 1294 à 1324, en un lieu peu éloigné de Toulouse.

A ces matériaux bien connus, on peut ajouter les informations issues du monastère bénédictin de Lézat, à moins de 40 km au sud de Toulouse, mais aussi dans les prieurés extérieurs, éparpillés depuis les hauteurs pyrénéennes, sur la route de Seo de Urgel en Catalogne jusqu'à l'hôpital et prieuré de Saint-Antonin, dans un faubourg de Toulouse. Ces témoignages se focalisent sur un homme d'église toulousain, nommé Pierre de Dalbs, qui avait été prieur du monastère de la Daurade, en ville, de 1230, environ, au début de 1238, puis depuis mai 1241 au plus tard, abbé de Lézat. Dans ces charges, Pierre avait conduit le combat des deux maisons pour l'indépendance par rapport au plus imporant monastère de Moissac.

Une lettre papale de 1253 donna pouvoir à Guillaume de Bessencs, abbé de Moissac, de juger son subordonné rebelle, l'abbé de Lézat. Une procédure inquisitoriale fut donc déclanchée contre Pierre et les témoignages contre lui furent enregistrés au cours de trois sessions, une brève à Toulouse en décembre 1253, une plus longue à Lézat en avril 1254 et la dernière sans doute à Toulouse en mai de la même année.

On impute six types de délits à Pierre : parjure, simonie, dilapidation de la propriété monastique, usage illégal du sceau du monastère, incontinence ou fornication, et rupture de la règle monastique. 36 personnes témoignèrent : 5 prieurs, 11 moines, le prêtre paroissial de Lézat, d'autres clercs et laïcs, donc certains étaient oblats au monastère, et une femme. Comme il y avait au moins 40 moines à Lézat, sans parler des prieurés, il apparaît que Moissac ne s'était pas acquis la majorité des religieux, mais assez pourtant pour faire condamner Pierre par une

sentence rendue à Toulouse en mai 1254. Bien évidemment, on ne peut pas dire grand'chose de la culpabilité ou de l'innocence de Pierre, en raison de la nature du procès ; en revanche, on peut en tirer beaucoup sur les attitudes masculines en matière de sexualité.

Et le monastère livre encore d'autres informations, car la lutte entre Lézat et Moissac ne s'arrêta pas en 1254, mais se poursuivit jusqu'à ce que Lézat obtienne sa liberté en 1274. Une étape plus tardive de ce long combat est signalée par deux registres sans date qui contiennent des fragments de témoignages donnés par quatre moines de la maison déposant sur les 42 moines qui y résidaient. La visite qui occasionna ces témoignages paraît clairement se passer après la mort de Pierre de Dalbs, qui disparut en plein milieu des procès qu'il subissait, autour de décembre 1255. Trois des 42 moines se virent accuser de conspiration contre le malheureux abbé et contre son successeur ; des 13 moines qui témoignèrent dans le fameux procès de l'abbé en 1254, 7 sont mentionnés dans le registre de visite et le procès antérieur avait fait mention de 21 seulement des 42 moines.

Homosexualité

Les sources décrites plus haut présentent une seule alternative : entre l'hétérosexualité et l'homosexualité mâle.

Pour avoir une idée de l'extension de l'homophilie à Lézat, il faut examiner les dépositions faites au cours de la visite non datée aux 42 moines de Lézat ; elles donnent une idée de ce qu'on percevait des déviations sexuelles et autres des religieux. En plus de 12 frères accusés d'infractions aux règles, trois moines, disait-on, mangeaient de la viande deux conservaient des biens personnels, 4 étaient taxés de simonie pour avoir, disait-on, obtenu contre argent leur entrée à Lézat, ou, une fois entrés, avoir acheté des prieurés. On peut diviser les divagations hétérosexuelles en trois catégories : trois moines étaient simplement « réputés » avoir eu des relations avec des femmes ; 14 autres avaient une liaison avec une femme en particulier et six avaient des enfants connus. Deux sont présentés comme sodomites, mais un témoin estimait que les dépositions sur l'un d'eux n'avaient aucune vérité. En résumé, on soupçonnait près de la moitié des religieux d'être, ou d'avoir été sexuellement actifs.

La part de l'homosexualité paraît notablement modeste, si modeste, certes, qu'on peut difficilement l'interpréter. Bien sûr, même si on tient compte du plaisir de dénoncer certains de ses frères, les hôtes homosexuels des monastères, moines ou autres, ou ceux qui toléraient ces pratiques, auraient refusé de dévoiler leurs vues sur la question aux curieux du dehors. Il se peut donc que la réalité n'ait pas été aussi hétérosexuelle que ne le disent nos textes. Mais comme un manque d'impartialité analogue pouvait affecter les tenants de l'hétérosexualité, et surtout ceux qui avaient des

nfants ou qui entretenaient des liaisons durables avec les femmes, on doit e contenter de cette conclusion hypothétique : le principal « vice » de es religieux consistait en l'« amour » des femmes et non des hommes.

On a souvent l'impression que l'accusation d'homosexualité impliquait ne réprobation particulière ; un témoin aussi important qu'Hugues, prieur laustral de Lézat, témoigna que son abbé, Pierre de Dalbs, s'adonnait u « vice sodomite », fait connu, disait-il, de plusieurs témoins, dont l'un tait nommé. Certes, un impulsif, comme l'était à coup sûr Pierre, a endance à s'accrocher à n'importe quelle planche en cas de naufrage, mais e témoignage reste unique. Quoiqu'on pense du témoignage d'Hugues, il faut accorder plus de signification aux accusations de fornication avec des femmes formulées contre l'abbé.

On peut relever une autre preuve d'hostilité envers l'homosexualité en considérant l'enquête plus tardive sur les moines de Lézat, à laquelle on a fait allusion plus haut. A ce moment, deux des quatre témoins dénoncèrent le « péché de sodomie » d'un prieur ; l'un d'entre eux indiqua qu'il avait appris la chose par le neveu d'un moine à qui le prieur avait fait des avances. On rencontre un autre homosexuel : Hugues, prieur de Sainte-Colombe, moine qui pourrait bien être le prieur claustral de Lézat dont on vient de parler. Son cas montre bien que l'accusation d'homosexualité constituait une arme dans cette société. Le frère qui témoignait signala que l'accusation de sodomie « se répétait secrètement parmi des personnes dont il [le témoin] ne connaissait pas les noms ; le bruit se répandait sous l'effet de l'envie et du désir de lui nuire ».

Finalement, l'homosexualité était certes clairement réprouvée, mais on peut se demander si on la censurait bien gravement : la seule référence à l'homosexualité de Pierre, mentionnée plus haut, ne se trouve pas sous la rubrique « incontinence », où sont cataloguées ses fornications, mais sous la rubrique « transgression de la règle » : elle y prend place aux côtés de son prétendu manque de considération envers les religieux âgés, de l'indifférence envers les cochons ou d'autres animaux, de la pratique du jeu dans le cloître, du désir de manger de la viande, de sa négligence dans l'accomplissement des sacrements privés, etc. L'homophilie était bien tenue pour un délit grave ; on pouvait en brandir la dénonciation, mais on ne la considérait pas comme un danger. Enfin, bien que les preuves, on l'a vu, soient ténues, il ne semble pas que cette pratique sexuelle soit particulièrement répandue.

Femmes et hommes : relations sexuelles et stéréotypes

Les travaux disponibles sur les relations entre hommes et femmes sont souvent peu convaincants : soit ils nous abusent par des rêveries sentimentales sur fond de soie et de dentelle ; soit ils nous écrasent sous

les graphiques et les tables statistiques portant sur les allées et venues d'hommes et de femmes qui ne paraissent presque jamais se toucher. Pourtant, on sait bien qu'il s'agissait de gens bien réels. Au-delà de leurs différences, le chaleureux Emmanuel Le Roy Ladurie et le méticuleux Léonard Boyle, o.p., tomberont certainement d'accord pour affirmer que, lorsque l'évêque de Pamiers passe au peigne fin Montaillou ou tel autre village, il rencontre des gens, clercs ou laïcs qui nous apprennent une chose que nous savions déjà, mais que nous oublions régulièrement : les hommes et les femmes, dans leur vie, connaissent ces impulsions tumultueuses qui transcendent les règles de conduite. On peut compléter cette histoire par les témoignages rassemblés contre Pierre de Dalbs, abbé de Lézat. Ce document, qui offre à ses lecteurs l'histoire d'un Don Juan ecclésiastique, présente aussi les fantaisies socio-sexuelles des témoins (tous masculins sauf un, religieux ou séculiers) qui l'accusèrent.

Selon l'enquête menée par son ennemi l'abbé de Moissac, Pierre avait une passion extraordinaire pour les femmes : 33 des 36 témoins entendus au procès de 1254 en firent état, et les trois témoins qui ne purent donner d'exemple particulier connaissaient l'étonnante réputation de l'abbé. La moitié des témoins environ avaient vu de leurs propres yeux l'abbé à l'action dans sa vie privée si sauvagement publique.

Mais il y a des faiblesses dans ce dossier. Certes il comporte une étonnante proportion de témoignages directs ou de second degré, mais la plupart des preuves proviennent de rumeurs ; plusieurs témoins en rajoutent manifestement quand ils disent, par exemple, que l'abbé avait défloré cinq femmes à Lézat ou qu'il « s'était fait » plus de mille femmes. Mais le « ma in Espana » de ces Leporellos du Moyen Age ne doit pas nous hérisser ni nous pousser à rejeter en bloc ce témoignage qui comporte aussi bien des détails à la fois réalistes et vérifiables. Et il est significatif que les officiers enquêteurs, dirigés par l'abbé de Moissac, aient commencé par chercher auprès des témoins des preuves de simples manquements à la discipline monastique. L'interrogatoire des deux premiers témoins plaça les crimes d'« incontinence » de l'abbé tout à fait au second rang par rapport aux délits. Mais, lorsque la session inquisitoriale reprit, après une interruption, l'incontinence passa en tête de liste ; elle y demeura jusqu'à la fin de l'enquête, bien que trois ou quatre des derniers témoins ne sachent pratiquement rien sur les femmes de l'abbé.

Quand l'abbé de Moissac prononça sa « sententia diffinitiva », en mai 1254, il condamna Pierre pour les différentes fautes énumérées plus haut, dont l'incontinence. Tout en reconnaissant que la fornication était un délit difficile à prouver, l'abbé de Moissac affirma que l'existence des enfants de l'accusé établissait bien sa culpabilité notoire. De plus, ses relations avec des femmes liées à lui par l'alliance et le sang rendaient sa condamnation nécessaire, afin d'éviter que le Seigneur ne « maudisse nos bénédictions », selon les menaces qu'il proférait par la bouche de Malachie.

Les témoins enregistrés nous disent que plus de 44 femmes et filles croisèrent la route de l'abbé à un moment ou à un autre au cours des douze ans et quelque de l'abbatiat de Pierre à Lézat. Trois ou quatre de ces rencontres n'aboutirent à rien pour l'abbé. D'autres cas, assez nombreux, présentent des difficultés, soit qu'on manque d'information, soit que la variété des témoins et des contextes, à propos de certaines femmes, entraîne des confusions pour le lecteur.

Les domestiques constituent une de ces catégories confuses, bien qu'on puisse penser que quatre « ancille » différentes aient eu une relation avec l'abbé.

Un autre groupe s'identifie difficilement : celui des femmes des villes pyrénéennes, sur lesquelles Pierre se jeta au cours d'un voyage qui le mena de Seo de Urgel à Ax-les-Termes. Dans ce groupe, on trouve cinq femmes : deux hôtesses non nommées (une à Puigcerda, l'autre à Seo de Urgel), une « Catalane » de Puigcerda, la femme d'un aubergiste à Porta et une certaine Ramunda, femme de Raymond Socardi, à Ax-les-Thermes... Il semble bien que l'abbé ait réellement eu des relations avec cinq femmes vivant dans quatre communautés réparties sur les 105 km qui séparent Seo de Urgel d'Ax-les-Thermes. En ce cas, le passage de Pierre à travers les cols pyrénéens constitue vraiment le parcours d'un frénétique !

Le nom de la femme d'Ax-les-Thermes nous rappelle que le prénom de Ramunda (et le prénom masculin de Raymond) causent une difficulté particulière : il s'agit là des prénoms les plus fréquents dans cette région dominée jusqu'à la moitié du XIII[e] siècle par la dynastie princière des Raymonds de Toulouse et de Saint-Gilles. Or nos sources mentionnent 6 Ramunda ; on peut donc penser que des confusions ont pu s'y glisser.

Enfin, on a pu confondre deux femmes Comdor et Martina, qui, toutes deux auraient eu une rixe avec une certaine Munda. Mais il se peut bien qu'il s'agisse de deux femmes différentes, car le prieur de Peyrissas, témoin partial, mais bien informé mentionne les deux femmes.

Pour nous résumer, il nous paraît probable qu'en deux ou trois cas (mais sans doute guère plus), deux femmes présentées comme distinctes n'en sont qu'une seule et même. Rassemblons les faits : 14 femmes sont signalées par un témoin unique, 8 par deux témoins, 7 par trois témoins, 2 par quatre témoins. Cinq témoins distincts certifient l'existence de quatre femmes ; six autres témoins sont d'accord sur 5 femmes. Cette progression se poursuit : Comdor, fille de la noble Ricarda de Maornaco est mentionnée 9 fois et Fabrissa de Turri de Toulouse apparaît dans une douzaine de témoignages. Trioleta de Lézat et de Saint-Ybars, elle-même témoin à charge contre Pierre, se trouve à 14 reprises dans les registres. 32 des 36 témoins évoquent Munda de Lézat ; pas moins de 16 témoins la connaissaient, ou connaissaient ses agissements directement.

Finalement, les faits montrent clairement que l'abbé Pierre passait pour un Don Juan en soutane, et l'était probablement. Mais les escapades de

ce prélat, que nous apprennent-elles sur les attitudes en matière de sexualité et sur les conflits entre hommes et femmes à cette époque ?

Nous avons affaire ici à un prélat monastique ; son comportement paraissait probablement plus scandaleux que s'il avait été laïc ; d'ailleurs, certains délits découlent de l'état ecclésiastique de Pierre. A Muret, par exemple, Pierre coucha avec une femme au cours de la nuit du dimanche des Rameaux, puis, au matin dit la messe ; deux témoins signalèrent ce fait. On rapportait aussi qu'il avait vécu à Lézat avec Munda, Comdor et une autre femme non nommée pendant la Semaine Sainte, le mercredi, disait un témoin, le vendredi saint, selon un autre.Enfin, on affirmait qu'il avait fait des propositions à une veuve nommée Fabrissa (qu'on retrouvera plus loin) devant l'autel à Saint-Antonin de Toulouse. Un témoin, clerc, oblat et notaire rapporte avec complaisance ces trois événements, et d'autres semblables ; cela nous montre bien que ce qui choquait les gens du temps les excitait tout autant.

L'état clérical de Pierre empêchait le secret ; normalement, un moine devait dormir dans la chambre de l'abbé, ou dans la pièce adjacente. Un témoin fiable, le prieur de Peyrissas, rapporta qu'il discutait de la conduite de l'abbé avec sa concubine Munda. Il se trouvait, disait-il, dans la même pièce et avait deviné qu'ils y étaient ensemble, probablement dans le lit clos. Presqu'émerveillé, un vieux moine raconta qu'il avait vu Pierre « tout nu dans son lit avec une femme... nu... avec une femme nue ». Le même vieux moine rapporta qu'à Bordas, quatre ans auparavant, un autre moine et lui dormaient ensemble à l'auberge ; comme leur lit touchait celui de l'abbé, ils avaient entendu les « concussiones » de Pierre et d'une femme nommée Bénédicte. Un jour, un moine tomba sur l'abbé en train de besogner la servante du prieur de Muret ; son intrusion contraignit Pierre à se lever en toute hâte et à se précipiter dans les latrines, en laissant la servante dans le lit clos. Pur burlesque, dira-t-on ; mais ces péripéties ne devaient guère réjouir Pierre. Son rabatteur à Muret se moquait de lui ; à Bordas, on brocardait Bénédicte, qui lui avait cédé ; les habitants de Saint-Ybars appelaient Ramunda l'« abbesse » par dérision. On comprendra donc que Pierre ait essayé de tenir secrètes ses activités, même si ses efforts ont été bien vains. Willelma, sœur de Munda, qui fut longtemps sa maîtresse, rapportait qu'elle avait plusieurs fois monté la garde pendant leurs rencontres.

Plus gravement, Pierre fut parfois menacé d'arrestations ou même réellement arrêté. Au cours de son voyage dans les Pyrénées, il fut « retenu » à Puigcerda et n'obtint sa relaxation qu'en payant 100 sous de Malgueil (= 50 sous de Toulouse ou de Morlaas). En une occasion encore plus dangereuse, il retint captive Ricsenda (comme prisonnière de droit commun ?) et entreprit de la connaître charnellement à Saint-Antonin de Toulouse. Pour autant qu'on peut en juger d'après nos témoins qui présentent des versions divergentes de l'incident, le mari de Ricsenda

protesta auprès du viguier du comte. L'officier se précipita vers le prieuré pour arrêter Pierre. La chance le servit alors ; l'abbé put s'échapper par une poterne et seule la femme fut arrêtée. La naissance d'enfants issus des liaisons de Pierre offrait moins de danger dans l'immédiat, mais le ruinait à long terme. Le prieur de Peyrissas, lui-même accusé de menées contre l'abbé aussi bien que d'incontinence avec une femme particulière, avait offert à Munda, concubine de longue date de Pierre, sa propre maison pour y accoucher en secret ; mais Pierre s'y opposa, peut-être parce qu'il préférait l'envoyer au loin pour l'accouchement.

Pourtant, malgré les difficultés liées au statut ecclésiastique, il est probable que la haute charge de Pierre le servait bien, dans l'ensemble. Les témoins de l'accusation étaient sûrs qu'il usait de son pouvoir et de sa fortune pour parvenir à ses fins. En tant que seigneur justicier disposant de la force armée, il pouvait « mater » les femmes. Nous avons vu, plus haut, le cas de Ricsenda ; on trouve d'autres cas à Lézat et Saint-Ybars, lieux où l'abbé exerçait sa jurisdiction sur des communautés entières. Une de ces victimes était une femme mariée de Lézat, nommée Petrona de Caissaco, gibier d'une seule nuit, apparemment. De plus de conséquence paraît être sa conquête de Trioleta, avec qui il eut, disait-on une longue relation à Saint-Ybars et à Lézat. On la persuada de témoigner contre l'abbé, peut-être, peut-on supposer, parce que Pierre, poussé par la jalousie, avait infligé à son soupirant (?) Raymond de Montealto une amende relativement énorme de 200 sous de Morlaas (400 sous de Melgueil). Raymond, clerc et oblat de Lézat tombait sous le coup du délit d'adultère. Mais un nombre trop restreint de femmes avait des ennuis avec la loi pour satisfaire notre abbé, dans l'imagination des témoins ou dans la réalité propre de Pierre. Il était toujours en quête, comme le mentionne un témoin, d'une « femme adéquate » (« conveniens mulier »). A cet effet, des laïcs et des religieux étaient embrigadés ; ou bien, appâtés par le gain, ils s'empressaient de trouver des candidates acceptables. A Saint-Ybars, par exemple, l'abbé jouissait, disait-on, des faveurs de Melior, femme d'Arnold de Salies, et de Ramunda, concubine de Sancius de Paterno. Les relations de l'abbé avec ce dernier personnage étaient étroites, puisque Sancius avait fait office de rabatteur pour lui. Autour de ce trio, on trouve une scène scandaleuse, sinon festive : l'abbé, lors d'un jeûne obligatoire, en compagnie de Sancius et de Ramunda, consomma de la viande en manière de fête.

Les goûts de l'abbé étaient bien œcuméniques ; il poursuivait de ses ardeurs des femmes de la noblesse, de solides bourgeoises et des prostituées ; cette indifférence devait prouver, aux yeux de nos témoins, qu'un Dom Juan courait derrière tout jupon. La noblesse est représentée par Comdor, dont on reparlera, et probablement par Sibilia de Falgar, à Muret. Sibilia avait été conduite à l'abbé par Bernard ou Bertrand Sabata, qui vint lui-même témoigner sur cette relation : elle était probablement la femme du chevalier Thomas de Falgar ou de son frère, tous deux neveux

de l'évêque de Toulouse, Raymond de Falgar. Les classes moyennes semblent représentées par deux femmes : l'une est la sœur d'un notaire public de Muret, un certain « Magister » Arnold ; l'autre femme présente un cas curieux. Pierre eut l'impudence de demander à Garsia Faber, de Lézat, forgeron et « burgensis » de cette communauté, de disposer de sa fille ; ce privilège fut dignement refusé. Chose étrange, c'est une femme peu charitablement dépeinte comme une « putain » qui le repoussa. Mais il ne lui avait proposé que quatre sous pour s'attacher ses services, somme dérisoire pour ce prélat.

Selon nos témoins, toutes les femmes, jeunes et vieilles étaient en danger auprès de Pierre. A Saverdun, apprenons-nous, l'abbé fit des avances à une mère et à sa fille. On rappelle aussi le cas de la « puella » amenée par erreur au prieur de Saint-Béat à Toulouse, pris pour Pierre.

Comme l'indique l'arrêt de condamnation, les femmes de sa propre famille n'étaient pas protégées des passions de Pierre. On pouvait s'y attendre, d'ailleurs : elles étaient plus accessibles que beaucoup d'autres et, parmi elles, beaucoup devaient espérer tirer profit du succès de ce parent. A Muret, disait-on, il avait connu charnellement une de ses cousines, la sœur du notaire public « Magister » Arnold ; à Toulouse, sa nièce, sœur de Guillaume Galaubi, avait subi le même sort. On verra un autre exemple plus loin.

Les témoignages dépeignent aussi l'abbé comme un homme adonné à la violence. Raymond de Montealto rapportait que Trioleta, à ses propres dires, avait été enlevée ou violée. Mais on ne peut accorder foi à ce témoignage de Raymond : comme on l'a vu plus haut, l'abbé lui avait infligé une forte amende pour ses relations avec Trioleta. On trouve, cependant, d'autres preuves de cet aspect du caractère de Pierre. Au cours d'une tentative (peut-être couronnée de succès) auprès d'une cousine de Saverdun, au sud de Lézat, nommée Galharda, il se livra à un véritable assaut et lui arracha un morceau de lèvre d'un coup de dent.

Munda, concubine de Pierre se trouva mêlée à une manifestation frappante des tendances violentes de l'abbé. Cinq témoins affirment que cette femme, maîtresse de longue date de l'abbé, avorta quand elle fut enceinte pour la troisième fois ; tous, sans exception, laissent entendre que ce fut Pierre qui l'avorta. Deux témoins vont plus loin en prétendant que pour arriver à ses fins, Pierre la jeta dans un escalier. Un dernier témoin donne une version qui nous fait mieux comprendre le geste imputé à Pierre, si l'on sait que, comme nous le verrons plus loin, Pierre, prenait soin des deux premiers enfants qu'il avait eus de Munda. Selon ce témoin, l'abbé jeta bien Munda dans un escalier, mais uniquement parce qu'il pensait que l'enfant n'était pas de lui. En bref, une violente dispute domestique provoqua une chute qui fit avorter cette femme. Il paraît probable qu'en cette phase ultime et dégradée de leur relation, leurs sentiments mutuels s'exprimaient principalement par la violence. Munda, alors, se répandait

en déclamations et combattait les nouvelles maîtresses de l'abbé ; elle s'en prenait à Comdor (dont on reparlera), et à Martina, à plusieurs reprises. Une de ces rixes avec Martina eut lieu sur le marché public et impliqua non seulement les deux protagonistes, mais aussi la mère de Martina qui fut frappée par le célérier du monastère, intervenant pour faire cesser le combat.

Selon les témoins à charge, Pierre aimait donc la chair. Nous avons déjà vu que l'abbé, disait-on, avait poursuivi de ses ardeurs, à Saverdun, Gausia et sa fille Exclarmunda. Mais, heureusement pour elles, selon le rapport de plusieurs témoins, d'autres femmes se trouvaient là quand l'abbé donna l'assaut, et l'attaquant fut repoussé. Le prieur de Sainte-Colombe à Saverdun, qui relata cette scène de violence, indiqua qu'il avait connu l'événement par ces femmes présentes au moment des faits. Un clerc notaire donna un récit détaillé de l'épisode. Pierre avait convoqué « domina » Gausia ; elle vint en compagnie de deux autres femmes. Lorsque l'« infirmarius » la fit entrer dans la chambre, elle trouva l'abbé couché dans son lit ; il l'empoigna ; elle poussa des cris et ses deux compagnes se précipitèrent dans la chambre ; Pierre leur demanda si elles tenaient à voir ce qu'il désirait faire ; alors, une des femmes arracha les couvertures et elles virent toutes les « pudibunda » de l'abbé. Un dernier témoin de l'incident, un moine nommé Raymond de Arnesp, présenta la version la plus développée. Il raconte que les femmes étaient venues parce qu'elles désiraient voir l'abbé ; et lorsqu'il avait attiré à lui Gausia, l'une d'elles avait arraché les couvertures et, avec sa permission, elle lui avait même tenu dans la main son membre viril. L'« infirmarius » avait affirmé à Raymond que lui-même, avec quelques autres, étaient restés à la porte de la chambre et qu'« ils avaient entendu tout le tumulte que ces femmes faisaient avec l'abbé ».

Si l'on se fie aux témoignages rassemblés par l'abbé de Moissac, on peut raisonnablement conclure que Pierre de Dalbs était un personnage impulsif et même violent. Mais on remarque aussi que les témoins ont forcé sur la couleur pour noircir l'accusé. Ainsi Pierre couchait avec la servante du prieur de Montredon ; or ce prieur pensait que, de cette manière, Pierre se soignait de sa fièvre quarte en la transmettant à la servante. Si on examine à nouveau l'histoire de Gausia, Huga et Navarra rapportée plus haut, on note que ces femmes vinrent sans doute pour voir l'abbé, sans qu'il les poursuive. En outre, on rapporte qu'il fut à nouveau en contact avec l'une d'elles, qui lui amena sa propre fille. En présence de trois personnes et du témoin qui raconte l'épisode, Pierre attira la fille à lui, lui prit la main pour la mettre dans sa culotte puis lui donna une petite somme d'argent. La scène relève moins de la violence que d'un comportement à la Casanova, d'un quasi-apprentissage du plaisir auprès d'un personnage à la fois accessible et tabou ou sacré. On en trouve un autre exemple avec l'histoire de la fille (« puella ») amenée, à l'abbé, à Saint-Antonin de Toulouse ;

du moins, c'était l'intention d'une femme nommée Nomais qui la conduisit en fait, par erreur au prieur de Saint-Béat. En arrivant auprès de celui qu'elle pensait être l'abbé, Nomais dit simplement : « Tu l'as fait attendre trop longtemps ».

On est donc tenté de réinterpréter la relation de l'abbé avec Sibilia de Falgar. En évoquant l'affaire, plus haut, nous avions appris qu'un certain B. Sabata avait, à plusieurs reprises, conduit à Pierre cette femme qu'on peut supposer noble ; nos préjugés naturels nous poussent à croire que ce personnage faisait office de rabatteur. C'est possible, mais il faut aussi garder en mémoire l'importance que nos témoins attachent à la légendaire puissance virile de l'abbé. Tous ces Leporellos ne se contentent pas de dire qu'il avait couché avec plus de mille femmes ; ils racontent aussi qu'il était resté au lit avec Munda pas moins de trois jours ; un autre témoin parlait de toute la durée de la Semaine Sainte, en ajoutant que durant cette semaine, il avait défloré (mot volontiers employé dans les dépositions) plusieurs femmes, dont Comdor et Munda. Voilà donc bien un Casanova, mais de façon typiquement médiévale, un Casanova ecclésiastique.

Nous avions noté, plus haut, qu'une prostituée pyrénéenne avait repoussé l'abbé. En cette occasion, il était un peu chiche, mais il devait parfois débourser de fortes sommes pour ses caprices amoureux ; et certains des témoins se font un malin plaisir de rapporter les occasions où il se fit gruger. Il voyageait avec beaucoup d'argent liquide et on disait qu'il avait obtenu les faveurs de la « Catalane » à Puigcerda en lui payant 100 sous de Morlaas (200 sous de Melgueil). Mais, la plupart du temps, le Pierre décrit par nos témoins use de son crédit, qui provenait de son pouvoir et de sa charge : il distribuait des pensions et d'autres faveurs à ceux qui lui rendaient service ou à ceux qui exerçaient un chantage sur lui. La relation qu'il eut avec la femme d'un aubergiste à Porta provoqua l'apparition à Lézat d'un fils de cette femme, visiblement en quête d'une rétribution. On sait par un témoignage direct que le « mediator » qui procura à Pierre sa propre sœur, à Ax-les-Termes, au cours du fameux voyage dans les Pyrénées, devint oblat, ou pensionnaire du monastère. Quand sa longue histoire avec Munda arriva à sa fin, il essaya à plusieurs reprises de la marier ; on y reviendra.

L'histoire de la dame noble nommé Comdor présente un des cas les plus curieux de ce type de relation. Cette « domicella » était probablement la femme de Raymond de Montels. Un témoin prétendit que l'abbé l'avait « déflorée » ; la chose n'est pas impossible : il se peut qu'elle n'ait pas encore vécu avec son mari Raymond, personnage bien connu dans la famille du monastère. Il arrivait que de très jeunes femmes fussent mariées un certain temps avant de vivre avec leur époux. Quelles que soient ses relations avec son mari, Comdor était la fille de Ricarda de Maornaco, femme noble, probablement veuve, qui contribuait à l'entretien de son fils et au sien propre en donnant sa fille à l'abbé ; en

retour, elle obtenait des pensions d'oblats, et en guise de prime, un roncin, pour son noble fils.

Cette relation fut orageuse, parce qu'elle offensa beaucoup Munda, maîtresse de longue date de l'abbé ; l'épisode eut lieu peu de temps avant que Pierre ne l'éloigne en la mariant. Les deux nouveaux amants manquaient singulièrement de tact : Comdor portait publiquement dans les rues de Lézat un chapeau ou un bonnet que Munda avait offert à l'abbé l'événement provoqua une rixe entre les deux femmes, dont on a d'amples témoignages. Par ce biais, nous abordons la question du concubinage.

Bien que ses conditions de vie s'y prêtassent mal, l'abbé avait réussi à construire des relations de l'ordre du concubinage, tel qu'il en existe en ce temps, où il se définit comme une relation durable avec une femme plus jeune que soi. Fabrissa de Turri, avec qui il eut une aventure à Toulouse et à Lézat, était une maîtresse durable pour Pierre : un témoin dit que leur relation dura trois ans. Par la continuité de ses services, elle était bien une concubine, mais un moine la décrit peu charitablement comme une prostituée. Mais, dans cette relation, on observe une autre caractéristique du concubinage : son amant s'en sépara en la mariant, en ce cas à Pons de Suriaco, cousin germain de Pierre. Nous savons encore que Fabrissa était toujours jeune et plaisante après la mort de son mari Pons, car, comme on l'a vu plus haut, Pierre lui fit alors des propositions devant l'autel de son prieuré de Saint-Antonin à Toulouse.

Mais c'est avec Munda qu'il eut la plus longue relation ; elle régna sur ses multiples affections pendant sept ans ou plus. A son propos, nous entendons une évaluation tout à fait franche des avantages qu'une femme pouvait tirer de tels arrangements : Hugues, le prieur claustral rapporte les commentaires de Willelma, sœur de Munda : le concubinage aurait été une bonne affaire pour Munda ; Munda, disait-elle, « avait été pauvre et l'abbé l'avait enrichie ; elle avait pu alors se promener en vêtements vraiment beaux et somptueux ; elle avait pu préparer des dîners privés pour lui ». Plusieurs témoins ont noté les dons de nourriture et de marchandises qu'il lui faisait, les apportant en sa demeure située tout près de la porte principale du monastère. Certes, Munda a connu divers problèmes avec son curieux amant, l'abbé Pierre, mais il y avait de l'affection entre eux. Elle lui préparait des dîners intimes, comme on l'a vu et, une fois, elle lui offrit un chapeau et lui lava les cheveux.

Mais la nature conservait son emprise et du commerce, même bref, entre hommes et femmes, pouvaient résulter des enfants illégitimes. Nos sources montrent qu'ici comme ailleurs, on tentait de recourir à l'avortement en cas de grossesse non désirée. Au cours de leur relation qui dura sept ans, Munda et Pierre eurent deux fils ; à la fin de cette période, elle se trouva à nouveau enceinte. Comme on l'a vu, Munda fit savoir à tous qu'elle avait perdu son troisième enfant à cause des violences de l'abbé. De façon plus significative, un chevalier et oblat du nom de Guillaume de Biraco

rapporta aux enquêteurs que l'abbé avait fait un enfant à la jeune femme noble Comdor et que « sa mère lui avait donné à boire une potion d'herbes pour la faire avorter ». On ignore tout de cette préparation, mais les effets de la potion ou de tout autre moyen n'étaient pas assurés, car, selon nos témoins, Pierre de Dalbs avait engendré deux fils, en plus de l'enfant avorté de Munda, mais aussi des filles, l'une à Toulouse, l'autre à Muret. L'opinion commune pouvait donc se conforter dans l'idée qu'un homme sexuellement actif a une progéniture.

La relation avec Munda se défit finalement, soit en raison de cette grossesse, soit à cause de la cour que Pierre faisait à Martina ou à la noble Comdor, soit parce que ce lien était trop publiquement connu, en somme pour une raison indéterminée ; elle se défit dans une atmosphère d'âcre récrimination, avec des scènes violentes. Munda ne voulait pas de la rupture. Aux yeux de tous, elle s'en prenait à ses rivales, racontant à tous, « sans distinction », selon un témoin, l'état de ses relations avec son amant, révélant le secret de son avortement.

Comme cette liaison se détériorait, l'abbé agit comme les amants ordinaires : il se mit en quête d'un mari pour Munda. Deux témoins laïcs, témoins à charge, dirent qu'il leur avait demandé de l'épouser ; il promettait au premier « mille faveurs » ; l'abbé essaya de mettre en ménage le second avec Munda à l'occasion d'un voyage à Rocamadour, lieu de pèlerinage situé tout au nord de Lézat. Le moine Auger, violemment hostile à Pierre, racontait que l'abbé avait promis à un candidat au mariage d'en faire un oblat et qu'à un oblat qui avait refusé le mariage, il avait retiré sa charge. Ces informations sont peut-être tendancieuses, mais le moine donna mention du candidat éventuel à la main de Munda : il s'agit d'un notaire public de Lézat, Guillaume Petri, personnage qui a bien réussi et que l'on retrouve – oh, merveille ! – parmi ceux qui certifient conforme la copie des témoignages contre Pierre en mars 1255. Si cela est vrai, Munda ne s'en est pas trop mal tirée, pour finir.

Ses enfants n'étaient pas abandonnés à leur mère ; il s'efforça de s'occuper de ses garçons. Le premier fut baptisé à Gameville, près de Toulouse, l'autre, un peu plus tard, à Lézat. A Gameville, apprenons-nous, Pons Rossellus, neveu de l'abbé, servit de parrain à l'enfant ; on sait aussi que Pierre confia à Pons la somme de 100 sous de Morlaas pour assurer l'entretien de Munda.

Remarques conclusives

Pour conclure, je voudrais rassembler ce que nos matériaux révèlent sur les relations intimes entre hommes et femmes à cette période. Le lecteur aura remarqué quelle extraordinaire excitation procure aux témoins laïcs et religieux le fait que Pierre de Dalbs mélange les charges religieuses et

la vie sexuelle, selon les proportions qu'ils prétendent observer. La sacralisation de la semaine sainte, par exemple, les contraintes imposées au prêtre avant la célébration de la messe, ou bien l'interdiction de manger de la viande selon son bon plaisir, tout cela désigne la plus profonde différence institutionnelle entre le Moyen Age et les Temps modernes, c'est à dire la domination absolue de l'Église. Si l'on met à part la question institutionnelle, les relations entre hommes et femmes paraissent extra-ordinairement simples. Quels que soient leurs débordements d'imagination, qu'ils soient laïcs ou clercs, nos témoins centrent leur attention sur le mâle. L'abbé était actif, vigoureux, puissant, dominateur et brutal. Sauf dans leurs relations avec d'autres femmes, avec qui elles se querellent, et se battent, les femmes sont tout à fait passives ; on dirait qu'elles sont esclaves du rôle attribué à leur sexe. Certaines, d'après nos témoignages, vinrent même à l'abbé, au maître, pour connaître ses secrets en matière sexuelle ou pour expérimenter ses prouesses légendaires. Nos témoins ont peut-être chargé Pierre, mais ils ont pris plaisir à le faire, en se félicitant d'être mâles.

On observe bien le peu de considération dont jouissaient les femmes en notant la façon dont est traité le seul témoin féminin qui déposa contre Pierre, Trioleta. L'abbé l'avait emmenée à Saint-Ybars, quand elle était prisonnière de sa « tour » ; il eut une liaison avec elle à Saint-Ybars et à Lézat. Alors que les témoins masculins, laïcs ou clercs subissent de longs commentaires, le témoignage de Trioleta se limite à ceci : « Un témoin juré, la femme Trioleta dit que ledit abbé avait couché avec elle à Saint-Ybars et ailleurs ». Nous savons bien que l'enquête du juge aurait progressé s'il lui avait posé des questions ; elle lui aurait sûrement dit qu'elle avait été violée. Mais qui s'en souciait ? D'une femme de cet état et de cette vie, on n'attendait que des réponses par « oui » ou par « non ».

Tout cela nous rappelle qu'étant donné le quasi monopole masculin des armes et la large domination des hommes en matière de propriété ou de moyens de production, on imagine bien que ce sont les hommes qui ont écrit les règles du jeu dans cette société. J'en tire la conclusion que les témoignages ont plus de chance d'être vrais que faux ; les femmes de notre affaire ont donc dû agir à peu près comme le disent nos témoins.

Mais, pour être compris, les faits doivent être placés en contexte ; on ne peut sans précaution se déclarer choqué, comme le font nos témoins, par la violence qu'on imputait à Pierre, quand il enlevait Trioleta, mordait sa propre cousine à Saverdun ou jetait Munda dans l'escalier. De telles explosions de force et de rage sont communes, tout au long de l'histoire, dans les relations entre les hommes, plus forts, et les femmes, plus faibles ; elles avaient leur place même dans la plus stable des relations, le mariage. Bien qu'on ne dispose pas de textes littéraires ou légaux sur la question à Toulouse pendant cette période, il faut se rappeler que le bailli du Nord de la France Philippe de Rémi, seigneur de Beaumanoir notait que les maris, s'ils avaient subi une provocation nette, ne devaient pas être punis

pour avoir battu ou frappé leur femme ; en fait, il les encourageait plutôt. Certes, une femme qui n'avait rien à se reprocher et qui était battue pouvait quitter son mari, mais quand même ! En outre, un homme sous le coup de la colère pour avoir trouvé sa femme en train de commettre l'adultère, pouvait la tuer sans être puni de mort par la loi, alors que son épouse ne pouvait que le quitter.

Enfin, les Toulousains et les gens de la région, en ce temps, étaient habitués à la violence. Par là, je ne veux pas dire que cette société était constamment en proie aux guerres, petites ou grandes. Après une longue période de paix, le Languedoc occidental avait souffert d'une lourde guerre, la Croisade albigeoise, de 1209 à 1229, mais ce temps était déjà lointain. Nos documents enregistrent une violence civile et non guerrière. Quelle qu'en soit la raison (est-ce une solidarité communautaire véhémente pratiquée publiquement, ou bien l'imposition d'une unité religieuse et culturelle ?), les hommes et les femmes apportent le témoignage de scènes horriblement violentes dans la vie quotidienne. Quelques exemples empruntés aux registres de l'Inquisition du milieu du XIIIe siècle suffiront pour établir cet aspect bien connu. La plupart des croyants condamnés pour catharisme n'étaient pas tués ni emprisonnés à vie ; ils subissaient une simple pénitence, parfois sévère, qui consistait à porter sur eux des croix pour aller en pèlerinage ou en croisade. Mais l'encre indélébile vaut parfois mieux qu'une encre ordinaire. Faure Raseire rapporta aux inquisiteurs en 1245 qu'à Toulouse, au moment de sa première condamnation, « des croix lui avaient marquées sur le front au fer rouge ». Et que dire du sort subi par Ramunda, fille de Raymond Joclar de Saint-Martin-de-la-Lande ? Selon son témoignage parfois assez confus, son père la jeta dehors « parce qu'elle était hérétique et parce qu'il pensait qu'elle était une putain ». Elle fut recueillie par un couple marié et par d'autres voisins, et finit par tomber entre les mains des Cathares. Peut-être était-elle un peu sotte, ou même un peu légère, comme son père le pensait ; en tout cas, les Cathares ne voulurent pas d'elle dans leur clergé. Elle demeura proche d'eux cependant : ainsi, elle fut finalement arrêtée et sans doute condamnée après un procès, en compagnie d'autres fidèles cathares, dont certains « perfecti » et « perfecte ». Le notaire, durant cette session de l'Inquisition enregistra le témoignage de Ramunda : « Lesdits hérétiques, dit-elle, furent brûlés à Toulouse et elle-même, conduite vers le bûcher, se convertit à la foi catholique par peur des flammes ».

Un dernier exemple, qui n'a rien à voir avec l'Inquisition, mérite réflexion. Un jour, à Fanjeaux (à environ 75 km au sud-est de Toulouse), un jeune homme jeta un coup d'œil à l'intérieur d'une maison et assista alors à une « entrée en hérésie », épisode qu'il rapporta ensuite aux inquisiteurs. L'homme qui était devenu cathare dans la chambre de cette maison était un meurtrier condamné. Ce meurtrier avait sans doute souhaité cette combinaison de baptême, de confession et de rite funèbre,

au cours duquel, selon la tradition, il pardonnait à ceux qui lui avaient nui, tout en se rendant lui-même « pur » (cathare). Et pourquoi ? Parce qu'il avait été sur le point d'être enterré vivant.

Sources : archives départementales du Tarn-et-Garonne, Fonds de Moissac, G 722 bis, dossier daté d'octobre 1253 à mai 1254, copié en mars 1255 et G 722 4 et 5, sans date. Bibliothèque municipale de Toulouse, ms. 609, fol. 40v-41r, 97v et 165v.

Traduit de l'américain par Alain Boureau.

Odile REDON

ESPACE OBJETS ET GESTES DE LA CUISINE

Enquête dans la Toscane siennoise et florentine des XIVe-XVe siècles

A la mémoire de Marie-Josèphe,
ma mère
17 décembre 1985

Pour situer le fait alimentaire entre les sphères du public et du privé je présenterai en guise de prologue quelques réflexions sur l'acte de manger. On sait bien que l'unité familiale, une sorte d'intimité donc, est normalement définie par le fait de manger ensemble, « au même pot et à la même table ». Manger avec d'autres, les rencontrer à table, les inviter ou être invité signifie d'une certaine façon entrer dans leur intimité, mais à des degrés divers. Si l'on en croit les récits littéraires la rencontre des amants commence toujours par une collation, quand ce n'est pas un bain ; c'est là au moins l'expression littéraire d'une intimité progressivement créée. Si la rencontre amoureuse se situe dans un lieu insolite, normalement public, ce premier acte, alimentaire, a aussi dans le récit la fonction de changer le sens du lieu, de le privatiser. Ainsi de l'église dominicaine où se rencontrent Monna Merdina et le frère prêcheur son amant (1), et justement la suite du récit se joue toute sur la confusion en ce lieu entre privé et public. Dans la rencontre amoureuse c'est généralement la femme qui offre, qui donne à manger des mets qu'elle a elle-même préparés, en attendant de se nourrir elle-même, suivant le langage de la rhétorique amoureuse, de la chair de son amant (2). Exceptionnellement la situation peut s'inverser, mettant l'homme en position d'offrir à manger, quand un mets particulier devient le prix ou le symbole de l'intimité amoureuse : tels la cuisse de la grue du cuisinier Chichibbio ou le noble faucon du gentilhomme Federico des Alberighi (3).

1. Giovanni SERCAMBI, *Il Novelliere,* édition Luciano ROSSI, 3 volumes, Rome, Salerno editrice 1974, nouvelle 33.

2. Cf. O. REDON, *Les usages de la viande en Toscane au XIVe siècle,* dans *Manger et boire au Moyen Âge,* actes du colloque de Nice (octobre 1982), Nice 1984, t. 2, p. 121-130 (p. 125-126).

3. Giovanni BOCCACCIO, *Decameron,* nouvelles VI-4, V-9.

En deçà, dans le registre de la simple civilité, la rencontre à table dans une maison particulière ou à l'auberge, crée de toute façon un rapport privé, d'autant plus qu'au Moyen Age chaque convive partage avec un autre son tailloir et se trouve donc contraint de tenir compte de ses manières. Au niveau du grand banquet cette « communion » se trouve cependant limitée, ou plutôt catégorisée par l'usage de tables hiérarchiquement séparées. Dans le cas d'une réception « chez soi », la maison où se déroule le repas est ouverte, la vie privée des personnes qui reçoivent se trouve donc exposée, et par là virtuellement en danger. Le rituel des invitations pourrait avoir, entre autres rôles, celui d'éviter ce danger, par une gestion convenable de la frontière entre privé et public. Une nouvelle de Sacchetti illustre facétieusement le danger d'une invitation incongrue. Comme l'orfèvre florentin Gallina se voit chaque jour observé, quand il travaille sur le comptoir de sa boutique, par un étranger, un certain Renaud, de Montpellier, il se met à rêver et se convainc de l'importance de ce Renaud, peut-être chez lui grand maître ciseleur ? Sans s'informer davantage il l'invite à déjeuner, avec plusieurs gentilshommes du quartier pour lui faire honneur. Gallina se lance dans des achats somptueux : esturgeons et lamproies puisque c'est temps de carême. Le repas est donc de grande qualité. Mais les hôtes florentins s'étonnent de l'ignorance de Gallina : il ne sait pas encore qui est cet invité d'honneur. A la fin du repas il ose enfin poser la question et on découvre... que ce Renaud n'est qu'un vulgaire potier. L'orfèvre se prend à regretter la vaine dépense de ce repas mais l'un des Florentins le prend à part et l'avertit d'avoir à s'estimer heureux car, dit-il, il a évité un sérieux danger. En effet cet étranger imprudemment invité s'appelait Renaud (renard) et l'orfèvre s'appelle Gallina (poule) : « a-t-on jamais vu, commente Guerrieri des Rossi, le renard s'approcher de la poule sans la manger ? » En offrant des mets de grand prix, Gallina a réparé l'imprudente incorrection de son invitation et évité le pire (4).

Notons qu'il peut être presque aussi dangereux de ne pas inviter qui se considère en droit de l'être. Dans un groupe de marchands florentins établis à Venise et liés là par la pratique quotidienne, ceux qui un jour se trouvent exclus du festin se vengent par la « beffa », en substituant aux tripes un vieux chapeau crasseux. Car l'amitié normalement impose la commensalité (5).

De la salle à manger passons à la cuisine, s'il existe une cuisine car la distinction des lieux n'est pas toujours évidente. Elle existe bien sûr

4. Franco SACCHETTI, *Il Trecentonovelle*, édition Emilio FACCIOLI, Turin Einaudi (NUE 111) 1970, nouvelle 183. Voir aussi la traduction en français d'un choix de nouvelles de F. Sacchetti, sous le titre *Tables florentines*, éd. J. BRUNET, O. REDON, Paris Stock 1984 ; cette nouvelle p. 76-78.

5. F. SACCHETTI, nouvelle 98 ; *Tables florentines*, p. 35-41.

dans les grandes maisons. Sacchetti situe dans la cuisine d'un chanoine de Todi la rencontre du noble soldat Ferrantino, ruiné et trempé, et de l'accorte servante. Cette cuisine se trouve à l'étage ; vu les circonstances, elle est définie principalement par le feu, dans une cheminée assez vaste pour accueillir à la fois deux grandes marmites et une broche garnie de chapons et de perdrix, et pour réchauffer le soldat (6). Il y a aussi une cuisine située à l'étage et distincte d'une salle où l'on mange, dans la maison des marchands florentins de Venise (7). De même dans la maison de Catherine Benincasa à Sienne – la sainte y est employée à tourner la broche – ; et bien sûr dans les résidences collectives, collèges, hôpitaux ou couvents (8).

Dans les maisons d'importance moyenne, en zone rurale – je me réfère ici aux inventaires publiés par M.-S. Mazzi et S. Raveggi – il n'existe pas toujours une pièce définie cuisine ; souvent les instruments de cuisine se trouvent associés à d'autres, dans une pièce dite *sala* – terme générique parfois complété d'un qualificatif, *sala inferior,sala prima introitus* – distincte de toutes façons de la *camera* et de la *cella.* La *sala* est le lieu le moins privé de la maison puisque là justement seront accueillis les éventuels invités, et les nécessités alimentaires contraignent à des rapports avec l'extérieur (9).

Dans les demeures les plus modestes l'unique pièce sert à la fois à dormir, manger et travailler. Sacchetti, dans la nouvelle 192, donne une image de la promiscuité dans les immeubles populaires de Florence. Dans l'appartement contigü à celui du peintre Buffalmacco la femme file, cuisine et sert à manger à son mari. Or cette nouvelle tourne toute autour de la violation et de la défense d'une vie privée. Buffalmacco veut défendre son sommeil, troublé par le rouet de la voisine, car le mur qui les sépare est trop mince et leurs horaires de travail sont trop différents. Il agit donc sur la casserole où la femme fait cuire le repas du ménage, s'immisçant doublement dans l'intimité des voisins, dans leur pitance et dans leurs rapports conjugaux. Car, en gorgeant de sel le brouet confectionné par la femme, il provoque de violentes scènes de ménage, et c'est bien ce qu'il veut car il trouve là l'occasion cherchée d'intervenir sur les rythmes de travail de la maison voisine. Il raisonne Capodoca, le mari courroucé, en invoquant la fatigue de la femme. Levée trop tôt, avant l'aube, elle est distraite toute la journée et sale deux fois le brouet. Buffalmacco suggère à Capodoca, pour la paix du ménage (pour son propre sommeil) de la

6. F. SACCHETTI, nouvelle 34 ; *Tables florentines,* p. 60-67.

7. Voir plus haut note 5.

8. Voir par exemple l'inventaire des biens de la « Casa della Misericordia e sapientia » de Sienne, dans Giuliano CATONI, *Genesi e ordinamento della Sapienza di Siena,* in *Studi Senesi* LXXXV, 1973, p. 155-198 ; l'inventaire de la cuisine, p. 189-190.

9. Maria-Serena MAZZI, Sergio RAVEGGI, *Gli uomini e le cose nelle campagne fiorentine del Quattrocento,* Florence Olschki 1983.

laisser dormir le matin. Il sera bien temps de filer tout le jour. Buffalmacco a gagné, or il est intervenu au moyen d'une violation de l'espace privé des voisins. Entendre, il entendait de toute façon et c'était justement son problème. Mais pour saler la marmite il a percé un trou dans le mur ; il s'est donc introduit dans l'espace à tout faire de ce couple modeste, en même temps que dans sa consommation et sa pratique quotidienne.

Il serait utile, pour se représenter l'espace concret de la cuisine, de recueillir et traiter l'information iconographique. Les *Tacuina sanitatis* de l'Italie du Nord à la fin du XIV[e] siècle, pour illustrer les différents produits de consommation alimentaire, montrent souvent leur préparation à la cuisine et leur présentation à table. L'espace de la cuisine et celui des repas sont parfois séparés ; ou bien un espace synthétique réunit toutes les opérations de préparation, cuisson et consommation. La cuisine peut aussi apparaître comme un espace intermédiaire entre l'intérieur et l'extérieur de la maison (10).

Qui occupe l'espace de la cuisine ? Les grandes maisons utilisent des cuisiniers professionnels, comme Chicchibbio, déjà cité, ou ce Pellino évoqué par Sacchetti dans la nouvelle 185. Professionnels aussi les destinataires des livres de cuisine (11) ? Dans les foyers où un seul serviteur aide à tenir la maison, homme ou femme il est employé à la cuisine. Quand Pero Foraboschi recrute la paysanne Cecca (12), comme elle dit savoir cuisiner, il lui confie aussitôt et bien imprudemment la préparation de l'oie rôtie de la Toussaint ; Masetto, de Colle val d'Elsa, prépare les repas du prêtre romain Ser Pace (13) ; le curé de Giogoli lui aussi n'a qu'un seul serviteur qui, commente Sacchetti, fait tout dans la maison y compris la cuisine (14). En aucun cas il ne s'agit d'une cuisine raffinée ; en effet à ce niveau modeste la cuisine est simplement associée aux indispensables et intimes services de la maison. Car ces serviteurs sont bon gré mal gré des intimes. Catherine de Sienne, dans la maison de son père, choisit d'accomplir ces mêmes services, surtout

10. Voir Luisa COGLIATI-ARANO, *Tacuinum Sanitatis,* Electa editrice, Milan 1979, particulièrement des illustrations 154, p. 124, 162, p. 125, 173, p. 127, 221, p. 136.

11. Sur les livres de cuisine, voir Jean-Louis FLANDRIN, O. REDON, *Les livres de cuisine italiens des XIV[e] et XV[e] siècles,* dans *Archeologia Medievale* VIII, 1981, p. 393-408, et Bruno LAURIOUX, O. REDON, *Emergence d'une cuisine médiévale, le témoignage des livres,* dans *Matériaux pour l'histoire des cadres de vie dans l'Europe occidentale (1050-1250),* Centre d'études médiévales de Nice, Nice 1984, p. 91-101. G. Sermini campe plusieurs personnages de cuisiniers, nouvelles 25, 29, 35.

12. F. SACCHETTI, nouvelle 185, *Tables Florentines,* p. 47-51.

13. Gentile SERMINI, *Le novelle,* édition G. VETTORI, 2 volumes, Avanzini e Torraca Editori, Rome 1968, nouvelle 16.

14. « Fu un piovano, che avea un suo fante, il quale quasi ogni cosa a lui opportuna facea, insino al cuocere », F. SACCHETTI, nouvelle 118, cf. aussi la Benvegnuda des marchands florentins de Venise ; *Tables florentines,* p. 117, 37-38.

les plus ingrats tels que nettoyage et balayage, à la place d'une servante, par pénitence (15).

Dans la vie d'une famille c'est à la femme, épouse et mère, qu'incombent toujours la responsabilité et le plus souvent le travail de la cuisine. Sacchetti nous a montré au fourneau l'épouse de Capodoca, voisine de Buffalmacco ; on pourrait citer beaucoup d'autres exemples (16). Paolo da Certaldo, dans un célèbre et indigent *Libro di buoni costumi* théorise la formation des femmes au service de la maison et donc de la cuisine : « E'nsegnale fare tutti i fatti de la masserizia di casa, cioè il pane, lavare il cappone, abburattare e cuocere e far bucato... si che quando la mariti non paia una decima e non sia detto che venga del bosco » (17). Bernardin de Sienne aussi. Dans un sermon sur la vie conjugale qu'il faudrait citer tout entier, par un tableau en négatif – de la maison sans femme – il confirme la femme dans les tâches domestiques qu'il évoquait d'abord :

« Considère l'activité diligente de la bonne épouse dans toutes les affaires de la maison. Elle range le froment et tous les grains et en règle l'usage, elle garde l'huile, elle veille à l'approvisionnement de la maison en viande salée et elle la protège des vers...

« Regarde au contraire la maison des hommes qui vivent sans femme, je ne dis pas de tous mais de ceux qui mènent une vie sans liens donc sans freins. Là le feu n'est que rarement ou n'est jamais allumé, les plats et tailloirs ne sont guère lavés qu'une fois par mois ; ce sont les chiens qui, en les léchant, lavent les marmites et les poêles, la maison n'est jamais balayée. La cuisine, comme toute la maison, est pleine d'araignées et d'ordures. Les épluchures des fruits s'accumulent dans un coin pour la fête des mouches. La table n'est jamais desservie, les plats et les tailloirs y sont nettoyés d'un lavage sordidement rapide sans eau ni même essuyage. Le lit où on laisse les draps s'user jusqu'à la corde ressemble à la niche et la couche d'un chien. Si un vase se casse les chiens répandent l'huile partout sans que l'homme sans aperçoive. Le froment est livré aux souris, aux passereaux, aux vers et à la pluie. Le vin coule de son récipient s'il ne s'y gâte pas » (18).

15. RAYMOND DE CAPOUE, *S. Catharinae Senensis Vita,* dans *Acta Sanctorum,* Avril III, Anvers 1875, p. 853-959, paragraphes 48, 50, 125, 127.

16. F. SACCHETTI, nouvelles 99, 123, 208 ; *Tables florentines,* p. 17-20, 127-129, 133-144 ;

17. PAOLO DA CERTALDO, *Libro di buoni costumi,* éd. Alfredo SCHIAFFINI, Florence, La Monnier 1945, p. 127-128.

18. *Considera mulieris bonae in totius substantia domus solertiam diligentem. Haec namque blada et frumenta ordinat et gubernat, tuetur oleum, salitas carnes in domo esse procurat et intactas a vermibus servat. /.../ Et econtra videas inuxoratorum, non dico cunctorum, sed talium qualium solutorum dissolutorum domos ; raro vel nunquam ibi accenditur ignis, parapsides et incisoria vix semel lavantur in mense, ollas et frixoria lavant*

Le stéréotype de la maîtresse de maison ressort sans nuance de ce tableau dont l'axe essentiel est de la propreté et de la conservation ; ce qui relève de ces concepts regarderait surtout la femme. Mais la cuisine, comme en général la gestion de la maison, implique aussi des rapports avec l'extérieur, or, si l'on en croit les récits littéraires, c'est souvent l'homme qui gère ces rapports en assurant l'approvisionnement quotidien par les courses ; il choisit donc les menus (19) et peut-être les recettes. En tout état de cause l'homme n'est pas exclu de l'exercice culinaire ; Berto Folchi, un des personnages familiers de Sacchetti (20), bien qu'une servante s'active dans la maison, s'installe lui-même devant la cheminée pour faire rôtir ses grives, avec les mêmes gestes que sainte Catherine. Le jeune fanfaron Bindaccino de Fiesole, en séjour aux eaux de Petriolo, tout en affectant un style de vie noble, se vante de savoir cuisiner. Un jour il se lance à acheter, à peu de frais dit Sermini, deux ventres de mouton, disant à ses compagnons : « Io voglio cuociare di mia mano ; che mai non manicaste i migliori nè meglio acconci. E dassi da fare e conci delicatamente li cuoce ». L'entreprise finit mal il est vrai, mais par « beffa » des compagnons et jalousie du cuisinier plus que par incapacité de l'amateur (21). Ce qui lui est reproché ce n'est pas de cuisiner mais de cuisiner dans l'espace d'un autre, de même que dans sa pratique quotidienne il tend à imposer à tous une familiarité aussi déplacée qu'intéressée. Car la cuisine reste un espace réservé, qu'il soit professionnel ou familial.

Les comportements y sont codifiés, par l'usage et par les exigences techniques. Cuisiner, c'est transformer un objet naturel, animal ou végétal – souvent déjà façonné par des interventions humaines –, en produit assimilable et satisfaisant à des goûts formés par les exigences biologiques et par la culture. L'homme ou la femme agissent physiquement, la main aidée d'instruments divers dont se retrouvent aujourd'hui le nom ou la trace ; le nom dans les inventaires, les récits littéraires ou les livres de recette, la trace dans les couches archéologiques (22),sur les images peintes ou dans les formes des objets actuels.

18. (suite) lingendo canes, nunquam scopatur domus, coquina totaque domus araneis et immunditiis plena est. Purgamenta fructuum quandoque in angulo cumulantur in muscarum fomentum, tobalae numquam de mensa moventur ; ibique parapsides et incisoria quadam porcina et festina, sine aqua, lotione immo exfricatone purgantur. Lectus, linteaminibus ibi usque ad ultimam consumptionem dimissis, fovea et canum cubiculum paret. Fracto vase, funditur a canibus oleum, nesciente viro. Frumentum muribus et passeribus, vermibus vel pluvia perit. Effunditur e vegete, vel in ea putrescit vinum. S. BERNARDINI SENENSIS *Opera omnia,* II, p. 107-108, Sermon 48, *De domina honesta.*

19. G. SERCAMBI, nouvelle 70, F. SACCHETTI, nouvelles 98, 183, 188 ; *Tables florentines,* p. 35, 77, 105-106, G. SERMINI, nouvelles 16, 29.

20. F. SACCHETTI, nouvelle 130, *Tables florentines,* p. 130.

21. G. SERMINI, nouvelle 35.

22. Des suggestives correspondances entre archéologie et inventaires, grâce à Riccardo FRANCOVICH, *La ceramica medievale a Siena e nella Toscana meridionale. Secc. XIV-XV, Materiali per una tipologia,* Florence, All'insegna del giglio 1982.

La première opération consiste à nettoyer, trier, laver ; elle se fait dans des bassines (« catini ») de terre ou de cuivre, ou dans des écuelles (« scodelle »). Ces instruments se trouvent dans toutes les maisons, souvent en nombre, et servent aussi dans les étapes ultérieures de la préparation. Le lavage, plus que beaucoup d'autres opérations culinaires, en exigeant de l'eau, impose des échanges avec l'extérieur, d'approvisionnement et d'évacuation.

La bassine, de forme simple, arrondie, est donc destinée à recevoir liquides et solides et à accueillir les mains de l'opérateur culinaire. Celui-ci y rompt, mélange, pétrit les produits qui composeront une pâte, une farce ou une sauce (« mestare, menare, sbattere, rompere con le mani »). L'écuelle, de forme analogue, plus petite, en bois ou en étain, en terre ou céramique, sert plus souvent au service qu'à la préparation. Chaque convive recevra la sienne propre, préparée à la cuisine, c'est-à-dire remplie, puis saupoudrée d'épices ; il y mangera le brouet ou « minestra », des plats plutôt liquides. Comme l'écuelle est une unité de service individuel, elle tend à devenir aussi unité de mesure : « tolli due scudelle di fiori de pruni bianchi », écrit l'auteur anonyme d'un *Liber coquine* du XV[e] siècle (23).

Les instruments coupants sont d'utilisation très constante. Avec les couteaux on coupe ou hache sur la table ou le tailloir les herbes ou la viande. Les verbes « battere, tritare » sont souvent complétés de l'adverbe « fortemente » qui insiste sur le caractère physique du travail culinaire. Le type de couteau n'est pas précisé dans les livres de cuisine mais les inventaires distinguent des « couteaux de table », et des couteaux plus ou moins grands ou à crochet qui pouvaient avoir des utilisations spécifiques à la cuisine.

La râpe « grattugia », si l'on en croit les inventaires, n'existe pas dans toutes les maisons ; elle sert pour le fromage, éventuellement pour le foie de porc déjà bouilli. Elle peut sans doute être remplacée par le couteau ou le mortier.

Le mortier (« mortaio »), en pierre ou en bois, se trouve dans presque toutes les maisons. Indispensablement complété du pilon (« pestello ») en bois, il sert à piler, moudre, écraser les herbes et épices (24), la viande, le foie, le poisson, la mie de pain ou les légumes (« pestare, macinare,

23. *Liber coquine,* du noble seigneur Augusto Paxiero, ms. 226 de la bibliothèque de Cessole à Nice ; le texte, en italien, a été transcrit par Massimo QUAINI, et la publication est attendue. Je remercie vivement M. QUAINI qui m'a gentiment communiqué sa transcription du texte. Les termes culinaires rappelés en italien ont été relevés dans les différents livres de cuisine cités dans l'article *Emergence d'une cuisine médiévale, op. cit.,* particulièrement dans *Libro della cucina del sec. XIV,* éd. F. ZAMBRINI, Bologne 1863, réimpression Bologne 1968. L'orthographe a été uniformisé suivant les critères modernes.

24. La pulvérisation des épices peut cependant se faire hors de la cuisine ; les livres de recette conseillent parfois de faire piler les épices par l'épicier.

schiacciare »). Avec le mortier on obtient la consistance fine et homogène qu'exigent beaucoup de recettes. C'est l'instrument essentiel pour la fabrication des sauces qui accompagnent nécessairement les bouillis et rôtis sur les tables médiévales. L'image évidemment familière du pilon manœuvré dans le mortier est constamment reprise dans la littérature, comme facile illustration d'une activité sexuelle. Sercambi commente ainsi le surnom du prêtre Pestello, « bene amasariziato da far pestare salsa inne l'altrui mortaio » (25). Et dans le *Decameron*, le prêtre de Varlongo, pour mieux moquer Belcolore qui a voulu lui faire payer ses services amoureux, et pour récupérer le gage qu'il a laissé, se fait par elle prêter son mortier, car, dit-il, il doit faire une sauce. Or dans les échanges verbaux qui suivent – par l'intermédiaire d'un jeune garçon – il s'agit toujours de marchander l'usage réciproque du mortier et du pilon, dans une relation où l'intérêt vénal et l'engagement physique sont beaucoup plus forts que le sentiment (26). Cette image de cuisine, correspondant à un travail physiquement dur, sans particulier raffinement et comme tel éventuellement accompli par des aides, correspond donc souvent dans la littérature à l'idée d'un amour matériel et vénal, sans horizons affectifs, fermé. Elle confirme la cuisine comme un lieu mixte, masculin et féminin, avec une nuance de mépris.

La fréquence des gestes utilisant la force des mains et des bras et la résistance du corps pour fragmenter et réduire en pâte des produits naturels à fin alimentaire répond au goût médiéval pour les sauces, les brouets et les tourtes ou viandes farcies.

La cuisson fait aussi intervenir plusieurs techniques et beaucoup de temps, d'autant plus que souvent les plats médiévaux subissent plusieurs cuissons avant le service. On fait frire les morceaux de viande ou de poisson dans une poêle de fer (« padella »), instrument maniable, très répandu, pour cuisson rapide ou précuisson. Pour faire bouillir les aliments, le cuisinier ou la ménagère les plongent dans une marmite (« pentola ») ou un chaudron (« paiolo ») remplis d'eau ou d'un autre liquide. Le chaudron, en cuivre, existe dans toutes les maisons, de capacité variée, mais presque aucune recette ne le nomme ; il sert donc plutôt à autre chose qu'à cuire, par exemple à laver le linge. La marmite de terre est au contraire l'outillage normal de cuisson par ébullition. Cette cuisson exige une surveillance : la marmite sera tenue plus ou moins éloignée de la flamme suivant la chaleur souhaitée ; souvent il faut tourner le mélange avec une

25. Sercambi, nouvelle 13.

26. *Decameron* VIII-2 ; Belcolore est présentée comme « una piacevole e fresca foresozza, brunazza, e ben tarchiata ed atta a meglio saper macinar che alcuna altra ». A la fin de la nouvelle elle fait dire au prêtre : « Prego a Dio che voi non pesterete mai più salsa in (mio) mortaio, non l'avete voi sì bello onor fatto di questa » ; le prêtre lui fait répondre sur le même ton : « se ella non ci presterà il mortaio, io non presterò a lei il pestello ».

louche ou grande cuiller (« mestolo », « ramaiolo ») pendant un certain temps que les auteurs des livres de cuisine comptent en « paternoster », unité familière de mesure du temps. Le feu devra être entretenu, la fumée évitée. La technique du bouilli est sans aucun doute la plus répandue au Moyen Age, les livres de recette le disent et l'archéologie le confirme à travers l'étude des récipients et celle des os des animaux cuisinés. Pour le cuisinier la cuisson bouillie est associée à des gestes tels que verser, mélanger, tourner, et à une attention qui se prolonge dans la durée.

Attention aussi pour les rôtis ; ils sont exposés directement au feu de la cheminée, sur un grill (« graticola ») ou à la broche (« spiedo »). Nous avons vu que le geste de tourner la broche est souvent confié à un aide, payé ou complaisant comme sainte Catherine, ou assumé par un dilettante comme Berto Folchi (27). Ce geste est en soi mécanique mais il se trouve associé à l'entretien du feu et à l'arrosage du rôt pour son moëlleux intérieur et sa dorure externe. Plus que dans les autres cuissons peut-être il y a là un goût, du feu, une intimité avec lui. A l'extrême paradoxal, Catherine Benincasa, insensible à la qualité culinaire, vient à s'abstraire dans la prière de l'action répétitive de tourner ; ravie en extase elle se livre littéralement au feu qui divinement l'épargnera. Pour le rôt déjà se présente l'alternative entre cuisson à la maison dans la cheminée et cuisson au four public, car les cuisines particulières on le sait, sauf exception, n'avaient pas de four. Le four en effet exige trop d'énergie pour une utilisation privée ; les réglements urbains tendent à limiter sa diffusion pour des raisons de contrôle fiscal et de sécurité anti-incendie. Dans les campagnes toscanes la tradition du four seigneurial n'a pas complètement disparu, et elle a pu être relayée par des fours communaux. La littérature privilégie le four, particulièrement en des circonstances festives comme la Toussaint (associée à l'oie rôtie), pour d'évidentes raisons narratives. On sait aussi que de grandes maisonnées urbaines passaient des contrats à terme relativement long avec des fourniers.

Au four on peut porter le rôt mais aussi la tourte. Pour elle aussi c'est un choix, souvent clairement énoncé dans les livres de cuisine, car il existe une solution de repli permettant la cuisson de la tourte dans l'espace privé de la cuisine. On la mettra alors entre deux plaques/plats de terre (« testi ») ou de métal – cuivre, cuivre étamé ou fer – (« testi » ou « teglie »), avec de la braise dessus et dessous. Les « teglie » de métal, mentionnées dans les livres de cuisine plus rarement que les « testi » de terre, se trouvent cependant dans les inventaires ; les « testi » de terre preque jamais. L'archéologue suggère une grande diffusion de ces plats de terre, mais de fabrication domestique et de faible prix (28). Ils étaient en quelque sorte sacrifiés au feu et ne justifiaient pas l'inscription dans

27. Voir plus haut note 20.
28. Voir plus haut note 22.

un inventaire. Plus encore que le rôtissage à la broche – car les réactions de l'objet à cuire sont moins évidentes – ce type de cuisson exige un contrôle constant. La braise doit être entretenue dessus et dessous, l'aspect de la croûte examiné, d'autant plus que la tourte se définit essentiellement par un extérieur séduisant, de forme – qui tient à la préparation – et de couleur – assurée par la cuisson – . La solution du four était techniquement plus satisfaisante mais elle correspondait à une gestion différente de la cuisine.

Tous ces actes culinaires, de préparation et de cuisson, sont associés à des bruits, des odeurs, des sensations. Beaucoup de cuissons exigent un contact proche et prolongé avec le feu qui nous suggère une sensation de chaleur rayonnante (29). La cuisine est aussi une manière de gérer le temps et d'être conduits par lui. Car il impose les approvisionnements au fil des saisons – nous retrouvons le contact avec la nature extérieure – et suivant les obligations liturgiques : au poisson de carême succèdera la viande de la fête de Pâques, à l'oie de la Toussaint, le poisson de l'Avent. Le cuisinier ou la ménagère à l'inverse cherchent à organiser le temps ; ils penseront la veille à faire tremper les pois chiches, ils prépareront la pâte de fruit quinze jours à l'avance pour obtenir le juste séchage, ils feront refroidir entre deux cuissons, tiédir avant le service... Une recette sophistiquée peut imposer ses rythmes : l'« Ariso » est à base de grain, de viande de bœuf et de lait d'amande. Le grain et le bœuf doivent commencer à être traités la veille. Le grain sera trié et libéré de sa coque, mis au feu à l'eau claire « la sera dinanzi prima che tu vadi a dormire ». La viande cuira avec le grain à l'étouffée, dans la marmite bien couverte sous un linge ou un tailloir. « La mattina quando ti lievi a fare le altre vivante » la marmite sera alors découverte et le plat subira d'autres cuissons, avec du lait d'amandes, puis un assaisonnement au lard et aux épices avant d'être servi dans les écuelles (30). Ce n'est qu'un exemple, d'interférence explicite entre les rythmes de la vie et l'exercice culinaire.

Le service appartient encore en partie au travail de la cuisine, notamment pour ce qui est servi, comme justement l'« ariso », en portions individuelles c'est-à-dire dans les écuelles. « Fa le scodelle », disent les recettes.

A travers les recettes et le répertoriage des objets, on restaure une activité partiellement close dans un espace privé mais communiquant avec l'extérieur par l'approvisionnement et par certaines techniques de cuisson. Le côté réservé de la cuisine la protège généralement de la faveur des nouvellistes. Dans la maison elle apparaît comme un lieu de travail physique patient, malgré tout plutôt féminin, un lieu de rencontre avec la nature (des produits de base), de contact avec les éléments, eau et feu, et de régulation du temps intérieur.

29. Voir la nouvelle citée plus haut, et note 6.

30. Cette recette dans *LVII ricette d'un libro di cucina del buon secolo della lingua,* ed. Salomone MORPURGO, Bologne 1890, recette XII, p. 11.

Geneviève BUHRER-THIERRY

LE CONSEILLER DU ROI

Les écrivains carolingiens et la tradition biblique

Pour peindre une situation politique ou caractériser un personnage avec ses qualités et ses travers, les clercs du haut Moyen Age recourent sans hésiter à la Bible : de ce texte inépuisable, ils tirent un certain nombre de prototypes, aussi bien de « bons » que de « méchants » : ainsi le bon roi carolingien devient-il un « nouveau David », tandis qu'on compare les victoires de Charles et Louis sur les Normands à celles de Salomon sur les païens (1). On peut ainsi établir des modèles typologiques valant pour chaque catégorie de la société, la Bible fonctionnant comme un « miroir », comme un modèle universel dans lequel chacun se reflète (2).

Mais si cette typologie est bien connue en ce qui concerne la personne royale (et ses modèles dans l'Ancien Testament) (3), elle est souvent moins évidente pour l'entourage royal où elle fonctionne cependant pour un des personnages essentiels dans la structure du pouvoir des derniers temps carolingiens : le conseiller du roi. Les annalistes et chroniqueurs des IXe et Xe siècles tracent de lui un portrait qui mêle étroitement le modèle biblique et la réalité politique.

Les dernières années du règne de Charles III (4) ont été durement troublées par les difficultés de la succession : de plus en plus malade, de moins en moins capable d'assurer le gouvernement d'un immense royaume en proie aux attaques des Normands, le roi n'avait aucun successeur direct.

Il y eut donc de nombreuses luttes entre les différents groupes de l'aristocratie carolingienne pour savoir qui serait l'héritier de Charles et

1. Par exemple : Notker de Saint-Gall in *Gesta Caroli* II, 19.

2. Nous ne faisons que reprendre ici la thèse développée par P. RICHE dans : *« La Bible et la vie politique dans le haut Moyen Age »* in : « Le Moyen Age et la Bible », 1984, p. 385/400.

3. Ils ont été étudiés en particulier par P. E. SCHRAMM : *« Das alte und das neue Testament in der Staatslehre und Staatssymbolik des Mittelalters »*, in : « La Bibbia », Settimane di Spoleto 1963, tome 10, p. 229/255.

4. Le plus jeune des fils de Louis le Germanique qui a régné sur le royaume de l'est, mais aussi sur l'Italie et la Francie occidentale entre 876 et 887.

si l'unité du royaume serait maintenue, jusqu'à ce que, en octobre 887, le neveu du roi, Arnolf de Carinthie (5) s'empare du pouvoir en « destituant » son oncle (qui devait mourir peu après) avec l'assentiment de la majorité des grands du royaume (6). Quelques mois seulement avant sa chute, Charles s'était séparé de son principal conseiller, l'évêque de Verceil, sous la pression des grands d'Alémanie en particulier.

De ces deux destitutions, celle de l'évêque Liutward et celle du roi Charles, nous possédons plusieurs récits, où ce que l'on reprochait au conseiller du roi s'exprime comme un *topos* biblique, même si celui-ci reflète également les rapports de pouvoir du IX[e] siècle finissant.

La source principale en ce qui concerne les péripéties des derniers mois du règne de Charles est constituée par les *« annales de Fulda »*, qui font office d'annales officielles du royaume de l'Est. Malgré le nom qu'elles ont conservé, elles ont été rédigées à Mayence de 864 à 887, dans un milieu proche de l'archevêque Liutbert de Mayence et s'appliquent à montrer sous un jour peu favorable l'évêque de Verceil :

> « En d'autres temps, c'est-à-dire à l'époque où il avait été fait roi en Alémanie, il (Charles) avait élevé au-dessus de ceux du royaume un des siens, de basse naissance, appelé Liutward, et de même qu'Aman dont il est fait mention dans le livre d'Esther, il l'emportait sur tous les autres en nom et en dignité. Celui-ci en effet était second après le roi Assuérus, mais à la vérité, celui-là était premier avant même l'empereur et il était honoré et craint de tous plus encore que l'empereur. En effet il enleva des filles de très nobles familles en Alémanie et en Italie, sans que nul ne s'y oppose et il les donna en mariage à ses proches./.../Alors que le dit Liutward avait très souvent traité des affaires du royaume pendant plusieurs années, enflé par le désir d'une vaine gloire et aveuglé par la cupidité, il travaillait à pervertir la foi catholique et à détruire notre salut en disant qu'il y a unité de la substance mais non de la personne, alors que la Sainte Église croit et confesse qu'il y a deux substances en une personne./.../
>
> Ayant tenu un colloque avec les siens, au lieu appelé Kirchen, il (Charles) le déposa, pour qu'il ne soit plus archichapelain et, ses nombreux bénéfices lui ayant été enlevés pour cause d'hérésie et pour de nombreuses choses odieuses, il le chassa du palais avec dégoût.
>
> Celui-ci se tourna vers Arnolf en Bavière et construisit avec lui

5. Arnolf avait le commandement de la marche de Bavière, la Carinthie que son père Carloman, dont il était le fils bâtard, lui avait remise.

6. Les mécanismes et l'histoire de cette succession ont été étudiés de très près par H. KELLER : *« Zum Sturz Karls III. »*, in : Deutsches Archiv 22, 1966, p. 344/380.

une machination destinée à priver l'empereur de son royaume. Ce qui fut fait. » (7)

L'annaliste de Mayence a donc accumulé sur la personne de l'archichancelier un grand nombre de reproches, qui aboutissent d'une part à expliquer la destitution de Liutward au plaid de Kirchen en 887, et d'autre part à le rendre responsable de la chute de Charles quelques mois plus tard.

Or si la liste des défauts et méfaits de Liutward semble un peu hétéroclite, elle est aussi en grande partie dictée par un modèle biblique dont le rédacteur s'inspire plus ou moins consciemment.

Basse naissance et mésalliance

Le premier défaut de Liutward, selon le clerc de Mayence, est d'être né dans une famille de basse extraction – *« infimo genere »* – c'est-à-dire de ne pas faire partie de cette aristocratie carolingienne qui détient normalement tous les offices royaux (8). L'évêque de Verceil devait donc son rang exclusivement au roi Charles qui l'avait « élevé » au-dessus des autres tout comme Assuérus avait élevé Aman :

« Post haec Assuerus exaltavit Aman filium Amadathi qui erat de stirpe Agag » (9) dit la Vulgate et il est probable que l'annaliste a repris intentionnellement le même mot : *« exaltare »* (= élever en dignité, distinguer), même si la situation est un peu différente, car Aman était de la famille d'Agag, roi des Amalécites (10), et sa naissance

7. *Annales Fuldenses, Pars III,* anno 887, ed. F. KURZE, 1891 ; p. 105 : *« Qui priscis temporibus, id est quo rex in Alamannia constitutus est, quendam de suis ex infimo genere natum nomine Liutwartum supra omnes, qui erant in regno suo, exaltavit, ita ut Aman, cuius mentio facta est in libro Hester, et nomine et dignitate praecelleret. Ille enim post regem Assuerum erat secundus, iste vero prior imperatori et plus quam imperator ob omnibus honorabatur et timebatur. Nam nobilissimorum filias in Alamannia et Italia nullo contradicente rapuit suisque propinquis nuptum dedit./.../Cum autem memoratus Liutwart talia in regno imperatoris per plures annos actitaret, tandem cenodoxia inflatus et philargiria caecatus fidem catholicam pervertere et redemptori nostro detrahere laborabat, dicens eum unum esse unitate substantiae, non personae, cum sancta ecclesia credat et confiteatur eum in duabus substantiis unam habere personam./.../Qui habita cum suis conlocutione in loco qui vocatur Kirihheim, eum deposuit, ne esset archicapellanus, multisque beneficiis ab eo sublatis ut hereticum et omnibus odiosum cum dedecore de palatio expulit.*

At ille in Baioariam ad Arnolfum se contulit et cum eo machinari studuit, qualiter imperatorem regno privare ; quod et factum est. »

8. Cette attaque est une calomnie de l'auteur car on sait que Liutward était apparenté à une grande famille comtale d'Alémanie probablement alliée à celle de la reine Richardis, épouse de Charles.

9. Esth. 3,1.

10. 1 Sam. 15,8.

le destinait bien à un rang élevé, mais chez les ennemis du peuple d'Israël.

La tache de la basse naissance ne vient donc pas de la figure d'Aman, mais plus probablement de celle de Jéroboam sur laquelle s'appuie un autre auteur du IX[e] siècle pour stigmatiser les évêques issus de familles plébéiennes :

> « Il y avait depuis quelque temps la très mauvaise coutume de transformer les esclaves les plus vils en hauts pontifes ; et il (Louis le Pieux) ne la prohiba pas ; c'est cependant un grand malheur pour le peuple chrétien, ainsi qu'on le raconte dans l'histoire des Rois au sujet de Jéroboam fils de Nabad qui était le *servus* du roi Salomon (11) et qui eut après lui le pouvoir sur les dix tribus des fils d'Israël. L'Écriture en effet dit de lui : « Malgré cela (12), Jéroboam ne renonça pas à sa mauvaise conduite. Il continua à prendre dans la masse du peuple les prêtres des hauts lieux. A qui le voulait il conférait l'investiture pour être prêtre des hauts lieux. En cela consista le péché de la maison de Jéroboam, et c'est pour cela qu'elle fut détruite et disparut de la surface de la terre. » (13)

Jéroboam est donc doublement coupable aux yeux de Thegan : coupable d'occuper une position à laquelle sa naissance ne le destinait pas puisqu'il était *servus* de Salomon ; bien plus coupable encore de perpétuer ce système en laissant les gens du bas peuple accéder aux offices les plus sacrés. Et le chroniqueur de Trèves de se répandre en malédictions contre tous les pontifes abjects et cupides qui ne pensent qu'à favoriser leur misérable famille par des mésalliances criantes !

Or l'annaliste de Mayence qui vit et écrit dans le même milieu intellectuel que Thegan, quelques cinquante ans plus tard, en vient également à stigmatiser les mariages imposés par la violence entre les « très nobles filles d'Alémanie et d'Italie » et certains proches de l'évêque : Liutward aurait enlevé la fille du comte Unroch, qui appartenait à la famille

11. 3 Rois 11,26 : « *Hieroboam quoque filius Nabath Ephrateus de Sarada cuius mater erat nomine Sarua mulier vidua, servus Salomonis levavit manum contra regem.* »

12. C'est-à-dire malgré la malédiction qui vient d'être proférée contre l'autel de Bethel dédié au Veau d'or.

13. I Rois, 13,33.

Thegan, *Vita Hludowici imperatoris,* MG SS II, cap 20, p. 595 : *Quia iamdudum illa pessima consuetudo erat, ut ex vilissimis servis, fiebant summi pontifice ; hoc non prohibuit ; tamen maximum malum est in populo chirstiano, sicut testantur Regum historiae de Hieroboam filio Nabad, qui erat servus regis Salomonis et post eum principatus habebat super decem tribus filiorum Israël. Refert enim scriptura de eo : « Post haec verba non est reversus Hieroboam de via sua pessima, sed e contrario, fecit de novissimis populi sacerdotes excelsorum. Quodcumque volebat implebat manum suam, et fiebat sacerdotes excelsorum. Et propter hanc causam peccavit domus Hieroboam, et eversa est, et deleta de superficie terrae. »*

de l'empereur, et l'aurait donnée en mariage à un de ses neveux ; circonstance aggravante pour l'évêque, ce rapt a eu lieu dans un monastère de Brescia où la jeune fille était élevée... (14)

Liutward peut donc bien être mis sur le même plan que Jéroboam et ses mauvais prêtres : il ne respecte pas la volonté de Dieu, qui manifeste pourtant son pouvoir en protégeant la jeune vierge ; comme eux, il sera maudit (15), pour avoir usurpé une place qui ne lui convient pas, pour avoir fait violence à des vierges sacrées et pour défaut d'orthodoxie ; nous reviendrons sur ce dernier point.

Mais s'il a pu se rendre coupable de tant de méfaits, c'est aussi parce qu'il a été investi par le roi d'un pouvoir exceptionnel, celui-là même qu'Assuérus avait confié à Aman.

« Second après le roi »

Ici, le modèle biblique est absolument évident dans la mesure où le texte même fait référence au livre d'Esther qui utilise plusieurs fois cette notion (16). Cependant la même expression est présente ailleurs dans l'Ancien Testament : on la trouve en particulier à propos de Jonathan le fils de Saül qui se proclame le second après David (17) et à propos d'Helqana, le lieutenant du roi Achaz (18).

Pourtant c'est bien la figure d'Aman qui s'imposait au rédacteur pour fustiger en Liutward le mauvais conseiller : en effet, Jonathan, fidèle de David, était exclu en tant que personnage positif, quant à Helqana, il représente le chef militaire plus que le conseiller présent à la cour et correspond mal aux fonctions d'un évêque-chancelier, même si Liutward a pu également jouer un rôle dans le combat militaire contre les Normands.

14. *Ann. Fuld., Pars III,* op. cit. : « *Qui etiam ad tantam devolutus est stultitiam, immo vesahiam, ut monasterium puellarum in Brixia civitate situm invaderet et per quosdam amicos suos filiam Unrochi comitis propinquam imperatoris vi raperet suoque nepoti in coniugium daret.* » Sur les agissements de Liutward à Brescia : K. SCHMID : « *Liutbert von Mainz und Liutward von Vercelli* », in Festschrift für C. BAUER zum 75. Geburtstag, 1974, p. 41/60.

15. 3 Rois 13,2.

16. Par exemple : « *unus qui sapientia et fide ceteros praecellebat et erat post regem secundum Aman nomine* » (Esth. 13,3). Toutes les mentions d'un *secundus a rege* ou *post regem* proviennent de la version grecque du livre d'Esther que Saint-Jérôme traduit en appendice du texte hébreu, du chapitre 10, verset 4, au chapitre 16 verset 24, à l'exception de celle qui désigne non plus Aman mais Mardochée comme second du roi (10,3). Plusieurs versions françaises adoptent la tradition des Septante en replaçant les épidoses du texte grec à l'intérieur du texte hébreu en mentionnant ces additions par des lettres. J'utilise ici les références de la Vulgate.

17. I Sam. 23,17 : « *inveniet te manus Saül patris mei et tu regnabis super Israhel et ego ero tibi secundus.* »

18. II Chro. 28,7 : « *Helkanam quoque secundum a rege* ».

Mieux encore, les attributions d'Aman en tant que « second » du roi sont à peu près les mêmes que celles de Liutward : on lit en particulier que le roi confia à Aman son anneau (19), un des insignes fondamentaux du pouvoir royal, afin qu'il pût sceller de cet anneau le décret officiel d'extermination des Juifs. Puis, lorsque la faveur était passée aux Juifs, après l'exécution d'Aman, « le roi avait repris son anneau à Aman ; il l'ôta de son doigt pour le donner à Mardochée » (20), lequel sur ordre du roi fit écrire et sceller le décret de réhabilitation des Juifs : *« Car tout écrit rédigé au nom du roi et scellé de son sceau est irrévocable »* (21).

Or Liutward occupe exactement la même fonction à la tête de la chancellerie de Charles : notaire-chancelier depuis la première année de son règne, puis archichancelier à partir de 878, c'est lui qui « reconnaît » comme authentique les actes faits au nom du roi, mention que l'on trouve au bas de tous les actes à l'exception de deux, reconnus par l'archichapelain Witgar (22). Cette charge de « garde du sceau » royal s'accompagne d'une prééminence sur tous les autres personnages, prééminence qu'on trouve affichée dans le texte des actes royaux, où le rédacteur ne se prive pat de chanter lui-même ses louanges :

> « ... l'un de mes conseillers, de qui la sagesse parmi nous éminente, l'indéfectible dévouement, l'inébranlable fidélité, ont fait leurs preuves et dont les prérogatives viennent immédiatement après les nôtres, Aman, nous a dénoncé un peuple mal intentionné... » (23)

Aman agit ici en tant qu'instigateur d'une action qui sera exécutée au nom du roi : l'extermination des Juifs.

De même Liutward intervient à de très nombreuses reprises en faveur de tierces personnes pour l'exécution d'une décision royale, en se parant des plus belles épithètes :

> « Sache l'unanimité de nos fidèles présents et à venir,/.../que Wibod vénérable évêque a demandé à notre clémence, par l'intermédiaire

19. Le mot traduit ici par « anneau » signifie étymologiquement le « cahet » en hébreu. Il y a plusieurs références à ce cachet personnel qu'on porte au doigt ou bien autour du cou, attaché à un cordon comme dans l'histoire de Juda et Thamar (Gen. 38, 18).

20. On trouve la même procédure d'investiture par l'anneau dans l'histoire de Joseph : Le pharaon dit à Joseph : « Vois, je te donne l'histoire de tout le pays d'Égypte ». Puis le pharaon ôta son anneau de sa main et le mit à la main de Joseph » (Gen. 41,42).

21. Esth. 8,2-8.

22. Diplômes nº 2 et 5 du 15 avril 877 et 18 août 877, dans l'édition des Monumenta Historica Germaniae, Paul KEHR, 1937.

23. Esth. 13,3.

de Liutward vénérable prélat, notre diligent et intime conseiller ainsi que très haut archichancelier de notre palais... » (24)

Même si la faveur demandée par Liutward n'est nullement comparable à l'abomination que représente la persécution des Juifs par Aman, on ne peut qu'être frappé par le fait que la seconde place après le roi s'exprime de la même façon dans les deux cas : par une direction énergique de la chancellerie royale et par l'affirmation du « chancelier » comme conseiller dans les diplômes royaux ; nous sommes tentés de penser que le parallélisme n'a pas échappé au rédacteur des Annales.

Est-ce à dire que toute position de « second après le roi » porte en elle une « usurpation » des prérogatives royales, et qu'elle est, à ce titre, toujours condamnable ?

Ici encore, on peut parvenir sans difficulté à faire coïncider le plan biblique et le plan historique car, dans les deux cas, on peut opposer au mauvais conseiller Aman-Liutward, l'image d'un bon conseiller.

Le bon et le mauvais conseiller

Le bon conseiller du livre d'Esther est bien sûr le juif Mardochée qui remplace Aman après la chute de ce dernier : c'est à lui que le roi remet l'anneau repris à Aman, et c'est donc lui qui devient le « second après le roi » ainsi qu'il est nommé dans le décret de réhabilitation des Juifs :

> « Nous avons un sauveur, un homme qui a toujours été notre bienfaiteur, Mardochée, et une irréprochable compagne de notre royauté, Esther... » (25)
>
> « Et le Juif Mardochée était le second après le roi Assuérus » (26)

Esther et Mardochée, qui ont sauvé leur peuple, sont inséparables : il ne s'agit pas en effet de faire l'éloge d'un homme, mais de chanter les louanges du Très-Haut qui a su protéger son peuple ; et Mardochée sait bien qu'il ne doit sa victoire qu'à Dieu (27).

L'équivalent de Mardochée, sur le plan historique, est certainement l'archevêque de Mayence Liutbert qui récupère la chancellerie après la chute de Liutward : c'est lui qui reconnaît les actes de Charles à partir

24. Diplôme n° 126, op. cit. : « *Ideoque omnium/.../nostrorum fidelium praesentium scilicet et futurorum cognoscat unanimitas, Vvicbodum venerabilem episcopum per Liutwardum reverendum presulem strenuum atque intimum consiliarium nostrum nostrique palatii summum archicancellarium nostram petiisse clementiam...* »

25. *Esth. 15, 13.*

26. *Esth. 10, 3.*

27. *Esth. 10, 4 : Et Mardochée dit : « C'est de Dieu qu'est venu tout cela !... »*

du 16 juin 877. Mais il ne se contente pas de cela, il reprend également la place de Liutward en tant qu'intercesseur favori :

« ... le vénérable évêque de la Sainte Église de Parme Wibod, s'est adressé à notre excellence par l'intermédiaire de notre cher fidèle le très saint archevêque Liutbert... » (28)

Très remarquable est ici l'épithète *« sanctissimus »* qui signale un très haut degré de spiritualité et qui nous rappelle aussi que le rédacteur de Mayence, écrivant dans un milieu proche de l'archevêque, n'a pas hésité à taxer Liutward d'hérétique, pour faire bonne mesure face au « très saint archevêque ».

Il se trouve que cette accusation d'hérésie lancée contre Liutward n'est étayée par aucune autre source, et on ne voit guère à quel grand mouvement hétérodoxe l'évêque de Verceil aurait pu se rattacher.

On ne voit pas non plus que cela ressorte au modèle d'Aman, celui-ci ne pouvant être tenu pour hérétique puisqu'il n'est pas juif ; on peut, à la rigueur, rapprocher Liutward l'hérétique de Jéroboam, le schismatique, qui pour détourner son peuple du temple de Jérusalem situé dans le royaume de Juda, (celui de Roboam), fait construire les deux veaux d'or de Bethel et de Dan (29). Même si un schismatique et un hérétique sont coupables de fautes différentes, ils ont en commun d'être des rebelles, ce qui les rapproche, au moins sur le plan politique, dans leur rapport à l'autorité royale (30).

Mais sans aller aussi loin, il nous semble simplement que l'accusation d'hérésie est un nouveau moyen d'opposer Liutward à Liutbert : ce n'est probablement pas un hasard si le rédacteur des Annales donne le beau rôle à l'archevêque Liutbert lors de la révolte qui met fin au règne de Charles ; le roi charge en effet Liutbert de porter au rebelle Arnolf les saintes reliques sur lesquelles il lui avait juré fidélité. Devant le bois de la Croix porté par le très saint archevêque, les yeux d'Arnolf s'emplissent des larmes de la contrition, et il rend à Charles quelques propriétés d'Alémanie où l'empereur malade ira mourir en paix avec ses derniers fidèles (31). Le mérite de cette action est naturellement à mettre au compte

28. Diplôme n° 171 de 887, op. cit. : « *...Vir venerabilis sanctae Parmensis ecclesie episcopus Vihbodus adiit excellentiam nostram per dilectum fidelem et sanctissimum archiepiscopum Liutbertum...* »

29. III Rois, 12, 26-28.

30. BIDAULT G., *Architophel, conseiller de la dissidence,* Revue du Moyen Age latin I, 1945, p. 57-60.

31. *Ann. Fuld. III,* op. cit. : *Cui imperator lignum sanctae crucis, in quo prius ei fidem se servatorum iuraverat, per Liutbertum archiepiscopum destinavit, ut sacramentorum suorum non immemor tam340 ferociter et barbare contra eum non faceret. Quo viso lacrimas fudisse perhibetur ; tamen disposito, prout voluit, regno in Baioariam se recepit ; imperator vero cum paucis, qui secum erant, in Alamanniam se repedavit.* »

de Liutbert dont la qualité spirituelle contraste fortement avec les faiblesses de l'évêque hérétique cité quelques lignes plus haut dans le texte des Annales.

L'accusation d'hérésie sert d'autre part à souligner l'incapacité de Liutward à diriger la chapelle royale (32) : à l'origine, la chapelle de Charles, sous la direction de l'évêque Witgar d'Augsbourg, était distincte de la chancellerie, dirigée en fait depuis le début du règne par Liutward. Mais à partir de 883, on voit Liutward porter le titre d'archichapelain dans la formule de reconnaissance des diplômes, signe qu'il n'y a plus qu'un seul organisme sur lequel l'évêque de Verceil à la haute main : il a en effet évincé tous les autres et en particulier Liutbert qui pouvait prétendre à la direction de la chapelle en qualité d'ancien archichapelain de Louis le Jeune (33), et c'est bien lui qui récupère la charge après la chute de Liutward (34). On avait donc tout intérêt dans le milieu mayençais à montrer que l'évêque de Verceil était inapte à la direction spirituelle, par hérésie.

De même que Liutward ne pouvait être archichapelain, il ne pouvait pas non plus être évêque, opinion exprimée à l'évidence par le même rédacteur quelques années auparavant : « ... un des conseillers de l'empereur, appelé Liutward, pseudo-évêque... » (35)

Liutward a peut-être été nommé évêque par le roi et le Pape au synode de Ravenne de 880, mais aux yeux du rédacteur de Mayence, il a toujours été indigne de cette fonction.

Le conseiller unique

Cette mention de Liutward, dès 882, en termes peu élogieux nous apprend autre chose sur l'évêque de Verceil : en plus de tous les méfaits que nous venons d'énumérer, il est considéré comme responsable de la catastrophe d'Elsloo, car mauvais conseiller, il a détourné le roi du chemin de la raison.

> « Alors que la forteresse était déjà réduite et que ceux qui étaient à l'intérieur, ébranlés par la peur, désespéraient de pouvoir échapper

32. Chancellerie et chapelle royales sont à l'origine un seul et même organisme dont les attributions se dissocient petit à petit. Sur la période carolingienne cf. J. FLECKENSTEIN : *« Die Hofkapelle der deutschen Könige : die karolingische Hofkapelle »*, tome I, Schriften der MGH XVI/I, 1959.

33. Le royaume de Louis le Jeune est passé à Charles à la mort de son frère en 882.

34. On le trouve d'ailleurs en tant qu'*archicappelanus* dans le diplôme n° 171 de 887 où il est aussi désigné comme « très saint archevêque ».

35. *Ann. Fuld. III,* op. cit., anno 882, p. 98 : « *...quidam ex consiliariis augusti nomine Liutwardus pseudoepiscopus...* »

à la mort, un des conseillers de l'empereur, appelé Liutward, pseudo-évêque, ignorant les autres conseillers qui avaient l'habitude d'assister le père de l'empereur associé au comte Wigbert, alla trouver l'empereur et le dissuada de prendre la forteresse... » (36)

Au mauvais conseiller qui s'est adjoint un comparse s'oppose ici le groupe des conseillers légués par l'autorité paternelle ; la qualité implicite de ces conseillers est double : d'une part, ils ont fait leurs preuves au service du souverain précédent, ce qui est très fréquent à l'époque carolingienne, notamment pour les évêques qui voient souvent se succéder plusieurs souverains, parfois très jeunes (37). D'autre part, ces conseillers ne sont pas désignés personnellement mais c'est leur groupe qui est pris en compte et c'est probablement en cela que réside leur qualité principale : il faut toujours consulter l'ensemble des grands, présents à la cour et non pas seulement un « favori » un conseiller unique, personnage par essence mauvais. Ici encore, tradition historique et modèle biblique coïncident parfaitement : en effet, l'annaliste de Mayence n'est pas le seul à mettre l'accent sur cette prééminence de Liutward : son contemporain, l'annaliste de Ratisbonne qui rédige la dernière partie des *Annales de Fulda* et qui ne montre pas d'animosité particulière contre lui, souligne quand même qu'il tient la première place parmi les conseillers (38).

Quelques temps plus tard Réginon de Prum note la même chose, de façon encore plus marquée :

« Et en premier lieu, il (Charles) chassa de ses côtés avec dégoût un certain Liutward, évêque de Verceil, homme qui lui était très cher et unique conseiller dans l'administration des affaires publiques... » (39)

L'insistance mise par ces auteurs sur le fait que Liutward apparaissait – à tort ou à raison –comme l'unique conseiller de Charles, nous rappelle que la fin de l'époque carolingienne est caractérisée au contraire par le rôle croissant de l'aristocratie qui dans chaque royaume prend une part de plus en plus grande au gouvernement et ce, de façon collégiale : chaque

36. *Ann. Fuld. III,* anno 882, op. cit.

37. Le meilleur exemple est sans doute Hincmar : né en 806, archevêque de Reims de 845 à 882, il fut le conseiller de cinq souverains successifs : fidèle de Louis le Pieux, il fut le principal conseiller de son fils Charles le Chauve qui lui donna l'archevêché de Reims, puis de son fils Louis le Bègue et de son petit-fils Louis III, enfin du frère de ce dernier Carloman pour lequel il écrivit le « *De ordine palatii* » qui décrit en particulier les rouages de l'administration carolingienne.

38. *Ann. Fuld. IV,* anno 885, op. cit., p. 115 : « *Liutwardum episcopum /.../ qui tunc maximus consiliator regis palatii fuit...* »

39. *Reginonis Chronicon,* ed. F. KURZE, 1890, anno 887, p. 127 : *Et primo quidem Lidwardum episcopum Vercellensem, virum sibi percarum et in administrandis publicis utilitatibus unicum consiliarium /.../ a suo latere cum dedecore repulit.*

grand par sa présence auprès du roi tente de faire contrepoids à la puissance des grands des autres lignages. Que le roi choisisse parmi eux un seul conseiller, et l'équilibre est rompu (40).

Il est donc intolérable aux yeux de l'aristocratie du royaume qu'un personnage accapare toute la faveur royale, et s'interpose entre elle et le roi qui se trouve ainsi isolé, coupé de ses fidèles. Or c'est bien ce même reproche qu'on retrouve dans la lettre de Mardochée expliquant en quoi Aman était un mauvais conseiller :

> « ... Les manœuvres de ses tortueux sophismes nous (en) ont demandé la mort (d'Esther et de Mardochée), avec celle de tout leur peuple, pensant par ses premières mesures nous réduire à l'isolement... » (41)

Le souverain ne peut pas s'appuyer sur une personne seulement et les Proverbes eux-mêmes le proclament à plusieurs reprises : *« Le succès tient au grand nombre des conseillers »* (42).

La reine et le conseiller

Le rédacteur des Annales a donc su tirer parti de tous les éléments de la tradition biblique pour tracer un portrait de Liutward qui, s'il est loin d'être entièrement conforme à la réalité, a le mérite de correspondre assez bien à une figure type : un personnage qui ne doit son rang élevé qu'à la bienveillance du roi mais qui, pour tout remerciement, cherche à l'isoler des siens, à le détourner du salut par des discours hérétiques, à prendre sa place enfin, sans se contenter d'être le second après lui, à lui *« faire perdre la couronne avec la vie »* (43).

L'annaliste de Mayence accuse donc Liutward d'avoir comploté avec Arnolf pour se venger d'avoir été chassé de la cour : il n'est certes pas impossible que Liutward ait cherché refuge chez Arnolf de Carinthie, mais s'il en est ainsi, on peut dire qu'il n'en a retiré aucun fruit puisqu'on ne le voit plus reparaître après 887. Sa tentative d'usurpation du pouvoir royal a donc échoué tant de l'intérieur, que de l'extérieur.

Pourtant on peut songer à un autre moyen d'usurper la place du roi,

40. Sur cette évolution on peut consulter l'article très éclairant de H. KELLER, *« Zur Struktur der Königsherrschaft im karolingischen und nachkarolingischen Italien »*, in : Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken, 47, 1967, p. 123-223.

41. Esth. 16, 13-14.

42. Prov. 11, 14, P. RICHE signale que cette citation est des plus courantes à l'époque carolingienne, (op. cit., p. 399). Il existe deux autres formules très proches en Prov. 15, 22 et Prov. 24,6.

43. Esth. 16, 12.

qui consiste à se rapprocher non seulement du trône, mais aussi de la couche royale. Assuérus lui-même ne feint-il pas de croire qu'Aman a tenté de circonvenir Esther pendant son absence ? *« Va-t-il après cela faire violence à la reine chez moi, dans le palais ? » s'écria-t-il »* (44) ; et fort de cette accusation il fait pendre Aman au gibet préparé pour Mardochée (45).

Or ce passage du Livre d'Esther défavorable à Aman est un des rares que le rédacteur des Annales n'ait pas exploité pour noircir encore davantage l'évêque de Verceil. On objectera sans doute qu'il était difficile d'accuser, sans aucun fondement, à la fois le chancelier déchu et la reine Richardis et celui qui l'aurait fait en 887 se serait peut-être exposé à de sérieux ennuis. Mais après quelques années, le chroniqueur de Prum, Réginon, n'hésite pas à employer cet argument :

> « ... il chassa de ses côtés avec dégoût un certain Liutward, évêque de Verceil /.../ auquel on reprochait le crime d'adultère, lui qui était mêlé aux secrets de la reine plus familièrement qu'il ne convenait. » (46)

S'il est vrai que Liutward et Richardis interviennent plus d'une fois ensemble dans les diplômes de Charles (47), et s'il est vrai que Charles s'est séparé de son épouse quelques mois avant la fin de son règne (48), il n'en reste pas moins que l'accusation d'adultère proférée par Réginon ressortit à un modèle type qu'on retrouve non seulement dans la Bible mais aussi dans l'histoire carolingienne antérieure : Bernard le Chambrier, dont Nithard nous dit qu'il était « le second après le roi » (49), fut aussi accusé d'adultère, avec la reine Judith (50).

Il est vrai que ce modèle diffère sensiblement de celui d'Aman, dont on ne peut pas dire qu'il partageait d'intimes secrets avec la reine Esther.

44. Esth. 7, 8.

45. En fait, Assuérus trouve Aman aux pieds d'Esther qui est étendue sur un divan, c'est-à-dire dans la position classique du suppliant qui embrasse les pieds (ou les genoux) de celui auquel il demande grâce.

46. *Reginonis Chronicon,* anno 887, op. cit.

47. En particulier dans les diplômes n° 38,46 et 104. Le lien, probablement familial qui unissait la reine au chancelier démontre une fois de plus que Liutward n'était pas de basse naissance.

48. Il est possible que l'hostilité des grands ait été tournée non seulement contre Liutward mais aussi contre Richardis et son lignage, ce qui expliquerait la retraite de la reine à l'abbaye d'Andlau qu'elle avait fondée : K. BRUNNER, *Oppositionnelle Gruppen im Karolingerreich,* 1979, p. 146.

49. *Nithardi Historiarum,* I, 3, éd. PERTZ, MGH SS II, p. 652.

50. Thegan, *Vita Hludowici imperatoris,* op. cit., cap. 36, p. 597. Il semble que le meilleur moyen de se débarrasser d'une épouse royale et de ses alliés soit l'accusation d'adultère ; c'est ce qui arrive aussi à l'épouse d'Arnolf de Carinthie en 895.

Mais le mauvais conseiller n'est-il pas celui qui manifeste son ingratitude en ne respectant pas ce qui appartient à son bienfaiteur ?

On peut trouver aisément son contraire en la personne du sage qui respecte ce qui lui a été confié malgré tout le pouvoir dont il dispose :

> « Le maître /.../ m'a confié tout ce qui lui appartient. Lui-même n'est pas plus puissant que moi dans cette maison : il ne m'a rien interdit que toi, parce que tu es sa femme. » (51)

L'accusation d'adultère avec la reine – la femme du maître –n'est donc pas à mettre au compte du modèle tiré du livre d'Esther. Elle sert à construire une image qui s'oppose à celle du conseiller irréprochable de la Bible, c'est-à-dire Joseph, personnage qui mériterait à lui seul une étude, tant sa place est grande dans la pensée des hommes du Moyen Age.

On voit donc comment, guidé plus ou moins consciemment par différents modèles bibliques et en particulier par le livre d'Esther, le rédacteur des *Annales de Fulda* a reconstruit la personnalité de l'archichancelier Liutward : les références à l'Ancien Testament servent à fonder la culpabilité de Liutward, tandis que différents traits évoqués sont à mettre en opposition avec un contre-modèle qui n'est jamais montré explicitement comme tel, mais qui transparaît, sur le plan historique en la personne de l'archevêque Liutbert et sur le plan biblique dans la figure de Mardochée, relayée plus profondément par celle de Joseph dans le texte de Réginon.

Il ne s'agit pas de présenter les clercs de l'époque carolingienne comme des écrivains reprenant automatiquement des schémas bibliques préétablis et appris par cœur ; au contraire, on comprend que leur plume est guidée tantôt par un souvenir diffus, tantôt par le choix conscient d'un modèle :

> « ... parce que l'auteur connaît la Bible par ses lectures, par ses prières, pour l'avoir entendue à l'église, bien des versets en sont restés gravés en lui. » (52)

51. Gen, 39, 8-9.
52. P. LEHMANN, « *Der Einfluß der Bibel auf frühmittelalterliche Geschichtsschreiber* », in Settimane di Spoleto, 10, 1963, p. 137.

NOTES DE LECTURES

Le nom de la Rose, film de Jean-Jacques Annaud, d'après le roman d'Umberto Eco, Grasset, 1982.

L'extraordinaire succès public remporté par le merveilleux roman d'Umberto Eco, devenu en quelques mois un « best-seller » mondial, rendait prévisible une adaptation cinématographique de celui-ci. Le film, sorti en décembre dernier, est signé Jean-Jacques Annaud, cinéaste déjà célèbre pour sa réalisation d'une version pour le moins personnelle et originale de *La guerre du feu,* il y a quelques années.

La sortie du film était attendue. La préparation et le tournage de celui-ci avaient fait l'objet d'une telle quantité d'articles, de reportages ou d'interviews qu'il était, disons-le, guetté avec une certaine impatience par les spécialistes du Moyen Age. En effet, J.-J. Annaud, fidèle à ses principes, voulait, apparemment, faire de sa réalisation une sorte de document scrupuleusement fidèle de la réalité historique de ce début du XIVe siècle où se situe le récit. Pas un élément de décor, pas un costume, pas un comportement même qui ne fussent, selon le réalisateur, conformes à l'époque. De nombreux médiévistes, parmi les plus connus, furent sollicités en tant que conseillers techniques afin d'éviter toute erreur, tout anachronisme. Le pari sur ce point semble tenu et le médiéviste aurait mauvaise grâce à contester une telle démarche. Toutefois, faut-il vraiment attacher à celle-ci une importance démesurée ? Faisons-nous preuve de mauvaise foi en considérant qu'il peut aussi s'agir finalement d'un nouvel argument publicitaire astucieux, bien adapté à notre époque qui se veut scientifique et où le Moyen Age se trouve être – pour reprendre une expression à la mode – un « sujet porteur » ?

Mais après tout, pourquoi faire le fine bouche ? Ce film constitue un excellent divertissement et sans doute ce qui peut se faire de mieux en matière de reconstitution historique. Bien sûr, il est loin de rendre compte du riche foisonnement et de l'érudition, ainsi que de l'humour de l'œuvre d'U. Eco. Mais était-ce possible au cinéma, art de l'ellipse et du raccourci narratif ? Jean-Jacques Annaud a essentiellement conservé du roman l'intrigue policière et le lent cheminement déductif de Guillaume de Baskerville, Sherlock Holmes médiéval flanqué de son disciple Adso, juvénile et naïf docteur Watson, vers la découverte de la vérité et du coupable. Les querelles théologiques passent à l'arrière-plan. Reconnaissons toutefois que le réalisateur ne les élimine pas totalement. Il parvient même à faire passer l'essentiel de celles-ci et à montrer que les fameuses disputes sur la pauvreté du Christ ou sur la nature diabolique du rire

constituent bien un enjeu fondamental et non une simple anecdote. Le parti-pris est courageux dans un film à grand spectacle et « tous publics ». Par ailleurs, J.-J. Annaud assume parfaitement les coupes qu'il a fait subir au roman original, qualifiant lui-même avec finesse son travail de « palimpseste » et non d'adaptation.

Le récit est extrêmement tendu, la violence y est sans cesse implicite ainsi que les rapports de force. Impression accentuée par le montage serré, « cut » et par une musique parfois omniprésente. Il y manque l'humour, les « clins d'œil » qui contribuaient au plaisir du lecteur d'U. Eco. Dans le film, au contraire, le parti-pris réaliste est évident ainsi que le spectaculaire. Cela ne nous paraissait pas s'imposer. Ces deux points expliquent sans doute les concessions – fort rares, il est vrai – aux stéréotypes et à l'imagerie populaire sur l'époque médiévale. Le personnage de l'inquisiteur est caricatural comme la justice immanente qui le frappe à la fin. L'effroyable misère des paysans est peu vraisemblable au pied d'une abbaye aussi riche et aussi puissante et, du coup, leur mouvement de révolte devient incohérent. La survie de l'unique personnage féminin est peut-être une inutile concession. Mais il s'agit finalement de points de détail. Le film est digne d'éloges et de grande qualité.

Comment réussir au cinéma ce qu'Umberto Eco avait réussi – involontairement ? – dans la littérature ? On a un peu l'impression que Jean-Jacques Annaud s'est posé cette question avant de réaliser son film. Il y a répondu en faisant sien le vieil adage hollywoodien : « plus c'est cher, plus c'est beau » ! *Le nom de la Rose* est un beau film mais il est certain que son coût laisse quelque peu rêveur sur les possibilités de promouvoir sérieusement le Moyen Age au cinéma !

F.-J. Beaussart

Marcel Pacaut, *L'ordre de Cluny,* Paris, Fayard, 1986, 434 p.

Pour le touriste, Cluny est d'abord un merveilleux site, puis un monument dont les vestiges imposants attestent encore la splendeur et la puissance.

L'abbaye de Cluny fut fondée à l'aube du Xe siècle dans le Mâconnais et l'ordre religieux dont elle devint la tête occupe une place essentielle dans l'histoire de l'occident chrétien. Plus particulièrement, l'apogée de l'ordre de Cluny coïncide avec une des périodes charnières dans l'évolution de la société médiévale : celle de l'installation du système féodal sur les ruines du système carolingien.

L'ordre de Cluny se veut un ordre aristocratique. Il l'est par son recrutement ; il l'est aussi par le discours qu'il tient sur lui-même. Ses abbés,

ses moines le considèrent comme le plus parfait modèle monastique. Délibérément placé au-dessus des pouvoirs temporels, il n'en est pas moins étroitement lié à ceux-ci. Jamais, en effet, s'il faut en croire la remarquable démonstration de Marcel Pacaut, un ordre monastique ne fut autant impliqué dans les luttes politiques qui jalonnèrent son existence. L'ordre de Cluny est à la fois dépendant de ses appuis – et ce sera sa faiblesse à certains moments de son histoire – et promoteur d'idées nouvelles qui marqueront durablement non seulement l'ensemble des ordres monastiques qui le supplanteront mais, au-delà de ceux-ci, les structures socio-économiques de l'occident médiéval.

Marcel Pacaut nous rappelle les sources du monachisme occidental avant Cluny et évoque, bien sûr, la figure de saint Benoît, énonciateur d'une règle qui deviendra le modèle de référence pour l'ordre bénédictin. C'est à partir de – et parfois contre – celle-ci que s'élaborera la règle qui deviendra, après Benoît d'Aniane, la règle de l'ordre de Cluny. Différences importantes parfois : minoration de l'importance du travail manuel au bénéfice de la prière, acceptation relative des interventions extérieures, monarques, pouvoirs publics ou hiérarchie séculière et par conséquent assouplissement des règles d'élection des abbés. Ces modifications de la règle de saint Benoît contiennent déjà en germe les traits spécifiques de l'ordre clunisien.

L'abbaye de Cluny sera fondée grâce à Guillaume le Pieux. Marcel Pacaut analyse avec précision la charte de fondation et de donation ainsi que la personnalité du donateur. Ce dernier est un descendant ou un allié de ces princes carolingiens en principe toujours fidèles au monarque mais en réalité assumant pour leur propre compte le pouvoir sur des territoires considérables au moment où l'Empire n'est plus qu'un mythe. L'abbaye est protégée par un véritable rempart juridique qui la met, en principe, à l'abri des « puissances extérieures ». Ses biens sont inaliénables sous peine d'anathème ; elle appartient à l'Église romaine. Guillaume le Pieux fait donc du Pape l'unique propriétaire des lieux. Clause dont on discerne l'importance lorsque l'ordre aura, au XIe siècle, acquis la puissance que l'on sait.

Marcel Pacaut s'attache ensuite à décrire l'émergence puis l'apogée de l'ordre de Cluny du début du Xe à la fin du XIe siècle. Paradoxalement, Cluny commence à s'affirmer alors que la papauté vacille au milieu des intrigues et des querelles de faction, que se désintègre la principauté de Guillaume le Pieux et que l'Empire n'est plus qu'une fiction même s'il est reconstitué, dans des limites étriquées, par Otton le Grand. Bien que Marcel Pacaut rejette l'idée selon laquelle l'histoire de Cluny serait toute entière contenue dans l'œuvre des abbés qui furent à sa tête, il montre comment ceux-ci par leur personnalité, certes, mais surtout par leurs origines sociales et donc par leurs choix politiques favorisèrent l'affirmation puis l'influence de l'ordre. Pendant plus d'un siècle, Bernon, Odon, Aymard

puis Mayeul, intellectuels de bonne naissance, mystiques convaincus mais aussi hommes d'action clairvoyants renforcèrent la cohésion de l'ordre et favorisèrent son extension. Grâce à eux, la réforme clunisienne s'impose comme un modèle. Elle s'appuie sur la haute aristocratie, y puise ses cadres tout en renforçant ses liens à la fois avec l'Empire, la papauté et le roi de France. La politique d'abord suivie par Cluny, fidèle au souvenir carolingien, consiste à ne reconnaître que les pouvoirs légitimement établis : rois, comtes, évêques. Pourtant, elle n'ignore pas la réalité sociale qui l'entoure et la désagrégation progressive mais irréversible de ces pouvoirs. Cette lucidité conduira l'ordre à comprendre la nécessité d'une profonde mutation afin de pouvoir mieux s'adapter aux transformations, jugées inévitables, qui seront à l'origine de la mise en place du système féodal.

Odilon devient abbé de Cluny en 994. Il le restera pendant 55 ans. La longévité des abbés de Cluny est une composante fondamentale de la cohésion de cet ordre. Il sera l'artisan de la mutation qui portera Cluny à son apogée. Sa canonisation, 15 années seulement après sa disparition, témoigne de l'importance du personnage en tant que guide intellectuel mais aussi en tant qu'homme politique. La très haute idée qu'il se fait de l'ordre qu'il dirige, le conduit à intervenir non seulement dans le cadre spirituel mais aussi à tenter d'agir à tous les niveaux de la société. Il conçoit l'ordre comme l'instrument privilégié du salut du peuple de Dieu. Il renoue le dialogue avec la papauté ainsi qu'avec l'Empire, ce qui est conforme à sa conception universaliste. Il rencontre Otton III et reçoit par son intermédiaire une nouvelle charte de protection de Grégoire V qui donne à Cluny une autonomie quasi complète. La congrégation s'étend et, du moins au début, pour se protéger elle-même tend à jouer à chaque fois qu'elle le peut un rôle de régulateur dans une époque marquée par la violence. Rompant avec la politique traditionnelle de Cluny, Odon se tourne vers les seigneurs régionaux et, afin de canaliser leurs excès, se les attache. Avec succès d'ailleurs, puisque ces familles finiront par constituer le nouveau vivier où se recruteront de généreux pourvoyeurs en terres et en églises. Cette prise en compte et, finalement, cette acceptation de l'« anarchie féodale » vaudra à Odilon les foudres des grands prélats séculiers, Adalbéron de Laon ou Gérard de Cambrai. Cluny, de plus en plus profondément, s'intègre donc à la société féodale en train de se constituer, afin de mieux la prendre en charge.

Hugues de Semur, à partir de 1049 et pendant 60 ans, poursuivra l'œuvre d'Odilon. Sa politique s'articule autour de deux axes essentiels : accroissement de la puissance matérielle de l'ordre et communion avec les groupes seigneuriaux, sans négliger le maintien de liens cordiaux avec l'empereur et le Pape. Hugues sera le parrain du fils de l'empereur Henri IV et jouera un rôle important dans la querelle opposant ce dernier à la papauté. En même temps, Huges se rapproche du roi de France et adhère aux premières tentatives de celui-ci pour reconstituer le domaine royal.

Ces appuis permettront à Cluny de régler à son avantage les nombreux différents qui l'opposent aux puissances locales. Sous l'abbatiat d'Hugues, le nombre d'établissements ralliés à l'ordre se multiplie par douze et sa puissance économique est considérable. Sa primauté se renforce encore lorsqu'un ancien grand prieur de Cluny, Eudes de Châtillon, devient Pape sous le nom d'Urbain II. Pourtant cette puissance a aussi pour conséquence de fragiliser Cluny en rendant sa gestion de plus en plus complexe. La richesse de l'ordre est essentiellement fondée sur la propriété foncière et son incapacité à s'intégrer dans un système économique où se réactive peu à peu la circulation monétaire devient manifeste. La lourdeur de son organisation ainsi que l'origine sociale de ses moines – Cluny est pleinement l'ordre de la noblelsse et se trouve en symbiose avec cette dernière – tendent à bloquer le monachisme clunisien dans une routine aveugle et conservatrice. Par ailleurs, d'autres « concurrents » surgissent. Parmi ceux-ci l'ordre de Cîteaux qui, sur bien des points, est l'antithèse de Cluny. Mais plus encore, c'est la réforme grégorienne qui va précipiter la dérive. D'après Marcel Pacaut, les clunisiens considèrent cette dernière avec défiance, y voyant un bouleversement insupportable de la société féodale. Ils demeurent aussi fort attachés à l'organisation impériale attaquée par les grégoriens. Ces positions seront à l'origine d'un malentendu profond et définitif entre l'ordre et la papauté qui aura pour conséquence de distendre les liens privilégiés qu'entretenaient les deux puissances.

La clairvoyance de Cluny avait été à l'origine de son ascension et de sa gloire. Elle lui avait permis de comprendre et d'accepter les inévitables transformations sociales de la fin du Xe siècle afin de mieux les réguler. Elle y était si bien parvenue qu'elle avait fini, dans un certain sens, par s'identifier à l'ordre féodal. Un siècle plus tard, c'est au contraire son incapacité à intégrer de nouvelles évolutions qui va mener, lentement mais sûrement, l'ordre vers le déclin malgré les efforts du successeur d'Hugues, Pierre le Vénérable.

L'horizon de Cluny se rétrécit, affirme Marcel Pacaut, les difficultés financières vont croissant. Les dons tendent à se déplacer sur d'autres ordres, notamment les ordres mendiants. Les luttes intestines, les sécessions, les excommunications même jalonnent la fin du XIIe et le XIIIe siècle. La politique pontificale qui, au début du XIVe siècle, généralise le système de la commende aggrave les choses. Les fonctions d'abbé et de prieur deviennent des bénéfices. Plus généralement, la dépression économique qui s'installe au XIVe siècle contribue aussi au déclin de l'ordre. Marcel Pacaut nous retrace ce lent repli sur soi puis cet effacement progressif de l'ordre tout au long de la fin du Moyen Age. Comme il le remarque, si les cluniciens au début du XVIe siècle « ont encore devant eux près de trois siècles de survie, leur histoire est pratiquement terminée ».

Marcel Pacaut clôt son ouvrage par une remarquable étude des caractéristiques du monastère clunisien ainsi que par une belle réflexion

sur ce qu'il nomme « la civilisation clunisienne ». Chapitres lumineux qui permettent de saisir ce que fut, pendant sa période de rayonnement, l'originalité et la richesse de l'ordre de Cluny. Ordre qui conserva longtemps, alors même qu'il n'exerçait pratiquement plus aucune influence, et qui conserve encore de nos jours, dans la mémoire collective, un prestige considérable.

F.-J. Beaussart

Danièle Alexandre-Bidon et Monique Closson : *L'enfant à l'ombre des cathédrales.* Presses universitaires de Lyon, 1985, 276 p.

Philippe Ariès n'est plus, mais ces deux principaux objets d'étude (l'enfant et la mort) ne cessent de vivre !

Dans ce petit manuel de puériculture, deux archéologues, Danièle Alexandre-Bidon et Monique Closson apportent leur contribution au dossier naissant de l'histoire de l'enfant. Pour cela, elles ont dépouillé plusieurs centaines de manuscrits enluminés de la Bibliothèque Nationale afin d'y « recenser systématiquement toutes les composantes du paysage... de la prime d'enfance... » L'éclairage est particulièrement mis sur la fin du Moyen Age, car les ouvrages qui émanent de plus en plus des ateliers laïcs proposent des miniatures plus réalistes, d'inspiration plus profane et qui octroient une plus grande place au petit enfant. Elles corroborent des thèses soutenues déjà par de nombreux médiévistes qui se sont insurgés contre l'affirmation de Philippe Ariès sur l'absence de « sentiment de l'enfance » au Moyen Age.

Dans une première partie, les auteurs font le point de nos connaissances sur les conceptions qu'avait l'homme médiéval de la sexualité, du mariage et de la gynécologie. Puis, de manière beaucoup plus originale et personnelle, Danièle Alexandre-Bidon et Monique Closson nous plongent dans un domaine qu'elles semblent bien connaître, à savoir la civilisation matérielle du petit enfant, et elles nous apportent ici de nombreux témoignages sur l'hygiène, le vêtement, l'alimentation ou les « matériaux » qui entouraient le sommeil de l'enfant. Enfin, la dernière partie, consacrée à l'environnement affectif de l'enfance nous montre que les miniaturistes aussi mettaient en scène la tendresse filiale et parentale.

Cet ouvrage présente, à mon sens, deux intérêts essentiels :

– D'une part, il attire l'attention des historiens de l'enfance au Moyen Age sur les sources iconographiques : en l'absence de témoignages sur l'enfance, « non préservés par la terre, non recensés par les textes, la miniature reste alors seule à en fixer le souvenir ». Cette réflexion faite

par les auteurs est particulièrement vraie pour l'étude du vêtement pour lequel bons nombres de lacunes peuvent être comblées, car ce type de sources est beaucop plus loquace que ne le sont les textes. La présente étude ne peut que nous convaincre que « l'adulte en réduction » repéré par Philippe Ariès, ne signifie pas une méconnaissance de l'enfant mais bien une volonté de l'intégrer au plus vite au monde des adultes.

– D'autre part, cette étude est un véritable travail d'archéologue, c'est-à-dire un inventaire minutieux des choses et des gestes qui gravitent autour du petit enfant. On sait très précisément toutes les postures de l'allaitement, on connaît le matériel utilisé pour coucher, nourrir, langer, baigner... l'enfant. Ce catalogue de la vie matérielle de l'enfant est toujours ponctué de dessins et croquis élaborés par les auteurs eux-mêmes et de sources iconographiques extraites de leur corpus d'une très grande richesse.

Mais hélas les auteurs ne dépassent que très rarement le stade de la description alors qu'on aurait aimé plus d'interrogations, voir d'hypothèses sur les attitudes envers l'enfant, ou sur le concept d'enfance au Moyen Age.

Le parti pris d'observer uniquement le petit enfant oblige à centrer l'intérêt tout autant sur la mère que sur l'enfant. Les auteurs se justifient en affirmant que pour « parler de l'enfant, il faut d'abord s'intéresser à la mère, c'est-à-dire à la femme ». De fait, cette optique a prévalu dès les premières études consacrées à l'enfant. Mais faut-il persister dans cette voie ? Ne vaudrait-il pas mieux sectionner rapidement le « cordon ombilical » qui relie ces deux objets d'étude, afin de pouvoir s'intéresser à l'un ou à l'autre et non systématiquement à l'un et à l'autre ?

L'histoire de l'enfant a tout à gagner dans cette indépendance car les chercheurs cesseront de se polariser sur les rapports mère-enfant, et par extension sur l'enfant dans la famille (cellule dans laquelle nous a enfermés Philippe Ariès) pour ouvrir la porte de la mesnie sur l'extérieur afin de considérer les attitudes de l'homme médiéval face à l'enfance ; ce n'est qu'au prix de cette douloureuse séparation que l'histoire de l'enfant qui balbutie encore, pourra acquérir une vraie personnalité et prendre une dimension anthropologique.

Toutefois, le livre de Danièle Alexandre-Bidon et Monique Closson demeure pour la richesse de son iconographie, pour la précision des détails sur la vie matérielle et pour l'inventaire précieux des manuscrits enluminés de la Bibliothèque Nationale faisant référence à l'enfant, un outil indispensable à qui veut étudier l'histoire de l'enfant au Moyen Age.

Didier Lett

Pierre-André Sigal, *L'homme et le miracle dans la France médiévale* (XIe-XIIe siècle), Cerf-Histoire, Paris 1985, 349 p.

Au travers des textes racontant la vie des saints, les miracles qu'ils firent de leur vivant comme après leur mort, et la translation de leurs reliques, Pierre-André Sigal cherche à définir ce qu'est le miracle pour l'homme du Moyen Age.

Le miracle est avant tout la guérison miraculeuse : les saints guérissent les populations par la bénédiction, l'attouchement et la prière, sur le modèle du Christ et des apôtres auxquels l'Évangile reconnait un pouvoir thaumaturgique. Après leur mort, les reliques conservent la même *virtus* et la transmettent à ce qu'elles touchent : elles imprègnent de sacré les lieux où elles reposent, les personnes et les objets avec lesquels elles entrent en contact. La relique permet donc au malade de rester en contact avec le guérisseur, bien que le miracle puisse également avoir lieu en l'absence de la relique.

En effet, l'ouverture du dialogue avec le saint en vue de la réalisation du miracle se fait le plus souvent loin des reliques, sous forme de vœu : à partir de l'instant où le fidèle cherche à provoquer le miracle par la pénitence, le pèlerinage et la prière, le saint peut se manifester à tout moment, avant même l'accomplissement du vœu. Ainsi l'offrande déposée sur l'autel peut-elle précéder mais aussi suivre la guérison, devenant alors ex-voto, compensation donnée au saint pour ce qu'il a accompli et témoignage du miracle : objets symboliques comme les cierges, objets figuratifs et matériels comme les chaînes des prisonniers délivrés et les béquilles des paralytiques miraculés, offrandes compensatoires en argent ou en nature, jusqu'au don de sa propre personne. Il semble cependant que le fait de se donner au saint, de devenir un « sainteur » n'ait pas entraîné de véritable servitude mais se soit simplement manifesté par le paiement symbolique du chevage déposé sur l'autel le jour anniversaire du saint.

Le miracle est donc compris comme une relation d'échange fondée sur le principe du don et du contre-don, et les hommes d'Église ne semblent pas avoir lutté contre cette conception très mercantile des rapports avec Dieu et avec les saints (ceux qui n'ont rien à offrir n'osent pas approcher des sanctuaires), surtout dans la mesure où l'afflux de pèlerins et d'offrandes présentait un intérêt pour leurs établissements.

Car on observe que, même si la piété populaire constitue le moteur de l'action, le culte d'un saint reste éphémère si les communautés religieuses ne prennent pas le relais. Elles prennent même parfois l'initiative du développement d'un culte, notamment par la pratique des translations de reliques qui sont des occasions de miracles. Au contraire, certaines communautés, comme Cîteaux, ont sciemment refusé l'établissement d'un sanctuaire à miracles dans leurs murs afin de conserver leur tranquilité et le calme nécessaire à la prière.

Toutefois, cette attitude restant plutôt rare, ce sont presque toujours les moines qui accentuent la diffusion du miracle en instituant des custodes qui accueillent les pèlerins dans le sanctuaire, notent ce qu'ils racontent et proclament officiellement les miracles au son des cloches et des Te Deum.

Bien sûr, le miracle ne se produit pas en permanence, il a un caractère très discontinu à la fois dans le temps et dans l'espace : le rythme des manifestations thaumaturgiques est influencé par le calendrier liturgique et par les saisons, les grands pèlerinages ayant lieu au printemps, et l'aire de rayonnement des sanctuaires dépasse rarement les cent kilomètres, exception faite de ceux qui se trouvent sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle, et qui ont, de ce fait, un caractère plus international. La densité des sanctuaires étant assez grande, les rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres, sont souvent faits de concurrence, mais aussi parfois de coopération : on peut invoquer plusieurs saints successivement ou simultanément, pour augmenter les chances d'apparition du miracle, pratique facilitée par la non-spécialisation des saints avant le XIIIe siècle.

Chaque saint peut en effet guérir toutes les maladies, mais on lui demande rarement de faire des choses invraisemblables : le miracle de guérison fait partie du quotidien et non du fantastique, il assure une fonction sociale en rendant à l'homme malade sa place dans la société, en lui permettant de travailler. Mais il n'y a pas d'égalité devant le miracle au sein de la société médiévale : les femmes en bénéficient beaucoup moins que les hommes, sans doute à cause des difficultés matérielles qu'elles ont à se rendre aux sanctuaires. On voit aussi une nette opposition entre le groupe formé par l'aristocratie et les hommes d'Église d'une part, l'ensemble des classes populaires d'autre part : ces dernières bénéficient surtout de miracles de guérison liés à des maladies dont les signes extérieurs sont visibles (cécité-surdité-mutité-paralysie), tandis que les nobles et les ecclésiastiques font appel aux reliques pour d'autres types de maladie, et surtout, sont directement impliqués dans les autres catégories de miracle, notamment le miracle de châtiment qui touche les seigneurs laïques usurpateurs de biens d'Église, et les visions qui sont le fait du groupe des clercs et des moines.

Enfin, il semble qu'on n'ait pas attendu les mêmes miracles des saints pendant leur vie et après leur mort : le saint vivant manifeste son pouvoir de communiquer avec l'au-delà par des miracles de transgression de l'expérience, tandis que sa relique réalise avant tout des miracles de guérison.

Ces deux aspects reflètent bien la double fonction du miracle : la fonction pratique qui sert à réguler l'ordre naturel au profit d'une population totalement désarmée face aux cataclysmes et à la maladie, et la fonction apologétique qui en manifestant ouvertement le pouvoir des saints, donc celui de Dieu, exalte la foi des fidèles et augmente leur dévotion.

Peut-être doit-on néanmoins regretter que l'étude très claire et très bien documentée de Pierre-André Sigal nous prive quelque peu, par son

caractère analytique, de la quintessence du miracle médiéval et d'un contact plus chaleureux avec les hommes de ce temps.

Geneviève Buhrer-Thierry

Jacques Dalarun, *L'impossible sainteté,* éditions du Cerf, Paris 1986.

Robert d'Arbrissel méritait certainement les recherches acharnées qui ont conduit Jacques Dalarun à écrire ce livre, et un autre, sorti l'année suivante *(Robert d'Arbrissel, fondateur de Fontevraud,* Paris, Albin Michel 1986). Il le mérite pour des raisons historiques – sa physionomie d'ermite, prédicateur itinérant en même temps que fondateur d'un ordre. Il le mérite sans doute plus encore pour des motifs historiographiques – pour les interprétations qui ont fait de lui tantôt le promoteur d'une attitude radicalement nouvelle envers la femme, tantôt le défenseur des humbles ou le créateur de nouveaux rapports sociaux. « Robert a posé, sa vie durant, question à son siècle », dit l'auteur (p. 15) ; « à son siècle et bien au-delà », ajoute P. Toubert dans la préface (p. 9). Les pages spécifiquement historiographiques occupent donc une place particulièrement importante dans l'économie générale du livre – signe de l'attention croissante portée par les historiens français à « l'histoire de l'histoire ». C'est ainsi que J. D. propose une véritable exégèse du fameux jugement de Michelet : « Dieu changea de sexe pour ainsi dire ! », exégèse réalisée à la lumière des thèses du grand historien sur Fontevraud et de son interprétation globale du Moyen Age, une critique mesurée mais sévère de l'hypercriticisme positiviste de von Walter, des observations ponctuelles sur l'interprétation marxiste de E. Werner, qui tend à surestimer l'activié sociale d'un Robert, défenseur du peuple contre le haut clergé et l'aristocratie.

« Il est de règle, dans tout procès, de ne rouvrir un dossier qu'en présence d'un fait nouveau. Nous respectons cette règle. Le fait nouveau est un vieux texte » (p. 20). L'auteur a en effet retrouvé le texte complet de la seconde *Vita* de Robert. La première, œuvre de Baudry de Bourgueil, évêque de Dol, n'avait probablement pas satisfait pleinement l'abbesse de Fontevraud, Pétronille de Chemillé, qui avait donc suscité la rédaction d'une nouvelle biographie, œuvre d'André, disciple du saint, biographie qui se distingue de la première par l'attention portée essentiellement aux six derniers mois de vie, tout particulièrement aux derniers jours. Mais la rédaction latine que l'on connaissait jusqu'à maintenant apparaissait tronquée. La traduction française (retrouvée à Paris B. Nat. ms. fr. 2468), réalisée par François Boudet au début du XVIe siècle, offre le texte complet,

et par là les moyens d'en comprendre les tribulations : commande, mutilation, restauration, remutilation. Il évoque les rapports d'intimité affectueuse régnant entre Robert et ses consœurs, justifie la subordination des hommes aux femmes dans la structure de l'ordre imposée par le fondateur, en même temps que l'interdiction faite à ces dernières de prendre des décisions sans l'avis des hommes. Enfin il expose, au moment de la mort de Robert, la lutte pour la « conquête » du corps, conduite victorieusement par l'abbesse Pétronille, suivant en cela le désir de Robert. Mais la sépulture à Fontevraud n'eut pas lieu au cimetière – comme le voulait le saint en signe d'humilité et d'égalité – ; elle eut lieu dans l'église, près de l'autel principal.

Le véritable objet de la recherche de J. D. est donc le texte retrouvé. Description, identification, authentification, apparitions et disparitions : c'est presque un roman policier, avec beaucoup de personnages et beaucoup de coupables possibles ; c'est en même temps la reconstruction de l'histoire de Fontevraud, et l'histoire d'une culture érudite peu connue, parfois mineure sans être pour autant dépourvue d'intérêt.

Si l'histoire du texte est centrale dans l'économie du livre, l'auteur ne renonce pas cependant à la tentation de « recomposer » la figure de Robert. Après les lectures des autres, que j'ai déjà évoquées, il expose son propre projet de lecture : pour lui la vérité de Robert sera fondée sur le texte hagiographique complet : *« c'est donc d'un Robert artificiel qu'il sera question, produit de l'art de l'hagiographe »* (p. 147). Du texte l'auteur propose une lecture double, une lecture « réaliste » qui considère le rapport entre la réalité historique et le subjectivité de l'écriture ; une lecture spirituelle qui tend à relever les caractères particuliers de la sainteté de Robert, en liaison étroite avec d'autres modèles littéraires. Les autres sources offrent à la première lecture des « pistes pour une approche historique du personnage » ; à la seconde, des clés pour l'interprétation du texte. *« En conclusion nous essayerons de montrer comment ces deux lectures, placées dans des perspectives différentes, témoignent au fond d'un même processus : la récupération. Car la* ***Vie de Robert*** *(et tout le genre hagiographique) peut sans doute se résumer à une double récupération, celle d'un homme par l'ordre social et l'exaltation d'un saint pour la seule gloire du Christ » (p. 150).*

Ces propositions de J. D., vu leur portée générale, méritent quelque réflexions. Les deux lectures risquent de simplifier, suivant des choix discutables, l'extraordinaire richesse des textes hagiographiques, constamment tendus entre poids des modèles et nouvelles exigences religieuses, entre aspirations individuelles ou collectives et logiques institutionnelles, entre besoins existentiels et nécessités pastorales, entre conditionnements socio-politiques et dimension symbolique. En outre, si le choix d'un texte unique, même décrypté à l'aide d'autres sources, revient à mettre en doute l'« objectivité » de l'histoire et surtout à refuser la combinaison positiviste de textes différents – ce que Arsenio Frugoni avait voulu et réussi dans sa recherche sur Arnaldo da Brescia –, cela revient aussi à renoncer aux multiples facettes

d'un personnage, à ses contradictions, peut-être par lui réellement vécues.
Au-delà des théorisations, je crois voir surgir la tentation de croire que l'usage d'une lentille unique, supérieure aux autres, par un œil aigu et culturellement raffiné, rende possible une lecture objective de la réalité. Car J. D. donne son jugement sur Robert*, un jugement équilibré, qui toutefois atténue le côté dramatique des choix de Robert, récupérant sa figure dans le sens d'un développement linéaire et progressif de la spiritualité chrétienne. Un jugement qui, plus encore, récupère intégralement une optique masculine de la source. Les vrais dépositaires du message de Robert, de ses choix d'humilité et d'égalité, ce sont les frères ; tandis que Pétronille et les sœurs prennent une position de classe et de pouvoir, obtenant une victoire « aussi indiscutable que leur trahison » (p. 198). Une victoire dont la conséquence sera l'éloignement des fidèles, et des confrères mêmes : « les nobles moniales de Fontevraud confisquent le culte du fondateur à leur profit exclusif ; plus exactement en organisent l'oubli ». La gestion féminine devient donc responsable de la canonisation ratée, bien plus que l'« anomalie » du message religieux de Robert d'Arbrissel.

* *« Robert, partisan de l'humiliation volontaire, garde cependant autorité sur sa fondation jusqu'à la fin de sa vie... il amorce un très lent mouvement pour délivrer la Femme de ce qui passait pour l'essence de la féminité ; d'agent du péché, elle devient pécheresse. Il nous semble qu'il prend soin d'ouvrir aux pauvres les voies du salut et non pas les allées du pouvoir »*

Sofia Boesch Gajano

David L. d'Avray, *The Preaching of the Friars. Sermons diffused from Paris before 1300,* Clarendon Press, Oxford, 1985, 315 p.

L'ouvrage de David d'Avray peut paraître terriblement spécialisé, puisqu'il traite des collections de sermons modèles rédigées à Paris au XIII[e] siècle dans les milieux des ordres mendiants (dominicains et franciscains). Mais cette très belle étude mérite d'être lue bien au-delà du cercle restreint des spécialistes du sermon médiéval.
Elle contribue en effet à étendre et à affiner notre connaissance des méthodes communes de production intellectuelle au XIII[e] siècle, moment d'une gigantesque divulgation du christianisme. L'auteur s'intéresse moins aux doctrines (en ce cas peu originales) qu'aux techniques d'élaboration et de diffusion de la vulgarisation doctrinale. En étudiant ces auxiliaires pratiques de la prédication, David d'Avray s'inscrit dans la tradition de R. Rouse et de L. Bataillon (grand et généreux érudit auquel il rend un vibrant hommage), qui, par leurs travaux sur les recueils de « distinc-

tiones », sur les florilèges d'autorités, etc. nous apprennent comment s'est constitué l'outillage intellectuel du XIII[e] siècle. L'examen minutieux de nombreux manuscrits n'étouffe nullement une pensée ferme, scrupuleuse et élégante, qui aboutit à des hypothèses très neuves sur les mentalités médiévales et leur inscription sociale. L'auteur repère, au-delà des techniques de divulgation, de véritables schèmes de pensée et de sensibilité qui, sans doute mieux que l'hypothétique « pensée scolastique » de Panofsky, donne leur unité aux productions culturelles du Moyen Age central. Une fois de plus, l'étude de cas, qui triomphe dans l'historiographie actuelle, paraît féconde.

La première partie du livre décrit les circonstances de la prédication généralisée des ordres mendiants au XIII[e] siècle ; l'existence de la prédication n'est pas nouvelle, mais revêt alors une urgence exceptionnelle ; son développement, entravé jusque là par la médiocrité de la formation cléricale, se produit lorsque de nouvelles institutions, les ordres mendiants, expressément conçues pour cette tâche peuvent utiliser et améliorer les auxiliaires de pédication. Paris joue un rôle central en raison de la concentration des communautés mendiantes et d'une tradition de prédication populaire qui remonte à Maurice de Sully. Par ailleurs, le niveau d'éducation des laïcs s'est nettement élevé, même dans les campagnes que, malgré leur implantation urbaine, les mendiants ne négligent pas. Cet effort constitue la manifestation majeure de l'idée de « vie apostolique » qui se diffuse dans l'Église depuis le XI[e] siècle et qui implique le devoir du prêcheur, l'obligation de savoir, la nécessité de voyager, la renonciation au brio personnel dans la prédication, la proximité avec le fidèle par la confession, complément du sermon. Les sermons modèles, transmis par des manuscrits au format de poche, ont bien fourni les matériaux de la prédication populaire itinérante.

La seconde partie présente les sermons modèles en eux-mêmes : le sermon modèle fait partie d'un système complexe de communication (les auxiliaires de prédication), aux côtés des recueils d'exempla, des légendiers, des collections de « distinctiones », des concordances bibliques, des florilèges, des traités de prédication ; ainsi s'élabore une véritable « machine à prêcher ». Cela implique que le sermon modèle s'adresse d'abord aux clercs et ne constitue pas un témoignage direct de la prédication au peuple. D. d'Avray note que la matière de ces sermons se situe toujours à un « second étage » de la catéchèse et ne transmet pas les éléments fondamentaux de la doctrine : sont-ils supposés connus ? ou bien laissés à la discrétion des prédicateurs ? Ou encore (mais l'auteur ne s'avance pas jusque-là) la machine prédicative n'est-elle pas aussi un instrument de distinction socio-culturelle (dans et hors l'Église) ? L'Église a-t-elle vraiment voulu donner un enseignement doctrinal aux laïcs ? La question demeure posée. L'emploi exclusif du latin ne fournit pas d'indice : il se justifie par l'usage « international » des recueils et par la commodité

intellectuelle et n'exclut nullement une prédication réelle en langue vernaculaire, bien attestée. Les sermons modèles ne peuvent se réduire à leur fonction divulgatrice : on ne peut établir de limite stricte entre le sermon populaire et le sermon savant : il s'agit plutôt de deux temps d'utilisation, de deux niveaux de consommation. De même, la technique de l'abréviation, fondée sur la construction serrée des « distinctiones » et des autorités procède non seulement d'un souci rhétorique, mais d'une forme de pensée commune aux clercs et aux laïcs du XIII[e] siècle. Il faut donc tenter de définir cette sensibilité intellectuelle.

A cet effet, la troisième partie situe les sermons modèles dans le monde du savoir clérical ; D. d'Avray écarte une corrélation trompeuse entre la prédication mendiante et la scolastique ; certes, Paris est leur commune capitale, mais si l'on s'en tient à une définition stricte de la scolastique (pratique de la question disputée et du commentaire des Sentences de Pierre Lombard), la prédication mendiante ne paraît nullement scolastique. En dehors de Paris, les lieux ne coïncident pas : Lyon et Florence pour la prédication, Oxford et Cologne pour la scolastique. Les écoles de Paris ont favorisé le développement de la prédication par des aspects non scolastiques : lecture sur la Bible, sermons universitaires, facilités éditoriales, culture orale estudiantine, etc.

Dans la quatrième partie, consacrée à l'inscription sociale et idéologique des sermons modèles, David d'Avray continue à ébranler nos certitudes ; il montre en effet que si le vocabulaire marchand et urbain structure certains sermons, d'autres champs métaphoriques, aussi fréquents y apparaissent, empruntés à l'idéologie royale, féodale ou courtoise. La prédication ne reproduit directement ses contextes intellectuels (la scolastique) et sociaux (la ville des marchands) ; elle dérive de schèmes généraux de pensée, d'« habitudes de pensée » (qui englobent aussi la scolastique) dont le trait majeur est la *« passion des similitudes » ;* les lieux communs se lisent moins dans les images ou des notions isolées que dans des paquets de relations verbales et intellectuelles (intellectus/affectus/effectus, ou fides/proles/sacramentum, par exemple), dans des façons de faire jouer en miroir le concret (« distinctiones ») et l'abstrait (autorités). D. d'Avray suggère, apport théorique implicite mais fondamental, que les mentalités constituent une instance historique autonome qui ne décalque pas la réalité sociale (sans lui être imperméable ; il est probable la promotion du calcul au XIII[e] siècle, liée à l'essor marchand, admirablement décrite par Alexander Murray, influe sur ce « calcul de pensée » que constitue la passion des similitudes), mais construit un univers propre de savoir, de technique, de sensibilité et de croyance, dialectiquement reliée au monde. La très élégante démonstration de David d'Avray nous fera longemps réfléchir.

Alain Boureau

Jacques Foviaux, *De l'Empire romain à la féodalité. Droits et institutions,* tome 1. Préface de Jean Imbert. Paris, Economica, 1986, VII-465 p., cartes, ill.

Retraçant l'histoire des rapports complexes du droit et des institutions, depuis les Gaulois jusqu'à la fin de la période carolingienne, le premier tome de ce nouveau manuel mérite une attention toute particulière. Une place importante y est faite aux mentalités : pour J. Foviaux, il s'agit de faire *« jouer les mécanismes institutionnels et juridiques pour imaginer comment le pouvoir pouvait être ressenti par la population à ses différents niveaux »* (p. 25). C'est ainsi, pour ne prendre que cet exemple, qu'on lira les remarquables pages consacrées aux ordalies (p. 370-374), où l'auteur fait intervenir autant des textes proprement juridiques que des documents hagiographiques et iconographiques. J. Foviaux ne se borne en effet pas à la seule étude des documents écrits, mais propose, s'inspirant notamment des travaux de Witold Maisel, auteur d'une *Archéologie juridique de la Pologne* [*Archeologia prawna Polski,* Poznań, 1982], de rigoureux commentaires de documents iconographiques ou matériels. Monnaies, sceaux, miniatures, plans, photographies aériennes et maquettes, sont ainsi interrogées et interprétées. Quand aux cartes, elles sont précises et claires.

Jacques Berlioz

Piero Camporesi, *La chair impassible,* Flammarion, Nouvelle bibliothèque scientifique, Paris, 1986, traduit de l'italien par Monique Aymard, 323 p.

Le contenu de ce livre est loin de correspondre à l'image apaisante que laisse présager son titre. L'auteur s'intéresse moins à « la chair impassible » qu'aux tentatives désespérées des hommes de l'âge baroque pour y parvenir. Se référant à toute une série de citations propres à choquer notre sensibilité aseptisée, Piero Camporesi tente de retrouver par le biais de sources (essentiellement italiennes) les plus diverses, du traité médical au sermon de Carême, de l'almanach gastronomique à la chronique urbaine, du livre de secrets au traité de magie, ce qu'il appelle « l'âme secrète de la Contre Réforme ». Plongeant dans la longue histoire des représentations du corps de notre vieille société agraire, de la fin de l'antiquité au début de l'ère moderne, l'auteur montre qu'elle est toute entière dominée par l'obsession immémoriale d'une intériorité du corps humain en proie aux vers et aux parasites. L'évocation de ce long Moyen Age mental assujetti à la théorie de la génération *ex putri,* dont les structures semblent persister jusqu'au XIX[e] siècle, ne masque heureuse-

ment pas les signes de changement plus rapides, notamment ceux qui s'opèrent dans la vision du Paradis, de la Renaissance (idée d'un paradis terrestre accessible à partir d'un certain âge) à l'avènement du concile de Trente (le paradis céleste n'est accessible qu'après la mort et uniquement à ceux qui de leur vivant auront respecté les principes du jeûne et de l'abstinence).

L'organisation formelle de l'ouvrage, seize chapitres au titre soigné, regroupés en quatre parties « égales », donne l'illusion d'un strict enchaînement des idées. Les nombreuses répétitions, le style parfois redondant (voir toujours merveilleusement imagé), trahissent pourtant la difficulté à rendre compte du système d'interrelations complexe existant entre les multiples aspects de cette expérience millénaire du corps.

Au corps impassible des bienheureux dont l'odeur suave et merveilleuse (perçue comme réelle dans une société que l'expérience quotidienne du sacré a rendue hypersensible) révèle le pouvoir thaumaturgique et curatif, au corps vénéré de ces « hommes de Dieu » capables de leur vivant comme après leur mort des plus grands prodiges, l'imaginaire médiéval oppose le corps de tout homme corrompu par essence (cf. saint Bernard), objet d'exorcismes et de purifications multiples. Piero Camporesi nous fait ici découvrir un univers aux tendances schizophrènes où les dures conditions de vie ne parviennent à s'estomper que par la respiration et le rêve de visions embaumées, un monde d'essence magique et religieuse que domine le sentiment d'une précarité extrême. Nous comprenons mieux alors le souci de longue durée, d'impassibilité, que reflètent les régimes alimentaires (l'Église de la Contre Réforme rappelle inlassablement les liens entre une almentation bien réglée et la santé physique, entre celle-ci et la santé de l'âme nécessaire au salut), la pratique de l'embaumement ou les traitements d'expulsion (purges et vomitifs) préconisés par l'ensemble des arts de la purification corporelle (en un temps où le démonisme, perçu comme un phénomène de masse touchant les plus misérables, apparaissait particulièrement virulent). Nous expliquons aussi ces représentations d'un paradis conçu comme le miroir inversé du monde terrestre, donnant l'image d'une corporalité saine et heureuse, d'une aire de tempérance et de mesure, d'un lieu de raffinement des sens où la béatitude tendant à se confondre avec celle du Royaume de Dieu, n'est plus liée à la stabilité mais au vertige et au mouvement.

Tout au long du livre, l'historien anthropologue, disciple de Lévi-Strauss, s'efforce de poser « le social » comme intrinsèque au « symbolique ». Il développe ainsi de façon tout à fait intéressante quelques-uns des aspects liés à la vénération des dérivés du corps tels que le sang ou la graisse. On regrette parfois que la recherche du sens ne soit davantage poussée et que certaines hypothèses, notamment celle du lien entre l'abus de plantes comme l'ellébore et les nouvelles sensibilités aux couleurs et aux formes caractéristiques de la mentalité baroque, ne soient mieux explicitées.

Au terme d'une lecture parfois difficile, nous remercions l'auteur de nous avoir si opportunément rappelé l'existence d'un « monde que nous avons perdu » – Piero Camporesi n'oublie pas que notre époque est celle de la cosmétoloie de masse et de la corporalité sublimée – , d'un monde où une certaine pharmacopée, fondée sur l'emploi d'herbes, d'onguents, de sang, d'excréments humains et de vers, trahissait à elle seule l'ambivalence magique de la vieille société au sein de laquelle tous (théologiens, médcins, exorcistes, hommes de condition ordinaire) portaient, à propos de ce qui touchait à la « fabrique de l'homme », le même langage, les mêmes herbes entrant dans la composition des purges et des recettes de cuisine, se métamorphosant dans le même chaudron.

Marie-Laure Le Bail

OUVRAGES REÇUS

HUCHET, Jean-Charles, *L'Amour discourtois,* Bibliothèque Historique Privat, Toulouse, 1987.

LUSIGNAN, Serge, *Parler vulgairement,* Presses de l'Université de Montréal/Vorin, Montréal/Paris, 1986.

La Cité des Dames de Christine de Pizan, trad. et présentation de Thérèse MOREAU et Eric HICKS, Stock/Moyen Age, Paris, 1986.

VIEILLIARD, Françoise et MONFRIN, Jacques, *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Age* de Robert BOSSUAT, Troisième supplément 1960-1980, I, CNRS, 1986.

JOUBERT, Claude-Henry, *Oyez que dit Marie,* Études sur des Lais de Marie de France, Librairie José Corté, Paris, 1987.

INGENSCHAY, Dieter, *Alltagswelt und Setbsterfahrung. Ballade und Testament bei Deschamps und Villon,* Wilhelm Fink Verlag, Mündren, 1986.

CHOLAKIAN, Ronben Charles, *Deflection/Reflection in the Lyric Poetry of Charles d'Orléans. A Psychosemiotic Reading,* Scripta Humanistica, The Catholic University of America, Washington, 1986.

KELLY, Douglas, Ed., *The Romances of Chretien de Troyes.* A symposium, French Forum, Publishers, Lexigton, Kentucky, 1985.

CHANDES, Gérard, *Le serpent, la femme et l'épée, Recherches sur l'imagination symbolique d'un romancier médieval :* Chrétien de Troyes, Rodopi, Amsterdam, 1987.

YALE FRENCHE STUDIES, 70, 1986, « Images of Power » ; Medieval History/Discourse/Literature », Yale University Press, London.

A NOS LECTEURS

Si la revue « MÉDIÉVALES » vous paraît digne d'intérêt, soutenez-la en vous abonnant ou en renouvelant votre abonnement.

Bulletin d'abonnement à retourner à :

Université de Paris VIII
PUV Centre de Recherche. Publication « Médiévales »
2, rue de la Liberté
93526 SAINT-DENIS-CEDEX 02

☐ Je souscris un abonnement à *deux* numéros de « MÉDIÉVALES »
(N° 13 – Automne 1987 – N° 14 – Printemps 1988)

- France : 92 F + port : 14 F
- Étranger : 92 F + port : 14 F

☐ Je souscris un abonnement à *quatre* numéros de « MÉDIÉVALES »
(N° 13 – Automne 1987 – N° 14 – Printemps 1988.
N° 15 – Automne 1988 – N° 16 – Printemps 1989)

- France : 175 F + port : 28 F
- Étranger : 175 F + port : 28 F

☐ Je souhaite recevoir les numéros suivants : ....
(n° 1 à 7 = 44 F – n° 8 et suivants = 49 F)
(+ port 7 F)

Règlement par chèque uniquement à l'ordre de : Régie de Recettes PUV-Paris 8 (MED)

NOM : ....

Prénom : ....

ADRESSE : ....

Code postal : .... VILLE : ....
Date : *Signature :*

Société des Imprimeries Maury
Z.I. Saint-Georges-de-Luzençon
12102 Millau

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE SEPRINT - 95000 CERGY
AOUT 1987

Rappelons que sont acceptés volontiers tous manuscrits d'articles concernant les sujets susceptibles d'être traités par la revue, quand même les auteurs ne seraient pas, ou pas encore, officiellement médiévistes. Les articles seront tous lus. La revue se réserve le droit de publier u non.

Sont en préparation un numéro sur les rapports entre Moyen Age et enseignement et un numéro sur « Les marchands de culture au Moyen Age ».

Toutes les suggestions et propositions d'articles sont les bienvenues.

LISTE DES LIBRAIRIES DÉPOSITAIRES DE MÉDIÉVALES

Librairie Saint-Michel-Sorbonne, 20, rue de la Sorbonne, 75005 Paris
Librairie Gallimard, 15, boulevard Raspail, 75007 Paris
Librairie Tschann, 84, boulevard du Montparnasse, 75006 Paris
Librairie Autrement dit, 73, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris
Librairie internationale Picard, 82, rue Bonaparte, 75006 Paris
Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel, 75005 Paris
Librairie Alphonse Daudet-Alésia, 73, rue d'Alésia, 75014 Paris
Librairie Le Divan, 37, rue Bonaparte, 75006 Paris
Librairie La Hune, 170, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris
Librairie La Procure, 3, rue de Mézières, 75006 Paris
Librairie Honoré Champion, 7, quai Malaquais, 75006 Paris
FNAC Montparnasse, 136, rue de Rennes, 75006 Paris
FNAC Forum, Forum des halles, 1 à 7, r. Pierre-Lescot, 75001 Paris
FNAC Strasbourg, La Maison Rouge, 22, place Kleber, 67000 Strasbourg
Librairie des Nouveautés, 26, place Bellecour, 69002 Lyon
Librairie Mollat, 9, rue Vital Carles, 33000 Bordeaux

ISSN 0751-2708

SOMMAIRE

N° 12 PRINTEMPS 1987

Couverture : Frédérique Devaux.

Prix : 49 F